Tome XX. N° 21 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Février 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Nostradamus [1]

CHAPITRE PREMIER

La tornade.

Jean Cordion avait quitté Saint-Rémy-de-Provence, par le chemin des Antiques, vers les cinq heures dorées de la fin de septembre. Il marchait, au hasard de sa douleur désespérée, depuis une heure environ, dans les Alpilles, quand il remarqua (étant ancien médecin de marine) que le ciel devenait subitement noir, comme en mer; d'un noir frangé de rouge et dramatique. C'était un homme aux yeux bleus, solide et fier, blond de cheveux et de barbe, découplé, de quarante-huit ans. Jamais une maladie grave, jamais de pensée basse. Comme beaucoup de ceux de sa génération, ayant grandi, étudié, aimé, entre les deux guerres, celle de 1870 et celle de 1914, il prenait le doute systématique pour l'exercice de la raison, alors qu'il en est l'énervement. Au bout de huit ans d'une union, que le métier naviguant et l'absence rendaient précaire, sa femme, Madeleine, brune et belle comme la nuit, l'avait quitté, sans raison, pour un autre, un mauvais camarade, plus riche et plus allègre. Six mois après, la grippe infectieuse lui enlevait son petit Henri, le portrait de sa mère, âgé de neuf ans, précoce, et qui mourait en regret-

tant la vie. Depuis lors, noyé de deuil et d'isolement, las de tout, le cœur saignant, Jean Cordion traînait ses souvenirs amers, joints et mêlés au grand projet d'un travail sur la guérison du délire. Car il avait en lui l'étincelle divine, encore qu'il ne la méritât point.

Il ne la méritait point, parce qu'il en était demeuré à ce niveau médiocre, où la Providence est suspecte, en raison du malheur : « Comment, si Elle était, permettrait-Elle cela? Qu'ai-je fait pour subir une telle infortune ! » Vision d'enfant, qui mire ses larmes dans la cuiller de son petit déjeuner ! Toute existence humaine est, plus ou moins, une projection du calvaire, et l'on a le choix entre les clous, le fiel et la lance. Mais c'est aussi l'envers d'une tapisserie, dont l'endroit échappe à nos yeux mortels. Patience ! Les choses s'éclaireront.

La marche facilite l'examen intérieur. Jean Cordion voyait son angoisse comme composée d'une foule de petits souvenirs, pareils à des couteaux, dont chacun lui déchirait une fibre. Tantôt il souffrait de la femme, tantôt de l'enfant, tantôt des deux ensemble, selon une sorte de rythme, qui tournait au refrain. Leurs prénoms, Madeleine et Henri, se rejoignaient, comme leurs visages et leurs voix claires. Elle, perfide ; mais quelle pitié elle lui inspirait, étant vouée, comme lui, au regret, et, en plus, au remords ! L'enfant si beau, si bon, si délicat, arraché, dans l'aube de ses jours, à la tendresse de ses parents, et à toutes les espérances souvent illusoires certes, mais si chères, d'ici-bas !

Le piéton parlait à voix haute, évoquant une chère petite escapade, faite neuf ans auparavant, comme voyage de noces, en cette même Provence, mais un peu plus loin, à Maussanne. Madeleine, belle et douce, riait de tout, et lui était rieur de son rire, où apparaissaient, sur ses lèvres, ses dents d'une blancheur sans cruauté. Il avait été trop sérieux pour elle sans doute ; et là est l'erreur des savants et des taciturnes, qui prennent pour de la joie les dehors — peu fréquentés par eux — de la gaieté. Où était-elle, la fugitive, à cette heure-ci, dans quels bras, quelles pensées, dans quels sentiments, plus éloignés que l'autre hémisphère?

Le roulement lointain de l'orage ramena Jean à la nature ambiante, d'une gravitation distincte de celle qui fait tourner, puis disparaître, notre réflexion. Il remarqua le silence subit des oiseaux qui hantent les pierres et les fourrés odorants des Alpilles ; et aussi l'altitude de deux arbustes comme ramassés et concentrés par la crainte. L'époque de l'équinoxe est fertile en véhémentes secousses du ciel et de l'eau ; et le voyageur se rappelait de fameux typhons des tropiques. Mais c'était la première fois qu'en Europe, et en France,

il éprouvait ce malaise physique, avant-coureur des événements météorologiques, aussi mystérieux et prompts que les autres, où la nature apparaît à la fois irrésistible et ennemie. Car le cataclysme, petit ou grand, la personnalise et montre, en elle, la mère et l'origine de nos instincts brutaux. La chaude et cruelle colère est, en nous, une inclusion de la bourrasque. Le désir aveuglant est, en nous, le sceau de midi, et son flamboiement irrésistible. La passion mélancolique nous prend et nous déprend, comme le flux et le reflux du flot écumeux. Dans la forme humaine, loin du rayon divin de la raison, se trouvent ainsi condensés, concentrés, à peine transfigurés, les mouvements brutaux et élémentaires ; et leurs tourbillons nous parcourent.

Jean était musicien, et l'ouïe le servait plus que la vue, qui le plongeait, parfois, dans la distraction. Il nota que les grondements célestes se composaient de trois groupes distincts : l'un vers l'ouest et la région d'Aix ; l'autre vers le sud et la mer ; le troisième, indéterminé entre les deux premiers ; et que les batteries alternaient. En même temps, la cime, dentelée et sierrée des Alpilles, se colorait d'une lueur verdâtre, fluorescente ainsi que celle d'un tube électrique. Parmi la végétation composite qui l'environnait il remarqua, à une vingtaine de mètres, perdu parmi les chênes-lièges, les pins et les ormes, un mimosa déjà robuste, semblable à un jeune daim effrayé, tremblant de toutes ses branches. Il songea : « Oh le pauvre petit ! » Mais son attention fut détournée par le haut déchirement, dans l'éther sombre, d'une étoffe de soie, rèche, aux franges métalliques et cliquetantes. Il lui parut que l'orage de la pastorale de Beethoven était assez conventionnel, et pareil au dragon en laine rouge des prédicateurs du dix-septième siècle, ou encore à une horloge suisse. A peine venait-il de commettre cette irrévérence mentale qu'un coup unique et brutal cette fois, comme le canon lourd, secoua l'appareil, alpestre et solitaire, étendu autour de lui, comme afin d'en démonter les pièces et écrous essentiels. La cohésion du sol en sembla fendue : « Serait-ce donc un mouvement sismique... dans les Alpilles ; à la bonne heure ! »

« Il y a de tout dans ces montagnettes, et même de l'aluminium, ou bauxite. C'est un des endroits les plus sensibles, les plus mystérieux, les plus inconnus, de cette contrée privilégiée et ignorée qu'est la France, et, dans la France, la vraie Provence. Depuis que les bergers diminuent et tendent à disparaître — songeait encore le promeneur — d'immenses étendues, et les plus belles, échappent à la contemplation de l'œil humain et ne reçoivent plus son jet méditatif ; la solitude des choses en est augmentée. Il nous reste bien les astro-

nomes, héritiers dévoyés des pâtres de Chaldée ; mais, la vision mathématique, ce n'est plus cela ; c'est un artifice. »

A ce moment, et comme pour enjoliver d'un jeu de mots le terme « feu d'artifice », la voûte ténébreuse frappa un nouveau choc, ébranlant et sourd, suivi d'un crépitement formidable ; et la signature Z parut, enflammée, à l'horizon. avec son paraphe d'argent magnétique. Jean s'aperçut, avec amusement, que les battements de son cœur — muscle peureux, même dans un corps brave — s'accéléraient. Il le raisonna doucement : « Allons, mon garçon, ne t'emballe pas ! Ceci n'est rien : nous en avons vu d'autres. » Il souhaitait un événement, effrayant et insolite, qui l'arrachât à ses préoccupations et lui rendît le sens de l'aventure, suprême échappatoire pour ceux qui n'ont pas la prière et la communication avec l'infini. Cet événement se produisit : ce fut la bourrasque, le coup de tramontane, ou, plus exactement, la tornade. Elle est rare en nos climats, mais elle est ; et ceux qui l'ont rencontrée, une fois, sur leur chemin, ne l'oublient pas de sitôt.

Le vent qui court en ligne droite se contente généralement de courber les arbres en un jour, et, en un siècle ou deux, de fouiller les pierres en points de dentelles. Mais le vent qui court en tournant arrache l'arbre et fait s'écrouler la roche en porte-à-faux. Sa volute ne connaît d'obstacle que la colline et que le mont, autour desquels elle vire alors, cherchant l'issue d'une gorge, d'une combe, d'un ravin, ou d'un gaudre, où elle s'insère comme un pas de vis. Le vent qui court, souffle et mugit, comme la mégère qui gronde sa bonne, comme la belle-mère qui gronde sa bru, répétant cent fois le même reproche furieux. C'est un hululement à reprises rythmiques. Le vent qui tourne, pousse et hennit un hurlement antédiluvien, tel que d'un brontosaure géant, parsemé du cliquetis de la grêle et de la pluie en spirale, où l'eau dure claque contre l'eau molle et la brume d'eau vrombit entre les deux. Jean, comprenant ce qui allait se passer, se jeta par terre tout de son long, et saisit à bras le corps le tronc d'un jeune pin, camarade solide et sûr. Dans le même instant, la foudre tomba, au milieu d'un fracas épouvantable. Mais son carreau, tordu lui-même par la bourrasque, n'eut qu'une fulguration échevelée. Plus loin, à droite, plus près à gauche, et dans les profondeurs cachées des Alpilles, trois autres éclatements eurent lieu, à travers les nappes liquides, versées par baquets, et l'écho les répercutant. Si violente était cette rage de l'air qu'elle semblait près de se communiquer au sol et de réveiller un ou deux volcans. Jean se cramponnant, environné de feu, d'eau et d'un brouillard vert poison, respirait une odeur d'ozone, riant de cette rage sans motif, de ce caprice subit du

dieu Pan. Toutes les réflexions de Pascal, sur notre foncière, irrémédiable, et clairvoyante infirmité, l'assaillaient. Ses vêtements trempés étaient lourds. Il demeurait dans la même position et observait, avec curiosité, ce désert âpre, peuplé soudain d'une fureur invisible. Il apercevait — rêve éveillé — toutes sortes de causes de bouleversements terrestres et célestes, auxquelles il n'avait jamais songé ; en même temps que des images de quiétude et de sérénité, en quelque façon complémentaires et compensatrices. Cet état singulier le conduisit, comme par la main, jusqu'à la fin du phénomène, ou tout au moins de sa première phase. Car si la tornade l'avait dépassé, courant comme une folle nue et géante, enroulée dans son drap de tempête ; si les cataractes s'étaient apaisées ; si la lueur d'agate verte s'était adoucie et avait perdu de sa virulence, une menace demeurait suspendue.

Comme le promeneur se relevait, dans une sorte de pesant scaphandre imbibé, il aperçut, dressant ses branches fulgurées, en un sursaut d'horreur, et montrant son tronc ouvert jusqu'au liber et jusqu'au cœur, le pauvre petit mimosa. Ce n'était pas pour rien qu'il avait eu si peur, l'infortuné ! Il prévoyait qu'il serait assassiné par l'orage, que la catastrophe venait à lui. Jean pensa à son petit Henri, à son regard d'agonisant, et le frisson de la pitié rejoignit celui du froid humide, qui le gagnait peu à peu. Pendant une minute, il se demanda s'il ne ferait pas mieux de se coucher de nouveau sur le sol et d'attendre le nouvel assaut de l'orage insatisfait. Il aurait ainsi quelque chance d'attraper une bonne congestion pulmonaire et d'en finir, sans l'avoir entièrement fait exprès. De tels demi-suicides sont fréquents. Or, c'était là plutôt une image de fuite qu'une véritable délibération. Il se remit en marche sous le ciel noir et soufre, vers ce qu'il croyait être Saint-Rémy, et ce qui était en réalité le Destet, site peu fréquenté des Alpilles. Les chemins étaient transformés en torrents presque impraticables, les rochers luisaient et glissaient. Mais le parfum exquis de la lavande, du thym et de millions de menthes odoriférantes s'exhalait de toute la nature, comme d'un immense coffret brutalement forcé, débordant de trésors olfactifs, de richesses embaumées. Aucune volupté n'est plus enveloppante, aucune n'est plus dangereuse pour l'ermite qui veut prier en paix, ou pour le mari et le père en deuil. Par ces délices, la Vénus provençale, endormie depuis les chants du grand et suave Aubanel, s'étire et se réveille en rougissant, et son doux mot d'ordre court les campagnes aux courbes si belles et douces que les siennes : « Aimez et respirez... Respirez et aimez ! » De ces petites herbes dures et sauvageonnes, du suc tentateur qui les parcourt, les fléchettes d'Eros sont engluées.

La partie guéable et abrupte de la sente rocheuse suivait un ravin, au débouché duquel était un val pareil à ceux qu'a peints Léonard ; une grande coquille d'un vert brillant, de nacre vue à travers l'eau. Dans ce val, se dressait un mas entouré de vignes. Debout, devant la porte de ce mas, une jeune fille brune, coiffée à l'arlésienne, portant le châle d'Arles et de Saint-Rémy, regardait le ciel, tourmenté et menaçant, avec une mélancolie fière, en clignant des yeux. Ceux-ci étaient allongés comme d'une chatte et situés au-dessus d'un nez droit et fin, dans un de ces ovales de missel, qui appartiennent aux Provençales de race, suspendues entre le rêve et la vie. La jeune fille ressemblait, par la silhouette et le profil, à Madeleine ; mais l'expression du regard était différente.

Jean se rapprocha, séduit et intimidé, sans que l'apparition gracieuse fît un mouvement. Quand il fut à quelques pas :

— Bonsoir, mademoiselle, dit-il.

— Bon vespre, monsieur.

— J'ai essuyé l'orage et la tornade. Je suis trempé et voudrais me sécher et reposer un moment. Me permettez-vous de m'abriter sous votre toit? D'autant plus — il montra le ciel sombre — que cela pourrait bien recommencer?

— Mais entrez donc, monsieur, et remettez-vous.

Ces mots d'accueil furent prononcés d'une voix harmonieuse et indifférente. Jean pénétra dans une pièce assez grande, éclairée par deux fenêtres, où il y avait une cheminée vide, quelques sièges, une panière et un pétrin, une table longue portant plusieurs couverts, et, contre la table, un chien de berger gris et bleu, endormi ; ce mobilier était ancien et poli. Une cage d'osier, pendue au plafond, contenait un merle qui se lissait du bec, et, de temps en temps, se gargarisait de trois notes aiguës. Derrière la porte entre-bâillée, donnant sur une autre pièce, un enfant d'une douzaine d'années lisait dans un tome du *Magasin pittoresque*.

— Tieou, mets du bois dans la cheminée. J'allumerai.

Le gosse s'interrompit, obéit en jetant un coup d'œil railleur au « moussu ». C'était un beau petit garçon, déjà grandelet, aux cheveux bruns bouclés, de profil délicat, et ressemblant à sa sœur. Celle-ci, le sarment une fois disposé, vint, d'un geste lent de vestale, qui courba ses formes souples et pleines, placer le feu où il fallait. La flamme courut.

— Merci, dit Jean, bizarrement ému par cette beauté, par ce silence, et par on ne sait quoi d'étrange, qui flottait dans l'air de cette demeure perdue.

Il se faisait l'effet d'un naufragé, de toutes manières, errant à

l'aventure et sans but. Les tristes pensées, que les secousses de l'orage avaient momentanément écartées, revenaient peu à peu s'installer dans son esprit. Il aurait donné un an de sa vie pour une parole de compassion, ou même une question de la belle fille brune, qui lui donnait asile. Rien de tel ne vint. Elle reprit sa faction sur le seuil et son attitude indifférente.

— Comment s'appelle ce chien, petit homme? Il est magnifique.

— D'Oli, monsieur.

Jean entendit « dolly » et ajouta :

— Comment, il a un nom anglais !

Le rire frais de l'enfant lui montra sa méprise .

— Oh ! d'oli, comme « d'huile »... Que je suis sot !

Mais la jeune fille demeurait impassible.

— Et toi, comment t'appelles-tu?

— On dit « Tieou »... Je suis Mathieu.

Ce « je suis Mathieu » avait la fierté gallo-romaine, transmise, selon Mistral, au cours des siècles, et de père en fils. Le pantalon et la veste du réfugié commençaient à chauffer et à raidir, mais dans des plis d'accordéon. Il se leva et alla contempler, dans une glace pendue au mur blanc, et entourée d'un cadre de bois doré et léger du dix-huitième siècle, le visage hirsute d'un vagabond, qui a reçu sur le casaquin une trombe d'eau, et vu assassiner un mimosa. L'indifférence de la Provençale devenait trop compréhensible. Il s'enhardit :

— Mademoiselle, je vais encore vous déranger, et je m'en excuse. Pourriez-vous me prêter un peigne et une brosse?

— Certainement, monsieur.

Une main fine et longue, attachée à un poignet mince, de satin ambré, plaçait sur la table près de lui, ces deux objets. La brosse était d'ébène et le peigne d'écaille, comme sortis de la trousse d'une personne coquette et très soignée. Le geste semblait dire : « Vous voyez qu'une paysanne de Saint-Rémy n'a rien d'une sauvagesse. » La volonté de ne pas dépasser les limites de la grande obligeance, sans la moindre humilité, ni même condescendance, apparaissait une fois de plus.

Un nouveau roulement de tonnerre parcourut l'entonnoir des Alpilles.

Le chien, tout en dormant, gémit.

— Vous avez quelqu'un dehors, mademoiselle?

— Mon père, monsieur, et notre servante. Mais je ne suis pas inquiète sur leur compte. Ils auront trouvé un abri. Quant au berger et au troupeau, ils viennent de rentrer.

Jean se demanda où et comment, à moins qu'un autre corps de bâtiment ne prolongeât le mas en arrière. Il n'avait nulle envie de reprendre sa route, et il espérait vaguement, vu l'hospitalité bien connue des gens de cette région, que le fermier, revenu, le retiendrait à dîner ; qui sait, peut-être, s'il y avait la place, à coucher dans la grange, comme un caraque. Il lui semblait que ce mas perdu jouerait un rôle dans son existence, que porté et poussé là par la tempête, il y connaîtrait l'apaisement. Depuis qu'il avait franchi ce seuil rustique, un rayon de lumière étroit, mais brillant, était entré dans la nuit de son cœur et dans la pénombre de son esprit. Ce n'était pas seulement le charme de la jolie fermière qui agissait ; c'était quelque chose de plus impalpable : une plainte, ou un vœu, accueillis par une puissance cachée.

Un éclair blanc raya le ciel ; puis, au bout de quelques secondes, le coup éclata, perpendiculaire, déchirant, répercuté de cime en cime, de boisement en boisement, de ravin en ravin. Comme si le démon du bruit tirait à dix exemplaires cet éclat unique et en construisait une tour retentissante de dix étages. Tiéou, qui s'effrayait, commença la litanie de l'orage :

Sainte Barbe, sainte Hélène,
Sainte Marie-Madeleine,
Ayez pitié de nous, priez pour nous,
Faites que le tonnerre ne tombe pas sur nous!

D'Oli poussa le court hurlement des chiens qui aboient à la lune.

— Il voit un fantôme... dit Jean.

— Il n'est pas le seul... répliqua la Provençale.

Parole étrange, mais qui retint peu l'attention de l'hôte, tant il se sentait engourdi au coin de ce feu déjà presque éteint, tant il était parcouru de rêves. Les uns lui remontaient du passé, à la façon de nuages prenant des formes et des ressemblances, celles de ses parents, de sa femme, de son fils.

D'autres lui venaient, il ne savait d'où, et comme des profondeurs d'une vie antérieure, évidemment celle de ses parents, de ses ancêtres, de ses aïeux ; avec des objets, des paysages, des fragments de mots correspondants. C'était une succession de tableaux émouvants, d'une précision cruelle. Il passait de celui-ci à celui-là, comme on entre d'une chambre dans une autre, en visitant une demeure ancienne et connue. Ses paupières étaient lourdes. Ses mains aussi, et fourmillantes. Rompu de fatigue et de chagrin, il s'endormit.

La Provençale, qui semblait avoir prévu et attendu ce moment, rentra dans la maison, rangea le peigne et la brosse, fit signe à l'en-

fant de garder le silence et considéra, pour la première fois, avec quelque compassion, ce beau gaillard accablé. Elle alla chercher une couverture grise, rayée de jaune, comme celle dont se servent les pâtres pendant la transhumance et la lui mit sur les jambes. Puis elle poussa un bref soupir et murmura : « C'est bien ainsi... cela devait arriver. » Car elle savait, depuis plusieurs jours, qu'il y aurait un violent orage, que cet inconnu douloureux entrerait, demanderait asile et s'assoupirait. Elle vivait, par le pressentiment, depuis sa jeunesse pieuse, toujours un peu en avant des circonstances, assez pour n'être pas surprise ; pas assez pour être fixée ; alors que son père voyait, dans le passé et dans l'avenir, des événements, d'une ligne et d'une portée plus générales, et qu'il résumait en courtes sentences allusionnistes ; d'où son surnom de Nostradamus. Il s'appelait, en fait, Martin Tressan. Son nom à elle était Maguelonne, empourpré et doux comme le crépuscule. Personne ne l'avait encore prononcé amoureusement, sous les étoiles, en lui tenant la taille ou les mains. Elle n'avait pas de câlineur et elle ne désirait pas en avoir, à cause de sa pudeur farouche. Elle vivait entre les soins quotidiens de la ferme et du ménage, le ravaudage des vêtements, la lessive et la cuisine — où la secondait la vieille servante Tardive — et ses méditations, coupées d'oraisons et de visions lucides. Car, en dehors des sciences, des arts, des lettres, il est des créatures exceptionnelles — hommes et femmes — inclassées, entre terre et ciel, dont ne parlent pas les journaux, ni les salons, ni les livres, mais qui dépassent en originalité, en harmonie et en puissance les plus altiers et outrecuidants parmi les humains. De ces illuminations, sans vanité, sans gloire, et donc permanentes et sans dépense, la splendeur est telle qu'elle fait trembler. Le moyen âge fourmillait de tels stellaires. Ils sont moins nombreux de nos jours, bien que leur scintillement crucial se retrouve encore dans les solitudes et dans les cloîtres où certains et certaines parviennent à la sainteté.

A cet instant, le berger Fada, surnommé ainsi comme un peu bizarre, et dont le nom véritable était Grandguil, montra son corps voûté, sa physionomie broussailleuse, où le mouton rejoignait l'homme. Maguelonne, désignant Jean endormi, enjoignit au serviteur de parler bas. Il rapprocha ses mains expressives :

— C'est un beau monsieur, mais comme il a l'air triste ! Ces orages, aussi, fracassent l'âme.

— Toutes les bêtes sont là? Tu as ton compte?

— Toutes, baïlesse, le feu de Dieu n'en a piqué aucune.

— Va laver les bouteilles dans le cellier. Je t'appellerai un peu plus tard. Tiens, voici la clé.

Il prit l'objet respectueusement, buvant des yeux sa jeune maîtresse, dont les avis étaient toujours bons ; puis disparut sans ajouter un mot. La jeune fille se remit à l'attente et à la méditation. L'orage, au lieu de reprendre, s'éloignait, tel un gros meuble traîné à distance, sous un ciel chargé d'une vapeur chaude. Maguelonne conjecturait, ou devinait, le deuil de l'inconnu, trop vif, trop accablé, pour n'être pas double, et de la femme, et sans doute d'un enfant, emportés l'un et l'autre par un mal commun. C'était là de ces cas que le père savait apaiser merveilleusement, en rendant aux infortunés, qui tendent leurs bras désolés vers le vide, l'illusion de la présence perdue. « Le sorcier », disait-on de Martin Tressan. Certes ; mais qui ne se servait de son pouvoir que pour le bien, et sans compromettre le salut des âmes. Aucun de ceux qui avaient eu recours à sa science — car c'était une science — ne s'en était retourné bredouille, ni avec un mal plus cuisant. Le pire qui fût arrivé, c'était, par manque de foi, l'état stationnaire... et encore, avec une légère amélioration.

La Providence avait conduit cet étranger vers l'endroit caché et privilégié où, précisément, quelqu'un pouvait quelque chose pour lui.

A force de vivre dans cette atmosphère de résurrection des souvenirs les plus chers, comme les plus âpres, et d'évocations merveilleuses, Maguelonne, Fada et la vieille Tardive admettaient l'intersigne, l'avertissement, le rêve prémonitoire et les apparitions, encadrées, ou non, comme des choses toutes simples et naturelles, comme une autre vie d'outre-tombe, mêlée à la vie de chaque jour. Ils ne s'en troublaient ni ne s'en inquiétaient nullement, étant par ailleurs bons chrétiens, dûment baptisés, assidus aux offices du dimanche, et reliés, comme il sied, aux préoccupations de tout le monde. Voilés et dissimulés pour les autres, les morts, certains morts, et certaines circonstances à venir ne l'étaient pas pour eux, c'était tout.

La guerre terrible avait peuplé de fantômes d'une même génération la terre enchantée où fleurirent les poètes de la pléiade mistralienne, et, avant eux, les troubadours ; où, au fond des âges, les Romains avaient amené l'eau, creusé les routes et dicté les lois. La poussière, ici, était cendre ; le vent, gémissement ; et le soleil, photographe géant, superposait des milliers d'empreintes antiques de ceux qui dormaient, aujourd'hui, par couches superposées, sous les rocs, les vignes et les pins.

— Bonsoir, petite, dit une voix franche, d'une chaleur émouvante et d'un timbre net, tu vois que ni Tardive, ni moi, n'avons senti passer la boule de feu ; et nous ne sommes même pas mouillés. Cela sentait le soufre dans les Alpilles. Lui ne devait pas être loin.

Lui, c'était le diable qui rôde, non, comme l'affirment les esprits chancelants, dits « forts », et les protestants, gelés d'une fausse science, sous la forme d'une mauvaise pensée ; mais sous diverses formes fort concrètes. Celui qui affirmait cela était un homme vigoureux, de soixante ans, bien encadré dans la porte de première vieillesse, et aussi de première sagesse — car l'homme non cloîtré est fol pendant douze lustres, et quelquefois même au delà — avec de longs cheveux plats et grisonnants, une barbe de poil encore châtain ici et là, très fournie, des yeux clairs et une stature magnifique. Sa bouche avait le pli ironique, rarissime chez les mystiques et les évocateurs. Ses mains, au bout de ses gestes amples, étaient fines, grisâtres, à cause des travaux des champs, et déliées. Martin Tressan se présentait ainsi comme un échantillon unique, comme le survivant d'une espèce disparue, ou comme l'annonciateur d'une espèce future et encore à naître. Le style prophétique nullement perdu, et qui même, depuis un siècle, fait quelquefois jaillir le sage sous le savant, était en lui. Il savait ce qui ne s'apprend pas et quelque peu de ce qui s'apprend, dans un équilibre où la notion ne nuisait pas à la connaissance. Il croyait en Dieu et il était bon.

La vieille Tardive, chargée, comme un mulet, d'objets disparates, se tenait derrière lui sur ses jambes de sarment, le visage ridé ainsi qu'une figue, après quelques semaines de claie au soleil.

— Père, il y a là un monsieur que l'orage a surpris dans la montagne et qui m'a demandé abri.

— C'est donc cela qu'à un moment donné, j'ai aperçu quelqu'un — oh ! de six kilomètres d'ici — qui te parlait et à qui tu répondais. La silhouette était indistincte, comme d'un personnage extrêmement las et troublé.

— Il dort en effet... de las et de malheureux. Sans doute, cherchait-il le médecin des âmes.

Elle appelait ainsi son père, ayant le mot juste et la voix juste. Aucun autre n'était, à son avis, — et elle n'avait pas tort — capable de le surpasser, ni de l'atteindre ; et le surnom de « Nostradamus », qu'il portait sans morgue ni fausse honte, dans le pays même de Nostradamus, natif de Saint-Rémy, ne paraissait pas une amplification. Le Provençal d'ailleurs, en dépit de la légende, n'exagère pas. Il est plutôt porté à écornifler, préalablement, par le rire, ce qui l'émeut, ou ce qu'il admire, afin de prévenir la critique. Sa raillerie est ainsi une défense. Ses estrambords sont superficiels. En général, il ne se livre pas. De fille plus farouche que la Provençale de race, pour les gens qu'elle ne connaît pas, il n'en est guère ; de plus passionnée pour celui qu'elle a choisi, il n'en est pas. Mais qui ne s'est

approché d'une d'elles, de son baiser rieur et de sa rétivité câline, ignore les délices de l'amour.

« Nostradamus » avec un soupir béat de chasseur rentré, s'assit dans un fauteuil canné, en face du dormeur, tendit à sa fille, qui les lui enleva en deux temps, ses bottes courtes. Puis de sa poche, tirant pipette, il se mit à la bourrer soigneusement, à la caresser, avant de l'allumer. Jean Cordion, enveloppé par le sommeil réparateur — qui le fuyait depuis des mois et des mois — s'était replié sur lui-même, à la façon du voyageur en chemin de fer. On voyait qu'il avait souffert. Par intervalles, il soufflait un peu, sans atteindre précisément au ronflement, mais dans ses parages. Ce qui faisait sourire Maguelonne. Brusquement, il se réveilla et considéra avec stupeur la salle, le miroir, la jeune fille, ce vieux demi-paysan aux cheveux longs.

— Bonjour, camarade, dit Tressan.

— Bonjour, monsieur, repartit Jean.

— On ne dit pas « monsieur » à Nostradamus. Vous êtes ici chez vous et soyez notre hôte, envoyé de Dieu, aussi longtemps qu'il vous plaira. Vous allez commencer, n'est-ce pas, par dîner et coucher. Le mas a l'air court. Mais il y a de la place et Tardive vous préparera une chambre confortable.

C'était ce que souhaitait Jean. Il pensa à objecter, par politesse, que ses affaires de toilette se trouvaient à l'hôtel, à Saint-Rémy. Puis il lui sembla que ce serait ridicule. L'atmosphère ni le lieu n'étaient propices à ces détails insignifiants.

— Je vous remercie, cher Nostradamus. Je vous remercie et j'accepte. Comment n'être pas touché d'un tel accueil, surtout quand on est un solitaire, et sevré d'affection, hélas, comme moi.

— Petite, il faut un bon repas. Où en sommes-nous de ce côté?

Tardive, à ce mot de repas, s'approche de la jeune fille, hochant la tête à ce qu'elle annonçait :

— Père, Tardive fera l'aïoli, avec des légumes frais et des escargots, mais pas de poisson. La voiture automobile n'est point passée, à cause de l'orage. Nous aurons un pintadon et une salade.

— Comment vous appelez-vous, notre hôte?

— Jean Cordion, médecin de marine.

— Eh bien, Jean Cordion, rendez-vous compte — foi de Martin Tressan — que nous avons ici tout ce qu'il faut, bien que paysans et de souche authentique. Deux fois par semaine il vient, de Martigues à Maussanne, une voiturée de poisson frais ; et Maussanne nous fait notre part, contre remboursement, bien entendu. Le pain est apporté de Saint-Rémy, le pain de race, le pain en testons, non en couronne,

par Antoine qui, de toute la région, le fait le mieux. Tardive, pour le fricot, ne craint personne. Quant à l'huile, vous m'en direz des nouvelles. Je désigne moi-même mon olivier chaque année. La nourriture est un bien du ciel. On peut la prendre en joignant les mains et en répétant : « Dieu, que c'est bon ! » et « Que Dieu est bon ! »

Il arrive que les choses se déroulent conformément soit à notre appréhension, soit à notre obscure espérance. Pour la première fois, Jean Cordion rencontrait une sorte de simplicité héroïque et de familier grandiose, qui lui avait semblé devoir exister. Tel l'Esquimau, ayant imaginé une cathédrale, d'après un bout de journal illustré, tombé dans sa solitude glaciaire, et qui découvre, au bout d'un long voyage, Notre-Dame de Paris.

Deux heures plus tard, Nostradamus, sa fille, Jean et Mathieu étaient attablés devant l'aïoli, pareil à une crème, le plat de légumes frais et l'assiette d'escargots. A l'autre bout avait pris place le Fada et Tardive, celle-ci faisant le va-et-vient entre la cuisine et la salle commune. Maguelonne coupait le pain, changeait les assiettes, préparait la pâtée de d'Oli. Le repas — qui est une union, demeurée sous le signe de la communion — a conservé, dans les véritables intérieurs provençaux, son caractère d'autrefois ; on peut même dire qu'il a un rythme, une allure spéciale, sans rapport avec cette mangeoire qu'en a fait la précipitation anglo-saxonne. La conversation était sur les orages. Martin Tressan ne se rappelait pas en avoir vu jamais de si terrible que celui de l'après-midi. Sur un petit espace, et sous ses yeux, la foudre était tombée une demi-douzaine de fois.

Jean raconta la peur du mimosa, son rapide supplice. Il évitait de regarder Maguelonne, quand elle avait les yeux sur lui. Dès qu'elle les détournait, il la regardait, de plus en plus frappé de sa ressemblance avec Madeleine.

— C'est vrai, fit le fermier, que les arbres sentent venir la foudre, comme les animaux, et peut-être davantage, car ils sont, en somme, plus exposés. Ils reconnaissent aussi leur maître, et j'ai connu un vieil olivier, au mas du Triste, chez mes parents, qui dépérissait, quoi qu'on fît pour lui, pendant les absences de mon père. Quand mon père mourut, il s'étiola, se creusa de cavernes et mourut. Il avait l'allure d'un chrétien. Tout le monde aussi, à Evenos, a connu l'arbre maltraité dans sa jeunesse, un vieil orme, je crois, qui se vengeait en attirant les pendus.

Voyant que son hôte ouvrait de grands yeux, le sage expliqua qu'Evenos était un très vieux village, situé dans la montagne, « là-bas, vers Ollioules », où se trouvait le mas du Triste et dont les Tressan étaient originaires. Mais, après, la mort de sa femme, lui, s'était

senti appelé vers Saint-Rémy, comme par une sorte de commandement de Nostradamus. Il avait obéi et installé le mas actuel, où tout lui avait réussi : la vigne, l'olivier, les tomates, les melons, les choux, le chardon à carder et beaucoup d'autres produits naturels, sans compter les coupes annuelles dans le bois, qui faisait partie du domaine. Quant au troupeau, c'était un luxe et aussi une sauvegarde pour la maison ; car quiconque a autour de soi des brebis et les soigne peut conquérir et conserver la paix du cœur.

— N'est-ce pas, Fada?

La physionomie hérissée du berger approuva. Il dégustait son aïoli avec lenteur, faisant saillir ses muscles maxillaires, qui, à leur tour, lui plissaient les tempes : de sorte qu'il avait tout le temps l'air de rire.

— Est-ce vrai, ou non, que tes moutons parlent?

— Aco coume aco... Ils parlent, j'en jurerais. On dit bien, sur la boule ronde, qu'ils répètent toujours la même soge ; mais nous aussi, coquin de sort, aux oreilles du bon Dieu, nous répétons même serinette. Je vous montrerai s'il parle, Tistet.

— Eh, va le chercher.

— Vous permettez, baïlesse?... c'est que — ajouta le vieux — il n'a pas l'habitude de la société, et je ne sais s'il saura s'y tenir sans crotter.

— Mais peu importe... Va donc... Mène-le... fit la belle Maguelonne, riant à son tour. A notre hôte, on le sait bien, nous devons montrer ce que nous avons de plus beau.

Tistet était de laine drue, comme un jouet, et, à peine arrivé dans la pièce, sans timidité, il se dirigea vers le petit Mathieu, barbouillé d'aïoli jusqu'aux oreilles.

— Parle un peu, Tistet, ordonna Fada, qui avait l'air de son grand frère à deux pattes. Parle, mon mignon. Appelle papa...

— Pé... pé-é... fit le brave animal avec une bonne volonté manifeste, et, dans ses yeux jaunes, l'inflexion qui n'était pas sur sa langue maladroite.

— Appelle maman.

— Mé... mé...é... min... min... min... mé...

— Et maintenant, dis un peu « merci, maître, à demain matin ».

Le mouton, soufflant dans son nez, scandant les syllabes, et avec une mimique expressive, répéta la phrase à peu près, de façon si comique que tous les assistants éclatèrent de rire. Alors, on vit Tistet, comme vexé de cette hilarité imméritée, prendre le chemin de la porte, boudenfle et de pattes grêles, avec une mine à la fois digne et confuse...

L'arrivée du pintadon étendu sur son croûton, semé de foie et mol comme un baba, ramena ici-bas l'attention des dîneurs. Un gibier, cuit à point, selon la règle provençale, est toujours doré d'un bel or brun. Celui-ci ne manquait pas à la règle. Jamais Jean Cordion ne s'était senti autant d'appétit, et le déliement de sa douleur, de son angoisse surtout, tenant sans doute au milieu, lui faisait même un peu honte.

— A toi, Maguelonne, ce coureur de basse-cour. Mais — ajouta Nostradamus aussitôt — il court dans des herbes fines et parfumées, et il ne mange pas de vers maussades, de ceux qui donnent le goût terreux, lou terradou.

La jeune fille avait saisi le plat, bien que brûlant, dans ses longues et belles mains. Elle le disposa devant elle, prit une fourchette, un couteau brillant comme son regard ; passa la fourchette sous l'aile, l'écarta, et plaçant le couteau dans le joint de l'os, au point précis, sépara une belle portion chaude. C'était pour l'hôte. Jean, sans façon, accepta ce don princier. Cependant, le maître avait devant lui, dans un grand saladier de porcelaine blanche, les feuilles essorées d'une jeune laitue, qui attendait tout, sans avoir encore rien. L'huile était là, colonne d'or fluide, et qui s'écoule en filet ininterrompu et dense, à la façon d'une existence bien remplie. Mais, à l'huile, Nostradamus ajouta raisonnablement une forte cuiller du jus du pintadon, et une cuillerée de vin de Tavel, empourpré comme la mûre d'automne, retenant les dernières gouttes et pierreries du soleil estival. Tieou, enthousiasmé, battit des mains. Une discussion assez confuse s'engagea sur la question de savoir si la salade, ainsi accomplie, devait être mangée avec le pintadon, ou seule, à part et après. Maguelonne affirmait que le mélange était une sorte de barbarie bien qu'assez conforme à la coutume ; et Jean, qui n'était pas de cet avis, s'y rangea. Car il était conquis d'avance à tous les gestes, sentiments et propos de la belle Provençale, et cet acquiescement profond, accompagné d'un sentiment de fraîcheur, physique et morale, l'étourdissait délicieusement.

— Au mas du Triste... reprit Martin Tressan, fatiguant sa salade à tour de bras... mon père faisait la sauce d'abord et tournait ensuite les feuilles dedans. Le principe est surtout vrai pour la salade de haricots verts, huitième merveille du monde, consolation des affligés, où il importe que les cosses, demeurées noires et dures, ne soient cassées, ni molestées par le brassement.

Il parlait un langage naturellement correct, semé de métaphores pittoresques, derrière lequel il semblait toujours que fût une allusion à un secret. Jean, en l'écoutant, songeait à l'aphorisme, d'ailleurs

faux, sur l'identité du style et de l'homme. Car le style, venu des aïeux et legs profond de la race, par les racines du verbe, est précisément fort distinct de l'homme. Nostradamus était un lecteur et fort attentif à ce qu'il lisait ; mais, aucune de ses lectures, de Mémoires, ou de recueils de chants et de prophéties, dont il avait une petite bibliothèque, comprenant aussi quelques théologiens et Platon, n'avait influé sur ses pensées profondes ; non plus que ses études au lycée de Toulon. Il était né tel qu'il avait vieilli, chargé de sentences, de rêves, de prévisions, ayant une cadence intérieure, à la façon du flot et du vent, voyant les causes et voyant les fins, suivant, sans vertige, la crête, mince et présente, du passé et de l'avenir, et mesurant et confrontant les deux gouffres. Ses pensées étaient des sphères qu'il faisait tourner, sans les éclipses qui nous sont habituelles ; alors que nos méditations prennent toujours un cours crépusculaire et des couleurs fanées, lui méditait en plein midi.

Reprenant sa pipe, il demanda le café, un café dont l'arome seul activait le mouvement du cœur, et il expliqua à son hôte ce qu'il entendait par un bon café : « Tardive commence par projeter sur le grain une cuillerée d'eau assez chaude, qui le pénètre et le gonfle comme un pois. Ensuite, mais ensuite seulement, elle projette sur lui l'eau bouillante, lui évitant ainsi ce saisissement qui contracte et retient les aromes. Goûtez-le, ce jus d'insomnie, sucrez-le et resucrez-le ! Mais, avant qu'on lève la desserte, Maguelonne ne refusera pas de nous chanter quelque chanson, pour endormir en nous le malheur ; pour charmer ceux que nous ne distinguons pas à l'ordinaire, qui sont cependant sans cesse auprès de nous. Allons, zou, Maguelonne? »

— Ah ! père, je ne saurais. Le vent souffle et bouffe autour du mas. Les âmes pleurent. Ce n'est pas quelques sons, sur les lèvres d'une vivante ignorante, qui sécheraient ces larmes sacrées.

— Eh bien, si tu ne veux chanter, murmure. Arrête, Tardive, et cesse tout bruit. Toi, Fada, demeure. J'aurai quelque chose, ensuite, à te demander.

CHAPITRE II

La veillée au mas.

Tieou était allé se coucher, tombant de sommeil, car il participait, pendant ses vacances, à tous les travaux de la ferme. Sans façons, il avait embrassé le visiteur ainsi qu'un vieil ami. Il n'était rien, dans cette demeure singulière, qui ne fît aussitôt habitude et

accoutumance, comme si la mémoire immédiate s'y reflétait et multipliait entre deux miroirs parallèles. Maguelonne, droite comme un fin roseau, malgré l'invitation pressante de son père, ne s'était pas encore décidée à chanter. Jean attendait ce moment avec impatience, pressentant que quelque chose de très important en dépendait pour lui et pour elle. La Provençale avait, dans sa jolie main, son menton fin, piqué, à sa pointe, d'une fossette, et ce mouvement plissait sa bouche, plus jolie encore, à peine entr'ouverte et railleuse. Nostradamus, sa pipe à la lèvre, à califourchon sur une chaise sculptée, regardait attentivement sa fille. Le Fada faisait de même, et Tardive demeurait debout et immobile, une assiette à la main.

Lou preir a mes la capo rougeo,
Din dan, din dan, bon !
Lou preir a mes la capo rougeo
Et tous les Sants dou Paradis
Dins lou ciel se soun rejouits.

Pur, grave et lent, le chant sortait des lèvres ourlées, tout chargé des suavités de l'âme, dont il était l'émanation. La voix de Maguelonne ne modulait pas, n'avait rien de théâtral, demeurait plane et quasi grégorienne. Après le couplet, son père traduisait, dans le même rythme, sans psalmodier :

Le prêtre a mis la cape rouge,
Le prêtre a mis la cape rouge,
Et tous les saints du Paradis
Dans le ciel se sont réjouis.

Il expliqua, de son accent à la sonorité parfois un peu rauque : « Jadis, et quand la Toussaint était une dédicace aux martyrs, les ornements des prêtres, des capelans, étaient rouges. Plus tard, avec la fête dédiée à tous les saints, la couleur des ornements changea. »

Maguelonne reprit :

Lou preir a mes la capo negro
Et les amos des trepassats
Dins lou çamenteri an plourat.

Jean fit signe qu'il avait compris, qu'il était superflu de traduire. Cette mélopée descendait en lui, à la façon de la coupe de Thulé, éclairant d'un or léger les tombeaux des morts intérieurs, de qui nous tenons l'inflexion de nos sentiments et les termes qui les expriment ; car notre verbe est tissé de fantômes.

Et quand ce fut vers la minuit,
La lune blanche a resplendi,

Le cimetière a blanchi
— Sonneur, que vois-tu dans le clos?
— Moi, je vois les morts réveillés
Qui se dressent sur leurs tombeaux.
Il y en a bien sept mille cinq cents.

Tendant le visage en avant, comme les figures extatiques dans les missels, le berger et la servante buvaient le chant de leur belle baïlesse, qui donnait des ailes aux morts vénérés. Après chaque couplet, ils se signaient. Martin Tressan était entré dans une rêverie profonde. Un coup de vent fit trembler la fenêtre pâle. Jean frissonna :

Et quand ce fut vers la minuit,
Tous les tombeaux se sont ouverts,
Et tous les morts en sont sortis.
S'en sont allés par trois chemins
Rien qu'avec leurs squelettes blancs
S'entendaient passer en pleurant.

— « S'entendien passar en plourant, » reprit, à la tierce, le maître du mas. Des larmes coulaient des yeux de son hôte, qui voyait son fils quittant sa tombe, là-bas, au loin, dans la nécropole brumeuse de septembre et courant sur les chemins, de cette vitesse qui n'a d'égale que celle de la pensée. Cette hallucination d'un père malheureux, Martin Tressan la suivait d'étape en étape, certain que Jean lui demanderait bientôt d'évoquer *celui-là* surtout, celui-là, parmi la foule dolente des trépassés, des habitués du val magique. Mais comment, parmi des centaines et des milliers d'ombres, reconnaître et attirer précisément, petite et fugitive, l'ombre d'un enfant?

Maguelonne, ayant achevé, se rassit.

— Merci, petite.

— Merci, mademoiselle.

— Merci, maîtresse.

Elle avait repris son sang-froid. La lumière éclairait son front, son cou rond de tourterelle, le haut de sa guimpe, ou « chapelle ». C'était maintenant le tour de Tardive, qui ne chantait pas, mais contait.

— En français, Tardive, l'hôte comprendra mieux.

Ainsi ordonnait le sorcier, qui ajouta, avec un sourire : « Elle est brève, mais vous allez juger qu'aux olives courtes la bonne huile. »

— Le titre, fit Tardive, c'est « le Miel de Dieu »... « Or donc, étant au désert, le grand saint Trophime entendit ce bruit que font les pierres qui dévalent, en hiver, le lit d'un torrent. Il se retourna : c'était le Diable. Vous le connaissez : il n'est ni cheveu ni poil qui

ne se hérisse à sa vue, et saint Trophime en devint tout pelu, comme une citerne. : « J'ai besoin d'une âme pour ma faim. Donne-moi la « tienne, à moins que tu ne disposes d'une nourriture encore plus déli- « cate, par exemple, d'un gâteau de miel. » Le saint priant intérieurement, et avec la rapidité qui sied en semblable occurrence, demanda au bon Dieu de le secourir. Voilà qu'à quelques pas de lui, parmi les cailloux et les ronces, il aperçoit un gâteau troué, brillant en or. C'était un pavé de miel, que les abeilles, sur l'ordre céleste, avaient fait instantanément. « Tiens, dit -il au Diable, voici ton contente- « ment. — Mais qu'est-ce donc? — Du miel exquis. » Et quand, se baissant, il l'eut mangé, avide et noir, entre ses cornes : « Du miel « de Dieu »... ajouta le saint, en se signant. Satanas eut un hoquet comme s'il allait vomir du fond de la gorge ; puis, jurant, se sauva et court encore. »

La vieille avait mimé son récit, ébauché les gestes du Diable et du saint. Il était impossible de savoir si elle inventait ou récitait ; mais elle y mettait, comme à son ouvrage, tout son cœur. Le travail est une sorte de devoir heureux ; même quand tout nous manque, il nous reste, et il n'est pas d'humble besogne.

— A toi, Grandguil !...

Ce nom, qui était celui du Fada, Nostradamus l'employait dans les circonstances solennelles, pour vaincre l'entêtement timide de son serviteur, reconnaissable à son front et à son menton cabossés.

— Je vais me faire peine à moi-même... dit le berger... Mais je ne puis conter autre chose et c'est cela — (il se frappa la tête) — qui est maintenant dans mon esprit. Qui lamente un mal déjà ancien n'est-il pas soulagé de la moitié? (se tournant vers Martin Tressan) : Toi qui sais, du fond du tombeau, rappeler les morts dans les rais de lune, et parfois aussi du soleil, mets ta main sur mon crâne, je te prie, afin que je parle clairement, dans la langue qui n'est pas celle de ma naissance, mais qui peut se modeler sur elle et qui a, pourtant, son mérite.

Tressant avait rendu maintes fois ce service de l'imposition de la main, non seulement au Fada, mais à bien d'autres qui, parlant un français défectueux, ou privés d'une partie du langage par une congestion, avaient du mal à se faire entendre. Il accompagnait cette application digitale d'une décharge de la volonté, suffisante pour faire franchir le gué à un âne rétif, ou convaincre un Auvergnat incrédule. Il fit ce que lui demandait son pâtre. Celui-ci aussitôt s'exprima avec netteté, en pesant les mots, mais sans longue recherche, à la façon d'un homme qui a trouvé la rampe, pour descendre un escalier, dans la nuit :

« Celle que j'ai aimée et la seule — il y a longtemps de cela — s'appelait Henriette... Henriette Giraud... Elle était petite et bien cambrée, avec deux yeux rieurs qui buvaient le temps de la vie. Je l'aimais que ce n'était pas de dire, et elle aussi, de toutes ses forces. Elle était native de Sisteron-au-Castel. Elle servait, comme fille d'étages, dans un riche hôtel d'Avignon, où venaient beaucoup de voyageurs, où les automobilistes commençaient à ronfler du matin au soir. Car c'était le début de ces machines qui nous mènent vivement, comme d'autres volantes, au rendez-vous sanglant de la guerre. Il n'est mécanisme qui ne serve à tuer, dans ce coquin de sort où nous sommes. Moi, je gardais un escamote, qui est un petit troupeau maniable, aux portes de Villeneuve, après le fort Saint-André. On se rencontrait le dimanche au bout du pont, devant chez Monnier que vous avez peut-être bien connu, monsieur, et où la limonade est toujours fraîche. Puis il s'ensuivait ce que vous pensez, et toute la semaine, près de mes chiens, les d'Oli de l'époque, je me remémorais nos entretiens, notre mélancolie et nos baisers... »

Ici, Tressan ayant retiré sa main pour chasser une mouche, posée sur la table, un arrêt se produisit dans le récit que Fada reprit en provençal, avec une grimace d'inquiétude. Le maître ayant rendu le contact, le style revint avec le français. Jean trouvait cela tout naturel. L'arrivée soudaine d'un ange, ou d'un démon, ne l'eût pas étonné davantage. Mais est-il rien de plus stupéfiant, si l'on y songe, que le spectacle banal de chaque jour et du milieu où nous vivons?

« ...Henriette n'avait pas de famille proche. Des cousins éloignés à elle demeuraient dans la montagne, à Guillestre, dont elle me parlait comme d'un paradis, et où elle allait chaque an passer ses quinze jours de vacances. Je ne lui connaissais pas d'autres relations que celles de ses collègues, garçons et filles de l'hôtel, auxquels, en général, elle se confiait peu. Elle possédait quelques économies. Je vous ai dit qu'elle riait toujours, comme dans le poème de Mistral, savès ben :

Ié disien Margarideto
Et, per coupa court, Rideto,
Essen que toujour risié,
Aqueu noum de fantassié
A soun rire s'entresié
Coume la roso au rousié.

« Baïle, laisse ta main, que je traduise :

On l'appelait Margaridète,
Et pour couper, court, Ridette.
Comme elle riait toujours,

Ce nom de fantaisie
S'appareillait à son rire
Comme la rose au rosier.

Jean connaissait la pièce fameuse, et acquiesça...

« Il y avait un an environ que durait notre liaison et novembre était revenu, avec la crue habituelle du Rhône. Étant arrivé ce dimanche comme d'habitude au lieu de notre rendez-vous, je l'attendis, en vain, jusqu'au soir. Je me rendis alors à l'hôtel, inquiet et partagé entre le pressentiment d'un malheur et l'espérance d'une simple mistoufle, comme le diable en cherche aux amants trop constants. Je franchissais la porte de sortie de la ville, au bout du pont : « Ohé, Fada, me dit le douanier, ta belle a passé ici, ce matin, « à six heures et demie, quand le jour se levait à peine ; elle est partie « par là-bas et n'est pas encore rentrée. » Il me montrait le côté « royaume » du Rose, terriblement triste dans la nuit. J'eus aussitôt envie de pleurer et fis, en esprit, une prière à saint Nicolas, qui a pitié des pauvres gens. A l'hôtel, Louise Favier, qui était la confidente et la compagne de chambre d'Henriette, me conta qu'un peu avant six heures, celle-ci l'avait réveillée et lui avait dit : « Je te « laisse ce portrait et cet anneau, qui me vient de ma mère ; plus mes « économies qui sont dans ce coffre. L'argent est pour toi. Le portrait « et l'anneau de verre sont pour Fada... »

Ici, le berger se leva tout droit, penchant vers le sol, sous la lampe, sa tête de bélier bienveillant ; et un même frisson parcourut les trois qui l'écoutaient, et dont un ignorait la tragique histoire.

« Moussu, reprit-il, s'adressant à Jean, je n'ai plus jamais revu Henriette Giraud (il prononçait Djiraou), ni entendu parler d'elle. On a supposé qu'elle était allée se jeter au Rhône, qui n'a jamais rendu son corps. Mais pourquoi, saints de flamme et bonne Mère, pourquoi, attendu qu'elle n'avait ni chagrin, ni autre galant que moi, ni motif d'aucune sorte, de se tirer hors de ce monde? Peut-on imaginer chose pareille et faut-il que ce soit à moi, pauvre pastre, qu'ait échu semblable malemparade ! Ah que je l'ai espérée, monsieur, ma pauvre Henriette, pendant des heures, des jours, des semaines et des mois, ne songeant qu'à elle, implorant le ciel, brûlant des cierges aux Doms, courant me prosterner jusqu'au sanctuaire de Rochefort en Gard, me tenaillant et torturant l'esprit, jour et nuit, comme un fou. Notez que depuis lors, on m'appelle Fada. Le bien nommé Fada, cela est sûr. Aucun vestige, aucun signe, aucune indication de quoi que ce fût, jamais n'est venu à moi, ni à personne, capable de me mettre sur la voie du suicide ou de l'accident. Mais qu'allait-elle faire au bord du Rhône, à cette heure d'aube, et que signifiaient ces recom-

mandations à la Favier, si ce n'est sa volonté de mourir? Et pourquoi voulait-elle mourir, puisqu'elle était toujours joyeuse, puisqu'elle ne s'était jamais plainte devant moi, de rien, ni de personne, puisque j'étais prêt à l'épouser, comme à faire tout cela qu'elle aurait désiré?... »

— Ah! mon Dieu, pauvre Fada, pauvre homme — s'écriait Tardive, — et il y a vingt-deux ans de cela!

— Oui, vingt deux ans, et le maître le sait...

Nostradamus avait retiré sa main, pour épargner, à son serviteur, l'expression vive d'un chagrin toujours brûlant. Mais le berger l'implora :

« Laisse, baïle, laisse : cela me fait du bien, ce soir. C'est comme une âcre humeur, ce mal de souvenance, et qui doit sortir et être purgé périodiquement.

— « Savez-vous, moussu, qu'il m'arrivait de descendre de mon grabat, près de mes moutons, et de me rouler par terre, dans la paille, comme si je me tordais de miserere. Ce qui m'ardait le plus, c'était ce mystère, impénétrable, cette nuit que rien n'éclairait ; ah! il n'est pire torture que cet arrachement incompréhensible et que de ne pas savoir ce qu'est devenue celle qu'on aimait : enfin, après des années de souffrance à fendre les pierres de marbre, je t'ai rencontré, Martin Tressan, et j'ai senti un apaisement, après t'avoir conté mon histoire, quand tu m'eus accepté à ton service. Cependant, si habile que tu sois à faire revenir ceux qui ont franchi la terre, jamais encore, jamais, hélas! tu n'as pu me rappeler, ici-bas, mon Henriette, ni me faire connaître, par un message, ce qu'il lui advint le long du Rhône, ce matin-là. Avec toi, les animaux parlent, le ravin se peuple de barbans ; le vent prend une voix et se fait comprendre ; beaucoup retrouvent ceux qu'ils ont aimés, et l'avenir se livre au questionneur. Pourtant le sort d'Henriette Giraud a dépassé ta sage et blanche magie.

« — Espère encore, Grandguil, espère, mon homme, et prie. Nostradamus n'a pas dit son dernier mot. Celle que tu as perdu revient certainement en Provence, te cherchant elle-même, comme tu la cherches. Après que tu auras prié, vous vous rencontrerez, ou bien elle passera dans ton voisinage, et te fera connaître qu'elle est là, quand tu t'y attendras le moins. »

Fada se rassit.

— Puisses-tu dire vrai! La mort vient lentement aux bergers, depuis les mages. On ne nous lève pas d'ici-bas si vite que d'autres. Il me serait trop dur de végéter ainsi, comme un vieux tronc d'olivier, pendant des années et des années, sans apercevoir, fût-ce une

seconde, le visage qui m'a été dérobé. Alors, tu me le promets, ce sera...

— Je te le jure. Mais, encore une fois, dans l'instant où ta pensée vraie sera ailleurs, rappelle-toi de ne pas avoir peur et de ne pas chasser, mentalement, ni à haute voix, la forme pâle qui viendra bouleverser ton cœur, car elle s'enfuirait pour toujours.

— Ah! quant à cela, aucune crainte!

— Je te fais cette recommandation, parce que, souvent, il arrive qu'on supplie, et qu'au moment d'être exaucé, on recule. Maintes fois, je l'ai observé, l'homme désire ardemment une apparition, invoque, pleure. Puis si son souhait se réalise, il est épouvanté et, de ses bras tendus en avant, refuse et repousse la douceur venue d'outre-tombeau... Toi aussi, mon hôte ajoute Tressan, en se tournant vers Jean, prépare-toi. Ce que tu désires t'arrivera. Ne me demande pas surtout de préciser.

Comme il achevait, la porte s'ouvrit, poussée par une invisible main légère. Un blanc rayon de lune apparut. Tous crurent à un spectre et, même d'Oli, qui poussa un aboiement plaintif et profond. Mais, non; le mystère demeura clos et lumineux, dans sa coque de diamant humide.

— Voyez-vous, mon hôte, fit Nostradamus, comme s'il éliminait Tardive et Grandguil, ne parlant plus que pour Maguelonne et Jean, — toute la confusion est venue de ce que les savants et les philosophes ont décrit les songes ainsi que des attributs du sommeil. Or le songe est permanent dans l'esprit humain. Une partie de nous continue à rêver, tandis que l'autre conçoit, observe, raisonne, parle, se meut, s'agite. Elle continue à rêver, sous le jugement, la prière, la méditation et les occupations diverses, comme elle rêve pendant la nuit, mêlant le baroque à l'avertissement et le terrible au prémonitoire. Rien n'est plus important que la trame de nos rêves, même diurnes, même éveillés. Si nous savions les saisir et les coordonner, nous connaîtrions notre destin.

Jean Cordion n'avait pas encore réfléchi à cela, qui lui ouvrait, sur les délires, une vue nouvelle. Le plus étrange était que la servante et le berger opinaient de la tête, comme pour une constatation familière. Maguelonne ajouta, de sa voix grave :

— Des rêves éveillés, les plus puissants, ceux qui viennent du plus loin et courent le plus vite, à la façon des vagues sur la mer, ce sont ceux que les mots ne saisissent pas, que leurs sons atteignent à peine, et qui semblent des conseils oubliés, ou des fantômes, des barbans, comme dit Fada.

— Citez-en un, mademoiselle. On comprend mieux par un exemple.

— Un jour que je regagnais le mas, venant de Saint-Rémy, il y a deux ans de cela, je remarquai, en moi, un carreau de lumière blanche, sur lequel se détachait un lit, et, dans ce lit, était une femme âgée. Je reconnus en elle, sans l'avoir jamais vue, car elle était morte avant ma naissance, ma grand'mère paternelle ; et j'en conclus aussitôt que père était malade. Je hâtais le pas : « Le baïle vient de « se coucher, me cria Tardive, en m'apercevant, il a pris une espèce de « rhumatisme. » Mais quand j'entrai dans la chambre, je retrouvai le carreau de lumière blanche, tel qu'il m'avait été présenté. Quelquefois, c'est un chiffre qui se dresse, sans qu'on puisse deviner à quoi il se rapporte, une date avec des drapeaux, des flammes et des couronnes, et le sentiment intime qu'elle sera fatidique, ou historique. Tout cela sournois et entré de biais, à pas de velours, comme un jeune chat.

— L'intersigne est oblique — confirma Nostradamus — et beaucoup plus fréquent dans le rêve éveillé que dans le rêve du sommeil. Seulement, on le remarque moins. De tout ce qui s'écoule en nous, l'or est au fond et varie avec chacun.

— Chaque chien commande à sa queue, conclut sentencieusement le Fada. Bonne nuit, monsieur, et à demain. S'il vous plaît de venir avec moi dans la montagne, je vous ferai connaître un point de vue qui n'a pas son pareil, même aux Balix.

Quand il fut dehors :

— C'est un rude homme — dit Martin Tressan — en dépit de ses bizarreries, et qui en remontrerait à tous ceux de son métier pour la conduite et la prospérité des troupeaux. Mais il a si mauvais caractère qu'ici seulement il peut être employé. Avec tous autres que Tardive, Maguelonne et moi, il se disputerait du matin au soir.

— Loin du mas et du maître, il est malheureux ; et le souvenir de son Henriette le tord toujours, quoi qu'il prétende... fit la vieille. Bonne nuit, baïle, et aussi à vous, monsieur !

Elle embrassa Maguelonne, qui lui rendit son baiser. Quelques minutes après, Jean, prenant congé de ses hôtes, se retrouvait dans la chambre spacieuse qui lui avait été aménagée. Elle était, comme tout le mas, blanchie à la chaux, d'une méticuleuse propreté. Le lit, de forme ancienne, était grand et bas. Le linge, franc et à peine rude, fleurait la lavande. Sur la toilette, garnie des pièces indispensables, se trouvait une bouteille d'eau de Lubin. Une chemise de nuit, un peu grande pour l'hôte et appartenant à Martin Tressan, était préparée. Un pot d'eau chaude était entouré d'une serviette. Ce confortable, rustique et discret, décelait une main de femme, experte et ménagère. L'abandonné se rappela ce qu'on disait de la magnificence

des cultivateurs de Saint-Rémy et de Barbantane, véritable élite et aristocratie paysanne, pour le train de la vie comme pour l'intelligence, se transmettant, de père en fils, et de mère en fille, la beauté, la vertu, le labeur et l'honneur. Ici, il y avait en plus la noblesse d'âme, et un don étrange de mêler la mort à la vie et de faire refleurir l'une par l'autre. Dans plusieurs contrées de France, notamment chez les Bretons de l'intérieur et chez les Basques, ces mœurs subsistent, intactes, en dépit des folies politiques et sociales accumulées depuis 1789. Cette longue tradition se relève d'un sentiment fort avancé des conditions de la culture moderne, et d'une ouverture de l'esprit à tout ce qui peut l'élever et l'orner, et même aux considérations abstraites. La foi catholique a fait là son œuvre, qui est d'ordonner le surnaturel dans les mêmes lignes que le naturel et de permettre aux plus modestes l'accès de la grandeur.

Jean Cordion ouvrit la fenêtre sur la nuit étincelante, et humide comme après un orage. Il apercevait les flancs creusés des Alpilles, les alignements d'arbustes, des roches en relief. Il s'appliquait à démêler, selon les conseils de Nostradamus, les rêves éveillés, sous-jacents au sentiment provoqué en lui par Maguelonne, le charme de sa voix et de son chant. Ce n'était pas chose facile ; mais cet exercice, nouveau pour lui, le faisait pénétrer dans une région encore inexplorée de son propre esprit, et baignée d'une sorte de phosphorescence. L'image de son fils, celle de sa femme, celles de ses parents, passaient en voltigeant à l'extrémité et aux confins d'une sorte de sphère tournante, où étaient peints des événements auxquels il avait assisté ; d'autres complètement inconnus de lui, et d'une couleur beaucoup plus éteinte. Ces phantasmes étaient rejoints aux signes géants d'un alphabet, formé de racines verbales et de chiffres entrelacés. Une giration rapide entraînait, emportait cet ensemble de songes, sans qu'il fût possible d'en arrêter, d'en fixer un lambeau. Au bout d'un cycle de quelques minutes, ils revenaient, en série, puis s'effaçaient, par segments, à nouveau.

A certaines heures, sous certaines causes pressenties, mais inconnues, il semble que le mystère où nous sommes plongés s'entr'ouvre, comme une lame de cristal dans une eau trouble. Notre attention se concentre alors passionnément sur l'interstice et cherche à deviner, à comprendre. Mais le brillant panneau se referme et il ne reste, devant les yeux de notre esprit, qu'un scintillement. Ainsi pour Jean, après cette étrange veillée. Il prêtait l'oreille aux bruits de la maison, se demandant où était située, par rapport à la sienne, la chambre de la jolie Provençale, et à quoi elle songeait au même instant. Tout demeurait silencieux, mais d'un silence peuplé de

mystères, et derrière lequel se pressentait une harmonie délicieuse, un Noël de Nicolas Saboly. A peine déshabillé, il s'abattit sur son lit, plus qu'il ne se coucha, et il s'endormit.

Dans le sommeil, il se vit encore à sa fenêtre, devant la lune. A l'appel de Nostradamus, des spectres passaient, connus de lui, mais sur lesquels il ne pouvait mettre aucun nom. C'étaient des parents, des anciens, toute une lignée, et aussi des amis de jeunesse et d'enfance, dont les visages portaient une expression tantôt joyeuse, tantôt amère et résignée. Après l'avoir dépassé, frôlé de leurs impalpables ailes, ils se divisaient en deux cohortes, ou, mieux, en deux chemins de lumière, qui s'évanouissaient, en poudroyant, vers les hauteurs célestes.

Le lendemain, Jean se réveilla à neuf heures. Le soleil inondait la chambre claire. Tardive avait placé près de lui, sur une table, un chocolat crémeux à souhait, avec un pain pâle et croquant de Provence. Elle avait brossé ses vêtements et fait ses chaussures à l'aide d'un cirage terne, comme celui qu'emploient les ecclésiastiques. Sans se presser, l'hôte, ainsi choyé, déjeuna, réfléchit un peu, se leva et fit sa toilette, puis il sortit, cherchant Nostradamus, afin de lui faire ses adieux. Ce fut Maguelonne qu'il rencontra. Elle lui parut plus belle encore et plus gracieuse que la veille et il comprit pourquoi les anciens et Ronsard parlent des flèches vives de l'amour.

— Votre chant, mademoiselle, m'a poursuivi toute la soirée ; je n'en ai jamais entendu de si pénétrant.

— C'est une vieillerie de chez nous, que j'ai chantée là, répondit-elle ; mais la trame n'en est pas trop usée. Nos aïeux faisaient du travail solide. Et où allez-vous donc de si bon matin?

— Je retourne à Saint-Rémy, à l'hôtel. Il n'est, hélas ! si chère compagnie qui ne se quitte. Mais je vous reviendrai bientôt.

— Après très jours, l'on s'ennuio de femo, d'oste et de pluvio.

— Ce qui veut dire?

— Après trois jours, on s'ennuie d'une femme, d'un hôte et de la pluie... D'ailleurs, ajouta la belle, vous avez bien raison de dire que vous ne serez pas longtemps absent. Quiconque a rencontré mon père y revient. La fascination qu'il exerce est irrésistible.

Jean eut au bout des lèvres un compliment, qui, en l'occurrence, eût paru risqué. Il le retint ; mais il était réel que son esprit, autant que son cœur, était lié désormais au mas de Nostradamus.

— Où peut-on le voir, ce saint homme de père?

— Au bout de sa vigne. Adieu, cavalier !

Martin Tressan, aidé du Fada, du petit Tieou et d'un autre paysan, se livrait à un travail minutieux, obscur et compliqué,

quand l'officier de marine le rejoignit dans son champ rocailleux.

— Bonjour, mon ami, je soigne ici un plant nouveau, américain, comme on soignerait un enfant. Ainsi je te vois sur ton départ. Mais je maintiens ta chambre telle quelle, mon beau, et je te prie de quitter ton hôtel à convenance et de revenir ici te mettre au vert comme chez toi. Deux hommes ne se rencontrent jamais en vain pendant l'orage. Tu as un message à mon adresse, sans aucun doute, et moi j'en ai aussi un pour toi. A bientôt donc, et tiens-toi frais ! Tieou, envoie un baiser à notre ami.

Cette familiarité lyrique, ce ton délibéré, séduisaient le médecin plus que tout au monde. Il souffrait, sans se l'avouer, des mille petites entraves sociales et conventionnelles qui font, trop souvent, de l'existence un passage étroit et guindé. Seuls sont intéressants, ici-bas, les hommes d'une grande tâche ou d'une longue méditation, et, en général, ceux qui concentrent et qui creusent. Or, ce n'est possible qu'en terrain franc. Ce sont les petitesses qui font nos liens et nous dépouillent d'une liberté délibérée.

Revenu au bourg de Saint-Rémy, Jean trouva le patron de l'hôtel inquiet de son absence. On l'avait cru foudroyé, tombé dans un gouffre, emporté par la tornade, assommé par la chute d'un arbre. Dans l'accueil bruyant et enchanté qu'on lui fit, entrait tout de même la petite déception du fait-divers manqué. Lui n'avait hâte que de parler du mas mystérieux et de ses habitants. Il y mettait une certaine pudeur, craignant la médisance et ses déchaînements. Dès qu'il eut prononcé le nom de Nostradamus, le respect unanime le rassura. On ne comptait plus les guérisons accomplies par le sorcier, les sauvetages de moissons et de troupeaux qu'il avait menés à bien. Il était admiré, aimé, éventuellement redouté. Le forgeron à son travail songeait à lui, pendant l'éparpillement des étincelles et le son dur de l'enclume frappée. Le vannier aussi songeait à lui, en mesurant et assouplissant ses brins d'osier. Le boulanger, pétrissant son pain, mêlait son souvenir à son ahan. Celui qui détient, fût-ce une parcelle de surnaturel, s'impose toujours aux pensers de ceux qui suivent le sillon de la nature, et pressentent qu'il se prolonge en bas et en haut.

Mais après la chambre du mas, celle de l'hôtel, bien que fort avenante, paraissait fade, et surtout vide. Celui qui l'habitait quelques heures auparavant, avec plaisir, considérait maintenant avec mélancolie ses papiers, son encrier, son chapitre en train *Du délire chronique*, sa malle, son armoire, son canapé.

Il retrouvait sa douleur conjugale et aussi son deuil paternel à la même place.

Les photographies de sa femme et de son fils lui rappelaient que, là-bas, il les avait sentis autrement que par la fixation d'une silhouette. Absence ou mort, cela se ressemble, quand, dans l'absence, l'amour est mort. Du moment où il avait franchi le seuil de Nostradamus, le père désespéré, le mari malheureux s'était trouvé moins abandonné. S'il n'avait écouté que son désir, il serait retourné là-bas tout de suite.

Il se contint et se remit au travail. Ayant quitté la page en train pendant un jour, il se figurait l'avoir abandonnée pendant six mois. Son état d'esprit n'était plus le même et le sujet pathologique qu'il avait choisi lui apparaissait comme le dessèchement d'un autre thème, infiniment plus vaste et plus passionnant. Quelle mesquinerie que la classification médicale! Au delà de la science ratatinée et atrophiée d'Occident, d'où toute philosophie a disparu depuis plus d'un siècle et demi ; n'y a-t-il pas une connaissance en profondeur, et non plus encyclopédique, qui relie l'homme, transformateur de la nature, à la nature environnante? Ainsi réfléchissait Cordion, devant ses cahiers, où les lettres dansaient, où les signes n'étaient plus que des signes.

Qu'est-ce que le délire, sinon la confusion entre notre rêve éveillé et le réel, sinon l'éclipse du jugement? Normale pendant le sommeil véritable, cette éclipse devient morbide, pathologique, obsédante et dangereuse à l'état de veille ; et c'est là un singulier mystère, entre tous les mystères de notre esprit. La barrière qui sépare le cauchemar inoffensif du délire dangereux apparaît, sous cet angle, comme surnaturelle, ou au moins extranaturelle, puisque rien, dans notre nature, ne la légitime ni ne la qualifie, que le fait qu'elle y est. Le jugement est une discrimination placée au delà de la logique et du simple bon sens. Si cette discrimination règle l'homme, c'est qu'elle remonte plus haut que lui.

Cette conclusion, à laquelle il ne pouvait échapper, entraînait le savant dans une voie où il ne s'était jamais engagé, et qui est celle de l'évidence divine : Dieu non vu, non point parce qu'il est caché, mais parce qu'il est aveuglant et à l'origine de toutes nos pensées et méditations ; mais parce qu'il postule toute notre activité intellectuelle. Il aboutissait à cette formule, encore trop métaphorique, mais qui dit bien ce qu'elle veut dire et qu'il se répéta à haute voix : « Dieu est le soleil du discernement. » Il sentait que de cette formule, toute abstraite, à l'extase mystique, il n'y avait qu'un pas ; et que la véritable extase, au lieu qu'elle soit une rupture de la raison, en est, au contraire, l'extrême pointe.

Arrivé là, Jean Cordion sentit cette faim, qui est celle de com-

prendre, et que l'on peut appeler la faim métaphysique, que les théologiens appellent la faim de l'hostie. C'est ainsi, non autrement, qu'il abandonna le doute, ou que le doute l'abandonna, dans une chambre d'hôtel, à Saint-Rémy, au crépuscule de septembre. Il descendit dans la belle allée circulaire, plantée d'ormes, qui fait le tour de la bourgade illustre, et se rendit à l'église, ample, fraîche et déserte. Devant une statue de la Sainte Vierge, une femme en deuil priait fervemment. Jean fit comme elle, bien que sa certitude, toute fraîche, eût encore quelques oscillations ; en ce sens qu'il ne retrouvait pas à tout coup, dans les mêmes rais, son éblouissement intérieur. Le néophyte a ainsi le besoin constant du miracle et de sa transe. Avec le temps, il s'assagit.

Pascal a décrit de façon sublime, bien qu'un peu théâtrale, son coup intérieur et ses larmes de joie. Certains, comme Jean Cordion, accoutumés à l'analyse constante de leur pensée, y découvrent, brusquement, un arc de synthèse irréfutable et qui les éblouit. D'autres reçoivent le choc émotif. Ce ne sont pas les plus stables. D'autres éprouvent comme une brûlure de l'esprit, comme un stigmate intérieur. D'autres entendent une voix qui est celle du Verbe, ou de la Sainte Vierge, et, à y regarder de près, les racines du langage sont un chiffre, dont la « grille » peut nous apparaître. Mais chez tous, une même sensation d'éclaircissement, de facilité, de suavité mentale, s'observe, qui met les convertis de Damas, quel que soit leur âge, quel que soit leur métier, quelle que soit leur catégorie sociale, en état d'égale et de commune béatitude. Les timides font cela timidement. Les audacieux avec audace. Les scrupuleux avec une sorte de retenue. Il y en a aussi qui sont pris et enlevés par la foi, comme au cours d'une partie d'échecs, après une lente combinaison et une longue attente. Beaucoup enfin, guidés par la main persuasive d'un mort chéri, et présent, se laissent conduire à l'espérance, à l'évidence, à travers le champ d'asphodèles, parmi les limbes phosphorescentes,

Léon Daudet
de l'Académie Goncourt.

(A suivre.)

Saint Paul[1]

I

SAUL LE PERSÉCUTEUR

Le martyre d'Étienne.

Violente du début à la fin, l'histoire de saint Paul s'ouvre par une scène terrible.

C'était au moment où les Douze, voyant l'urgence de diviser le ministère temporel du spirituel, avaient décidé, pour le service des tables, l'élection des Sept.

Les disciples se souvenaient du conseil : « Ne vous inquiétez ni d'avoir de quoi manger, ni d'avoir de quoi vous vêtir. » Afin de le suivre comme un précepte, ils avaient mis en commun ce qu'ils possédaient. Les riches avaient offert leurs revenus, vendu leurs terres, leurs maisons, ou donné leur logis à des frères pauvres. De la sorte, il n'y avait plus que des pauvres parmi les fidèles. Leur nombre croissait au delà des ressources ; suffire à tous les besoins devenait compliqué.

Le dénûment, pour chacun, pouvait être une béatitude ; pour la communauté, même à Jérusalem où « cinq petits oiseaux coûtaient deux as », et une fiasque d'huile un as, il engendrait un malaise. La volonté de perfection n'était pas égale chez tous. Certains se crurent lésés dans le partage quotidien. Des veuves, peut-être chargées d'enfants, récla-

maient plus que d'autres ; autour d'elles on excitait leurs doléances.

Elles appartenaient à des familles de Juifs hellénistes, de ceux qui, ayant séjourné en Cilicie, en Cyrénaïque, en Égypte, à Rome, parlaient la langue internationale d'alors, le grec commun, la *koïné*.

Ces hellénistes, nous les retrouverons en face de Paul, remuants, grondeurs, fanatiques. Comme ils étaient revenus de l'étranger dans la Ville Sainte, ils faisaient sonner haut leur zèle religieux, et formaient, sans doute malgré eux, bande à part vis-à-vis des Palestiniens ; ceux-ci les regardaient d'assez haut comme le fils de la parabole, demeuré chez son père, dévisage son cadet quand il rentre au logis. Le nom même d'hellénistes qu'ils leur infligeaient accusait une suspicion, comme si un long contact avec les païens et l'usage de leur langue les entachaient d'impureté.

Hommes d'affaires, les hellénistes appliquaient sur leur judaïsme un vernis grec, afin de mieux lui préparer un royaume universel ; la culture de l'intelligence leur était un moyen de conquête, comme la ruse et l'argent.

Même convertis, — car la foi nouvelle toucha leur élite, — ils maintenaient leur humeur exigeante, toujours en défense et méfiants. Au sujet des veuves de leur groupe, ils murmurèrent, « grognèrent » avec ensemble. Les Douze, voulant la paix dans l'unité et comprenant qu'il fallait mieux organiser l'économie de la vie commune, prirent occasion de cet incident pour l'institution des Sept.

L'assemblée des fidèles semblait leur avoir proposé les noms à choisir. Les sept élus portaient des noms grecs ; tous Juifs de naissance, sauf Nicolas, prosélyte d'Antioche. Les Douze, après avoir prié, leur imposèrent les mains, les investissant de pouvoirs liturgiques, car les diacres ne devront pas seulement veiller à distribuer le pain ; ils assisteront le prêtre dans le mystère eucharistique ; ils baptiseront ; ils enseigneront.

Préposé à des œuvres de charité, « comblé de grâce et de puissance », Étienne révéla des dons suréminents. Il opérait « au milieu du peuple des miracles et des signes extraordinaires. » Il prêchait aussi, catéchisait les indigents qu'il soulageait, les infirmes qu'il guérissait.

On a conjecturé qu'il osa provoquer dans leurs synagogues les juifs hellénistes ; d'où les fureurs liguées contre lui.

S'arrogea-t-il cette mission? Il est plus simple d'admettre qu'irrités des prodiges et des conversions qu'il multipliait, les juifs déléguèrent quelques orateurs de synagogues, agressifs et retors, qui lui portèrent un défi public, espérant l'humilier, abattre son prestige.

Certains d'entre ses contradicteurs fréquentaient la synagogue des Ciliciens. Saul de Tarse devait en être. Né vers l'an 10 ou 12, il avait en 36 vingt-trois ou vingt-cinq ans. Les Pharisiens attaquèrent sans doute Étienne sur la doctrine du Christ. Le débat tourna simplement à leur confusion ; ils ne purent tenir contre l'Esprit de sagesse qui parlait en lui. Alors, ils ourdirent, pour le perdre, des calomnies décisives. Étienne avait blasphémé contre Moïse, contre le Temple et la Loi. *Contre le Temple!* Nul grief ne pouvait être plus redoutable. C'était le crime qu'on avait reproché à Jésus.

Le Temple signifiait le relèvement et la stabilité d'Israël. Tout l'orgueil et toute l'opulence du peuple de Iahvé s'y concentraient. Lieu saint unique, nombril du monde, la gloire de Dieu l'habitait. De très loin il éblouissait, tel qu'une montagne de marbre, mais avec les pointes dorées de sa toiture, les colonnes de ses portiques, ses neuf portes plaquées d'or et d'argent, et la dixième en bronze de Corinthe, si lourde qu'au dire de Josèphe, il fallait, pour la fermer, les bras de vingt hommes. Du matin au soir, les victimes y montaient ; le sang des boucs et des taureaux éclaboussait les cornes de l'autel, la graisse des holocaustes fumait sur les brasiers. Les appels des trompettes et des cors, les clameurs des psaumes exaltaient au-dessus de la ville des rythmes de piété guerrière. Enfin, le trésor, le Corban, détenait des richesses formidables et mystérieuses. On n'avait pas oublié la poutre d'or cachée dans une solive de bois, et qui pesait, disait-on, trois cents mines (1). Sans le temple, sans les pèlerinages et les sacrifices, que seraient devenus les commerçants de Jérusalem, les éleveurs palestiniens?

Le dénigrer, parler de sa destruction possible, cette impiété devait paraître aux juifs monstrueuse et suprême, d'autant plus exaspérante qu'au fond ils pressentaient les catastrophes prédites, suspendues sur lui et sur eux.

(1) JOSÈPHE, *Antiquités juives*, XIV, VII. Les chiffres donnés par Josèphe doivent souvent être accueillis avec une sévère méfiance.

Les ennemis d'Étienne déchaînèrent contre sa personne, peut-être au temple même, un tumulte de la populace. Rien n'était plus aisé dans une ville pleine de mendiants, de pèlerins excitables, où des centaines de synagogues pouvaient se communiquer le mot d'ordre d'une conjuration. Il brava la foule, rendant témoignage au Juste, au Fils de l'homme assassiné par les mêmes israélites qui voulaient sa perte.

Ceux-ci prirent à témoin de son langage impie des anciens du peuple et des scribes, des Pharisiens ; ils l'appréhendèrent, le jetèrent en prison. L'accusé comparut ensuite devant le grand sanhédrin.

S'il fallait en croire le Talmud (1), « *quarante* ans avant la destruction du temple, le droit de prononcer les sentences capitales fut ôté à Israël. » En fait, chaque fois qu'il sentait se relâcher la pression romaine — or la mise en jugement d'Étienne dut concorder avec la disgrâce et le départ de Pilate, — le sanhédrin reprenait la plénitude de ses pouvoirs juridiques. Les Romains lui reconnaissaient d'ailleurs le droit de juger les crimes religieux. Seulement, les sentences avaient besoin d'être validées par le procurateur ; limitation humiliante que les Pharisiens ne désespéraient pas d'annuler.

Dans l'affaire d'Étienne ils agiront comme envers Jésus avec une combinaison de violence et d'hypocrisie. Pour brusquer le dénouement, une émeute interviendra. L'accusé sera poussé au lieu du supplice avant d'être régulièrement condamné. Quelque chose des formes légales persistera dans son exécution. Cependant elle les démentira ; sa mort fera songer à celle d'Akhan, voleur du manteau rouge et des deux cents sicles d'argent qui devaient être offerts au Seigneur, lapidé par tout le peuple, dans la vallée d'Achor.

Le sanhédrin siégeait dans l'enclos du temple. La salle était disposée en demi-cercle ; ainsi les soixante-dix juges pouvaient se voir, se surveiller, échanger des clins d'yeux. A droite et à gauche deux scribes inscrivaient les opinions énoncées et leurs motifs. Au centre trônait le grand prêtre, reconnaissable, on peut le croire, à sa robe blanche, sinon à la lame d'or qui ceignait son front, aux gemmes du rational qu'il portait dans les circonstances solennelles.

(1) Trad. Schwab, t. XI, *Traité sanhédrin*, p. 238.

Devant les juges trois séries de disciples s'asseyaient, chacune de vingt-trois membres, ayant leur place marquée. C'est parmi eux que nous imaginons Saul, et les regards homicides qu'il envoyait sur Étienne.

L'accusé se dressa, magnifique de pureté candide. Quand les témoins déclarèrent :

— Nous l'avons entendu dire : « Ce Jésus le Nazaréen détruira ce lieu-ci et changera les coutumes que nous transmit Moïse », il n'eut pas l'air d'avoir écouté, mais parut en extase ; la flamme des yeux furibonds dardés contre son visage sembla s'y changer en un éclat angélique. Il se présentait, comme jadis les prophètes devant les rois, accusateur et juge de ses juges ; lui et Jacques le Mineur, plus tard précipité du temple et lapidé, devaient être les derniers nabis.

Le grand-prêtre l'interrogea comme s'il l'invitait à se défendre, mais pensant bien l'accabler sous l'évidence de son crime :

— Tout cela est-il vrai?

Étienne répondit par un discours sublime dont Paul comprit, dans la suite, l'enseignement. Au lieu de se disculper, il représenta le passé d'Israël depuis les promesses reçues par Abraham. Il essaya de faire entendre qu'elles dépassaient l'existence du temple, sinon le culte mosaïque.

Israël, durant des siècles, avait adoré son Dieu, nomade comme lui, ici ou là ; et le tabernacle n'était qu'une tente dressée pour un soir, la tente de bergers en marche. Le buisson en feu d'où était sortie, devant Moïse, la voix du Seigneur, avait été vraiment « la terre sainte ». Puis les Hébreux avaient, dans le désert, servi des idoles, disant à Aaron : « Fais-nous des dieux qui marchent devant nous. » Ils s'étaient prosternés sous « l'armée des cieux ». Salomon avait construit une demeure au Dieu de Jacob ; mais le Très Haut n'habite pas dans des maisons construites de main d'homme... Le prophète a dit : « Le ciel m'est un trône, et la terre un escabeau pour mes pieds ; quelle maison me bâtirez-vous?... »

Dans cette histoire d'un peuple où les grands faits se découpent comme des morceaux d'horizon, la nuit, sous les éclairs d'un orage prochain, Étienne insérait des allusions crucifiantes au Juste méconnu et vendu, renié par ses frères, dont Joseph et Moïse étaient les figures trop intelligibles ; il ne dissimulait pas qu'une foi toute matérielle au temple équivalait à une idolâtrie.

L'auditoire suivait son raisonnement assez pour en avoir horreur. Tous ces vieux pharisiens, les bras croisés dans leurs longues manches, commençaient à s'agiter ; les jeunes trépignaient, murmuraient. Au début, on avait écouté ; les juifs respectaient, chez l'accusé, le droit de défense ; ils se plaisaient inlassablement aux récits où les aventures de leurs pères, commentées dans un sens prophétique, leur promettaient un retour des gloires, une délivrance pareille à celles d'autrefois. Étienne parlait, de même que son maître Jésus, non en scribe ni en casuiste péroreur, mais « comme ayant une puissance ». A mesure que son exégèse devenait plus manifestement hostile, l'indignation grondait. Loin de la prévenir, il la défia soudain par une apostrophe effrayante et qu'on peut croire transcrite jusqu'à nous, telle — ou à peu près — qu'il la proféra :

« Gens au cou raide, incirconcis de cœurs et d'oreilles, c'est vous toujours qui résistez à l'Esprit saint : comme furent vos pères, ainsi vous êtes. Quel est celui des prophètes que n'ont pas persécuté vos pères? Ils ont tué ceux qui prophétisaient sur la venue du Juste envers qui vous êtes maintenant devenus traîtres et assassins, vous qui avez reçu la loi en préceptes d'anges et ne l'avez pas gardée. »

Les auditeurs frémirent ; chaque mot leur « sciait le cœur en deux » ; ils « grinçaient des dents ». Quand on a vu, en Orient, des foules exaspérées, il est facile de concevoir, dans ces formidables minutes, l'aspect du sanhédrin : l'ondulation des manteaux blancs ; les roulements d'yeux féroces dont les feux se croisaient ; les mâchoires tendues, les nez en pince de crabe et les doigts crochus convergeant sur l'accusé comme pour le mettre en pièces. Les sifflements de rage, les voix rauques se heurtaient.

Rien ne troublait Étienne ; percevait-il le souffle de mort qui grondait autour de sa tête? Un ravissement l'enlevait ivre des joies promises, ivre du paradis ; il se tenait immobile comme une colonne de lumière ; mais, tout d'un coup, éperdu d'apporter aux hommes la présence de son Dieu, il cria, le front renversé, déployant ses bras vers des clartés invisibles :

— Voici ! Je contemple les cieux ouverts et le Fils de l'homme *debout* à la droite de Dieu.

Blasphème ! il attestait comme une évidence la gloire du Nazaréen, sa résurrection.

Les juifs n'y tinrent plus ; ils se bouchèrent les oreilles, et toute la salle se leva d'un seul élan frénétique, pour entraîner l'impie hors du sanhédrin. Massé vers les portes, le peuple l'accueillit avec des aboiements d'extermination. Pourtant il ne fut pas lapidé à l'endroit même.

Le lévitique ordonnait : « Fais sortir le blasphémateur du camp. » On emmena Étienne hors de la ville, et, probablement, sur une hauteur, au nord de Jérusalem.

D'après la loi, « à la distance d'environ dix coudées du lieu du supplice, » on déshabillait le condamné, on lui disait de se confesser ; « car tous les suppliciés se confessent, et celui qui se confesse aura sa part dans le monde futur... » Le lieu de la lapidation devait avoir une élévation double de la hauteur d'un homme. Les témoins imposaient leurs mains au condamné comme à une victime expiatoire. Un des deux le précipitait ensuite, de façon qu'il tombât au-dessous, et *sur le dos*, non sur le ventre. « S'il était mort, on ne lui faisait plus rien ; sinon, l'autre témoin lui jetait une pierre sur le cœur ; s'il n'était pas mort, tous les assistants l'achevaient avec des pierres. »

Dans le supplice d'Étienne il n'apparaît pas que les Juifs aient ainsi procédé. Les deux témoins, pour être plus à l'aise, déposèrent leurs manteaux « aux pieds d'un jeune homme qui se nommait Saul ». Mais nous apercevons, aussitôt après, le martyr assailli par les pierres, debout jusqu'à l'instant où il *s'agenouille* et succombe. Son exécution fut donc tout ensemble rituelle et tumultuaire. Son martyre imita, en abrégé, la passion du Christ. En méditant son agonie il s'était disposé à mériter *la couronne*, comme son nom l'y prédestinait. Le disciple eut infiniment moins à souffrir que le Maître. Il se contenta d'être, à son tour, parfait dans l'immolation.

« Seigneur Jésus, disait-il, recevez mon esprit. » Et, s'étant mis à genoux, il supplia *d'une voix puissante* : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. »

La doctrine du pardon était au fond même de la rédemption : quand l'Homme-Dieu a remis par son sang l'offense irrémissible, comment l'homme oserait-il appeler sur ses ennemis une vengeance? Mais Étienne ne se borna pas à pardonner ; il s'offrait en hostie pour ses bourreaux, pour quelqu'un surtout qu'il connaissait peut-être, Saul dont sa mort préparait la mission.

On voudrait suivre Saul durant les phases du jugement et du supplice. Son courroux contre Étienne partait d'un amour indigné : le blasphémateur devait mourir ; la loi et les choses saintes réclamaient justice.

Reçut-il de sa dialectique un sourd ébranlement? Nous n'en pouvons rien savoir. L'extase d'Étienne, son cri : « Je vois les cieux ouverts » lui revinrent plus d'une fois, comme le témoignage scandaleux d'une illusion qu'il ne voulait pas admettre. Mais, quand un fait contredit une croyance vivace et plus forte que tout, il reste inexistant, du moins pour les régions conscientes de la vie interne.

Pendant qu'autour du martyr la canaille vociférait, et que les exécuteurs, faisant cercle, ramassaient pour l'abattre les cailloux de la route, Saul regardait, pâle et palpitant d'une fureur contenue. Il ne lança lui-même aucune pierre ; assister ceux qui frappent lui suffisait. Il considérait avec étonnement cet homme si calme qui ne cherchait pas à se défendre ; les projectiles déchiraient son front, ses mains étendues, la nudité sanglante de sa poitrine et de ses reins meurtris ; il ne gémissait pas, il tressaillait à peine sous les coups ; et la vigueur de sa voix demeurait intacte, lorsqu'il jeta vers Dieu sa prière de victime heureuse. Atteint, soit au cœur, soit à la tête, du choc mortel, il s'étendit sur la terre, dans son sang, comme sur un lit doux pour le sommeil. Quel endurcissement intrépide ! dut songer Saul. Il faudra, contre l'erreur nazaréenne, une sévérité sans merci. Et, si quelque pitié le sollicitait, il la réprima comme une faiblesse. Il rentra, plus ferme encore dans sa haine.

Saul et l'Église.

Le grand prêtre Caïphe, les Anciens du peuple jugeaient comme lui. Une violence en réclame d'autres. Les disciples d'Étienne ou de pieux prosélytes ensevelirent le saint avec une solennité d'affliction qui le glorifiait. Pour venir à bout de l'hérésie tenace, une répression méthodique fut décidée. Elle était possible au début du principat de Caligula, dans la brève période où la Judée respira plus libre, entre l'éloignement d'un procurateur odieux — sa disgrâce obtenue semblait une victoire sur Rome — et l'arrivée du successeur.

La persécution visa par système les Nazaréens d'origine helléniste ; ceux-là, comme Étienne, négligeaient hardiment le temple, sinon la loi. Les Douze, nés Palestiniens, plus exacts aux observances mosaïques, restèrent à Jérusalem ; et rien ne donne à entendre qu'ils furent, pour lors, inquiétés. Les autres se dispersèrent, emportant avec eux l'Évangile qui, par là, s'étendit au loin.

Faut-il dater de ce moment ou de plus tôt les chrétientés de la Samarie, de la Syrie, d'Alexandrie? Il y en avait une à Antioche, une à Damas, puisque Saul alla bientôt la pourchasser.

Comment Saul, après avoir joué dans le martyre d'Étienne le rôle d'un comparse, simple gardien du vestiaire, reparaît-il, peu de temps après, commissaire du sanhédrin, investi d'un pouvoir de haute police qu'il exerce à la façon d'un enragé? Son zèle, sa véhémence d'exécution l'avaient, sans doute, mis en valeur. Ses qualités de chef s'imposèrent. Dans les crises terroristes ce sont toujours les jeunes qui prennent la tête du mouvement.

Sur la férocité de sa campagne le narrateur des *Actes* s'est plu à insister ; par trois fois (1) il la certifie. Saul entrait dans les maisons suspectes, en arrachait les hommes et les femmes, les entassait dans les geôles, les faisait flageller, les contraignait à renier leur foi, ou les ramenait à Jérusalem et, devant les tribunaux, intervenait pour qu'ils fussent menés au supplice.

Quatre fois aussi dans ses épîtres, Paul évoque son passé de persécuteur ; s'il n'y revient guère plus souvent, c'est que toutes les Églises en savaient les moindres détails.

« Vous avez ouï dire, écrivait-il aux Galates, ma façon d'être dans le judaïsme ; que je persécutais à outrance l'Église de Dieu, et que je la dévastais ; et j'allais dans mon zèle pour le judaïsme plus loin que beaucoup de Juifs, mes camarades, défenseur à l'excès des traditions pharisiennes. »

Nous n'avons aucun motif d'induire que Paul, quinze ou vingt ans après, exagérait ses violences pour mieux attester : « Je me suis converti malgré moi, sans nul mérite, sans que rien m'y préparât. »

L'étrange, c'est plutôt le ton dégagé de sa confession ; pas un mot ne laisse entendre que la mémoire de ses violences

(1) VIII, XXII, XXVI.

l'a bourrelé de remords. Il expliquera très simplement, plus tard à Timothée, pourquoi il a pu trouver grâce devant Dieu : « Le Christ Jésus m'a établi dans son service, moi qui étais auparavant blasphémateur, persécuteur, tourmenteur. Il m'a pris en pitié parce que j'avais agi *sans savoir*, dans le manque de foi. »

Les fureurs de Saul sortaient donc d'un zèle exaspéré pour la religion qu'il croyait uniquement vraie. Ses cruautés trouveraient une explication dans ce mot aigu de Pascal :

« Jamais on ne fait le mal si pleinement et gaiement que quand on le fait par conscience. »

Mais il faut aussi comprendre quelle pouvait être l'âme d'un Juif au premier siècle, ce qu'était le monde autour de lui.

On aurait grand tort de se figurer Israël comme un peuple, avant tout, féroce. Dans son histoire, les traits de miséricorde et de tendresse n'ont rien d'anormal. Sur l'âpreté des tempéraments, le précepte divin posait son onction :

« *Tu aimeras* le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta force. »

Entre Iahvé et son peuple un principe de suavité tempérait la crainte :

« Le Seigneur ton Dieu t'a porté, lui disait Moïse, comme *un homme porte (sur l'épaule) son fils tout petit.* »

A l'intérieur de la famille une loi sainte gouvernait les rapports du père et des enfants, des frères et des proches entre eux. C'était une loi exigeant « la circoncision du cœur » ; la bonté, le pardon y tenaient leur place. Avant le père de la parabole évangélique, on s'était souvenu d'Esaü étreignant dans les larmes Jacob faible, humilié ; de Joseph se réconciliant avec ses frères indignes ; de David pleurant le misérable Absalon et criant : « Qui me donnera de *mourir à ta place*, Absalon, mon fils, ô mon fils Absalon ! »

Selon le code mosaïque, les juges devaient rendre justice au pérégrin comme à l'Hébreu, au petit comme au grand, sans faire acception de personnes, parce que leur jugement « était le jugement de Dieu ». Quand on entrait en guerre, devant une ville ennemie, avant de donner l'assaut, il fallait « lui offrir la paix ». C'était une obligation de respecter durant un mois la femme captive.

Moïse interdisait de livrer l'esclave fugitif à son maître, de garder plus d'un jour le gage du débiteur pauvre. Il

commandait au riche d'ouvrir sa main à l'indigent, de laisser, pour l'orphelin et la veuve, sur l'olivier quelques olives, dans la vigne quelques grappes. Il enseignait même la pitié pour les animaux : « Si, en marchant sur une route, tu trouves dans les branches d'un arbre, ou à terre, un nid d'oiseau, et la mère couvant ses œufs ou ses petits, tu ne la retiendras pas captive. » Josèphe, célébrant l'humanité de la loi juive, observe qu'elle défendait de tuer les animaux « s'ils entraient *en suppliants* dans une maison ».

Un peuple où l'on avait conçu et compris, du moins littéralement, le *Cantique des cantiques*, les *Psaumes*, les livres des prophètes, ne pouvait ignorer les délicatesses ni les violences de l'amour humain ou divin. Nul n'a senti d'une façon plus véhémente que l'amour est fait de pitié.

Mais les Juifs pouvaient-ils échapper à la dureté foncière de tout l'Orient sémitique? Quand on pense aux tyrans assyriens, aux atrocités rituelles qu'attestent les bas-reliefs et les inscriptions de ces pays, on s'étonne moins de voir Israël, en guerre contre des voisins terribles, exterminer dans les villes hommes, femmes, petits enfants, incendier les maisons, ne laisser que des cendres et de l'horreur derrière lui. Les Hébreux savaient ce qui les attendait s'ils épargnaient les idolâtres ; ils exécutaient sur eux le juste châtiment d'Iahvé, et, plus encore, en les exterminant, ils se préservaient de leurs dieux redoutables. Israël eut besoin d'être fanatique ; autrement il aurait succombé, et, avec lui, le pacte d'alliance, le témoignage du seul Dieu vrai. Il se savait élu entre tous les peuples ; sa fierté d'un tel privilège était farouche. Jamais orgueil nobiliaire n'a pu être comparé à celui des Juifs. Un grand orgueil offensé devient cruel en se croyant juste. D'où, chez eux, des vindictes inflexibles dont celles des hidalgos espagnols seraient une faible réplique.

Le pays où ils se fixèrent, malgré ses parties fertiles, est dur comme son climat.

Pays de hautes vallées et de faîtes abrupts, peu accessible par la mer, et qui repousse l'étranger. Six mois d'été sans pluie ; un hiver assez rude. Les villages, sur les pentes, ressemblent à des tas de pierres. Nulle part au monde la pierre ne règne aussi implacable ; on s'explique la lapidation, supplice éminemment juif ; sous les monceaux de silex on chercherait les os d'un lapidé. Je ne connais rien de plus désolant, surtout en automne, que la descente de Jérusalem à Jéri-

cho : des bosses de terres nues, après des bosses de terres nues, çà et là broussailleuses, ou d'un gris de lèpre, chargées de boursouflures livides, au-dessus d'une gorge rougeâtre, qui fait saillir et béer ses roches comme des gueules de bêtes altérées. De telles régions ne pouvaient convenir qu'à des brigands ou à des clans rigides, intraitables pour tout ce qui violait les mœurs et les principes de la communauté.

La loi mosaïque les enserrait dans des haies de préceptes et de rites, dans les craintes minutieuses des cas d'impureté. Elle exigeait de ces paysans rapaces le sacrifice de leurs bestiaux, des victimes, certains jours, sans nombre. Aux grandes fêtes, le parvis du temple devenait un énorme abattoir ; le gémissement des animaux égorgés couvrait les voix des prêtres ; ceux-ci n'étaient plus que d'infatigables bouchers. Les lévites parfois devaient monter sur des escabeaux pour ne pas tremper leurs jambes dans les nappes de sang qui débordaient. Le matin de Kippour, lors du grand jeûne d'octobre, quand on avait imposé les mains au bouc qu'on chargeait des péchés du peuple, les assistants crachaient tous sur lui, le piquaient avec des épines. Il était coiffé d'une bande de laine écarlate ; puis, à coups de fouet, les prêtres le chassaient hors de la ville, en un lieu désert. Là, on lui arrachait du dos sa toison qu'on éparpillait sur les broussailles ; et on le jetait dans un précipice. S'il se relevait, personne ne lui donnait à manger ; il s'en allait mourir, comme un maudit, dans un trou.

Atroces pour nous, ces rites expiatoires l'étaient bien moins que ceux des idolâtres, offrant leurs fils au bûcher de Moloch, ou se mutilant, comme faisaient les prêtres de Cybèle, en public, avec frénésie. Ils provoquaient les Juifs à la pénitence, commémorant les peines dont Iahvé avait frappé leurs pères impies ou fornicateurs. Ils préfiguraient la victime substituée, elle volontaire et parfaite, le Christ percé d'épines, flagellé, honni. Mais en des âmes brutales, ils excitaient le goût du sang, une sorte d'irritation luxurieuse déviée en ivresse de tuerie.

D'ailleurs, asservis à des maîtres iniques, les Juifs, tout en courbant l'échine, avaient médité d'affreuses représailles. Si on touchait à leur culte et à la loi, ils résistaient sauvagement, et les répressions étaient inexorables. Lorsque Antiochus Epiphane prétendit helléniser Jérusalem, établir dans le temple une statue de Zeus, lorsqu'il eut interdit la cir-

concision, les pharisiens s'obstinèrent à faire circoncire les nouveau-nés. Tous ceux qui étaient dénoncés étaient battus de verges, mutilés, mis en croix ; et les bourreaux, après avoir étranglé les enfants, pendaient leurs cadavres au cou des crucifiés. Hérode ayant fait clouer sur le portail du temple un aigle d'or, deux docteurs, Judas et Mathias, l'arrachèrent, en plein midi, devant la foule et le brisèrent à coups de hache. Arrêtés, ils justifièrent leur violence avec ce seul argument : « Nous avons vengé l'outrage fait à Dieu et l'honneur de la loi dont nous sommes les disciples. » Pour déchaîner un mouvement furieux il suffit que Pilate voulût faire promener à travers les rues de Jérusalem des enseignes militaires où figurait le médaillon de César. Caligula, quand il essaya d'imposer dans le temple sa statue en « nouveau Jupiter », faillit soulever toute la Judée contre Rome.

A mesure que la nation juive se vit plus étroitement harcelée par l'hellénisme (1), pressée par l'arrogance et la rapacité romaines, son esprit de révolte se renforça ; mais il devait se perdre dans l'anarchie des factions. Sadducéens, bourgeois et sceptiques, pharisiens intransigeants, zélotes et démagogues illuminés s'exécraient les uns les autres. Les bandes armées, les brigandages se multipliaient. Les grands prêtres soudoyaient des séditieux qui provoquaient des rixes ; ils les envoyaient saisir dans les granges des dîmes appartenant aux sacrificateurs, « dont quelques-uns étaient si pauvres qu'ils mouraient de faim ». Des sicaires, les jours de fête, arrivaient à Jérusalem, cachant des dagues sous leurs manteaux. Ils poignardaient les gens au milieu des cérémonies, et, les voyant tomber morts, se penchaient sur eux comme pour les secourir, échappaient ainsi aux soupçons.

La férocité des mœurs, l'exaspération des caractères atteignaient déjà ce paroxysme qui aboutira aux atrocités héroïques du siège de Jérusalem, aux épouvantes de Massada. Josèphe, homme cultivé, raconte, comme une chose toute naturelle, de quelle manière il traita un factieux de Tibériade. Celui-ci était venu simplement lui réclamer une somme qu'il ne devait pas :

« Je le fis battre de verges, *je lui fis couper une main qu'on lui attacha au cou*, et je le leur renvoyai en cet état. »

(1) Sous Caligula, les Grecs massacrèrent, dans les pogroms d'Alexandrie, au dire de Josèphe, cinquante mille Juifs ; d'où l'ambassade conduite par Philon auprès de l'empereur.

Plus loin, il invite un autre séditieux à se trancher lui-même, d'un coup d'épée, la main gauche. Et cet homme s'empresse d'obtempérer.

Saul, dans son offensive contre les Nazaréens, se comporta donc selon la rigueur d'un bon pharisien sectaire. Il y ajoutait l'emportement de sa jeunesse, la fierté d'exceller dans une œuvre juste. Nul doute qu'il n'écoutât en même temps des impulsions démoniaques. Il dira dans la suite : « Nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais contre les puissances, contre les maîtres de ce monde ténébreux. » Les puissances d'en bas l'armaient de leur furie. Elles l'avaient élu comme un parfait agent d'extermination.

Au reste, il croyait connaître l'histoire de Jésus, ses enseignements ; il les interprétait, sans intelligence, « en homme charnel » ; il en demeurait scandalisé, outré. Il était pharisien, et Jésus avait écrasé sous une réprobation la superbe, l'hypocrisie des pharisiens. Israël attendait un Messie qui établirait sa revanche sur les oppresseurs et même lui soumettrait l'univers. Isaïe l'avait annoncé : *L'empire sera sur son épaule.* A cette prophétie, mal comprise, vulgarisée dans tout l'Orient, les Romains eux-mêmes prêtaient attention. Jésus, trompant les espoirs terrestres d'Israël, semblait l'ennemi à détruire dans la personne de ses disciples, faux prophètes qui blasphémaient l'éternité de la loi, l'avenir du peuple saint. Que devenait son privilège, si toutes les nations étaient appelées au royaume? En persécutant les Galiléens, Saul pensait « rendre hommage à Dieu ».

On a contesté qu'il ait pu les traquer hors de Palestine, jusqu'en Syrie. Mais, dans une phase de trouble, le sanhédrin se hâtait de reprendre une compétence pénale dont il était jaloux. Or, la Syrie appartenait en ce temps-là au roi Arétas, beau-père d'Hérode le Tétrarque ; et les Juifs, nous le savons par Paul lui-même, s'entendaient fort bien avec Arétas. En fait, partout où vivait une communauté juive, l'émissaire du sanhédrin exerçait un droit de police.

Tout persécuteur devient un persécuté. Dans l'idée que des victimes lui échappent, il ne dort plus. Pour allonger sa liste de suspects, il n'a jamais assez d'espions. Fatalement, son inquisition s'étendra aussi loin qu'il peut faire devant lui le vide par la terreur. C'est pourquoi nous trouverons Saul, avec une escorte de policiers, en marche vers Damas,

« soufflant la menace et le meurtre, » frémissant d'anéantir une Église qui se croyait à l'abri.

Mais, avant de le joindre sur la route brûlante où le Christ lui donna rendez-vous, il convient de le mieux connaître et d'atteindre les premiers linéaments de sa personnalité.

Qui était Saul?

Il s'est chargé de nous répondre ; il a dressé un sommaire état civil, exhibé, pour les biffer aussitôt d'un trait méprisant, ses titres de noblesse juive :

« Si quelque autre s'imagine être puissant selon la chair, *moi encore plus :* circoncis le huitième jour, israélite par ma race, de la tribu de Benjamin, Hébreu issu d'Hébreux ; à l'égard de la loi, pharisien... »

Aujourd'hui, on jugerait un peu vague le signalement. Ce n'est point négligeable, pourtant, d'apprendre que Saul, « Hébreu issu d'Hébreux », était de la tribu de Benjamin, et pharisien.

Né hors de Palestine, il devait s'attacher d'autant plus à la pureté de ses ascendants, certifier qu'il tenait du judaïsme tout ce qu'il était. Mais il se prévalait d'un autre avantage : sa famille avait rang dans la tribu de Benjamin, celle qui marchait en tête des processions, ayant, la première, traversé la mer Rouge, de Benjamin qui, seule avec Juda, après la grande captivité, avait relevé les murailles de Sion. Ce n'était pas tout ; pharisien, il appartenait à une caste supérieure, un peu comme le religieux d'un ordre vis-à-vis des séculiers. Les pharisiens, « les gens à part », se posaient eux-mêmes au-dessus du commun des Juifs ; ils avaient seuls la haute science, la vertu sans reproche ; car peut-on être agréable au Seigneur, si on ne connaît toute la loi? Et ils se targuaient de la méditer nuit et jour ; plus ils en resserraient les préceptes, plus ils en aggravaient les contraintes, plus ils s'estimaient devant Dieu.

Chez Saul, l'orgueil théocratique fut sans doute immense. Converti, il reconnaîtra que la fierté du sang est une vanité misérable, une de ces choses « qu'on jette aux chiens (1) ».

(1) *Philipp. III,* 8. Tel est le sens exact du mot violent qu'il emploie : *skybala.*

Pour l'instant, excusons-le ; jamais peuple n'a pu justifier, comme Israël, la gloire de ses origines ; il était l'unique nation choisie par le Tout-Puissant, conduite par lui, en ses grandeurs comme en ses désastres, afin qu'elle gardât les vérités essentielles et la semence d'où l'Homme-Dieu prendrait sa chair.

Le Messie étant venu, le peuple juif aurait pu mourir, comme l'arbuste des solitudes quand, au sommet de sa tige, la fleur pourpre a surgi. Il a survécu en qualité de témoin ; la conscience de sa mission divine l'avait doué d'une telle force qu'il est resté, dans sa déchéance, un peuple-roi. Que lui importe d'avoir bu, durant des siècles, les affronts comme l'eau? Il garde dans la bouche le goût du vin des Maîtres ; il n'a jamais douté de lui-même ; cette foi tenace le prédestinait à dominer les nations, et, maintenant, il a fait de toutes « l'escabeau de ses pieds ».

A Jérusalem, un vendredi, vers quatre heures — c'est le moment où les israélites dévots vont allumer des cierges contre le mur des pleurs et psalmodier — j'ai remarqué un petit bossu qui se rengorgeait en marmottant des prières et se balançait, un livre à la main, avec une mine de satisfaction presque arrogante. Je me suis dit : « Voilà Saul ! »

La fierté juive, en Saul, était doublée de la hauteur pharisienne. Pour celle-ci Jésus n'avait eu que des mots terribles. Le réquisitoire qu'abrège saint Mathieu (ch. XXIII) est un magnifique portrait de la caste, et qui vise, au delà, toute l'enflure des orgueils sociaux. Les pharisiens n'agissent que pour être vus ; ils élargissent leurs phylactères, ils allongent les franges de leurs robes. Ils aiment les lits d'honneur dans les banquets, les bancs d'honneur dans les synagogues. Ils veulent qu'on les salue sur les places, qu'on les appelle : Rabbi, rabbi !...

Saul pouvait donc se vanter d'appartenir, comme on dirait, à une honorable famille juive. Son père n'était pourtant pas un Hébreu de Judée, mais un helléniste établi à l'étranger depuis assez longtemps ; il portait le titre de citoyen romain, et son fils en hérita.

Pas une seule fois dans les *Epîtres*, Tarse n'est nommée ; ce sont les *Actes* qui font dire à Paul (1) — et il le dit en araméen : « Je suis né à Tarse, en Cilicie. »

(1) XXII, 3. Il eut vraisemblablement, dans son enfance, deux noms : un nom juif, Saul, et un nom romain, Paulus.

Tarse, proche de la mer, au débouché de la seule route par où les caravanes venant de l'Asie Mineure franchissaient le défilé des portes ciliciennes, était alors une des plus grandes villes de l'Orient. La plaine de Cilicie, ample et magnifique, avec l'opulence de ses cotons et de ses blés, ferait songer à l'Égypte, si elle ne s'appuyait aux rampes du Taurus, dont les crêtes coiffées de nuages la barrent à l'occident.

Point de jonction entre la haute Asie et la côte — le long du Cydnus les bateaux de toute la Méditerranée remontaient jusqu'à ses quais, — elle s'offrait comme un confluent de civilisations. L'Hellade y superposait son empreinte à celle de l'Assyrie, de la Perse, de la Phénicie. Ses monnaies portent souvent un Baal, figuré en Zeus, ayant un aigle à son côté. Tarse amalgamait l'élégance grecque avec les rites et les voluptés du vieil Orient. C'était là que, sur la poupe d'or de sa galère, sous des voiles de soie parfumées, Cléopâtre avait attendu Antoine. Quand Paul citera aux Corinthiens le proverbe :

Mangeons et buvons, car demain nous mourrons,

il se souviendra peut-être aussi de l'inscription assyrienne que portait, non loin de Tarse, la statue de Sardanapale, la statue aux doigts disposés comme si elle voulait les faire craquer : Passant, mange, bois, divertis-toi ; car tout le reste ne vaut pas *cela.*

Les Tarsiens possédaient, à un étrange degré, la facilité qu'ont les Orientaux communément d'apprendre les langues et d'improviser. Les écoles de Tarse envoyaient à Rome des grammairiens et des philosophes. Le stoïcisme y florissait.

Sur les bords du Cydnus, un gymnase célèbre groupait les meilleurs maîtres. Saul, enfant, le fréquenta-t-il? Apprit-il le grec dans une école juive, près de la synagogue, ou avec un pédagogue, dans la maison de son père? L'essentiel pour nous, c'est qu'il eut une pleine connaissance de la langue des idées, de l'idiome qui pouvait le mieux rendre universelle sa doctrine. S'il était né à Jérusalem, il l'aurait ignorée ou mal sue. Les rabbins défendaient de l'apprendre aux garçons, sauf, disaient-ils en raillant, « lorsqu'il ne faisait ni jour ni nuit. » Elle était, pour leur méfiance, le véhicule du mensonge païen ; quiconque avait sucé le miel des fables helléniques trouvait dans la vérité des Écritures une amertume.

Mieux encore que le grec, Saul retint ce qu'on apprenait

à tous les petits Hébreux, les dix-huit bénédictions de l'Amida, la psalmodie du Hallel. Il vit, dans la synagogue, le lecteur tirer de l'armoire l'étui qui enfermait les rouleaux de la loi, et, chez son père, le soir de chaque vendredi, s'allumer les lampes du sabbat.

Il reçut aussi les rudiments d'un métier manuel. Nous savons par les *Actes* qu'il était « un faiseur de tentes ». Rien ne prouve que son père lui-même fût artisan. Mais, selon les docteurs, tout bon Juif devait savoir œuvrer de ses mains ; et le fameux Chammaï exhibait à son oreille le copeau du charpentier.

Saul sut fabriquer ces tentes noires en poil de chèvre où s'abritent encore les bergers ciliciens. J'ai vu, dans un faubourg de Tarse, des ouvriers en faire le tissu d'après des méthodes simplistes qui, depuis les temps de Paul, n'ont guère dû changer.

Ils étaient trois dans un hangar ouvert sur les côtés, trois hommes maigres, un peu chauves, grisonnants, avec des visages ascétiques. Le premier, debout, mettait en action un rouet d'où pendaient deux bouts de corde ; d'une sacoche suspendue contre son tablier il tirait un à un les poils qu'il tordait autour de la corde en mouvement. Il filait ainsi, marchant à reculons, depuis le fond du hangar jusqu'à l'entrée, et là, il abaissait la longueur du fil, le déposait auprès des autres.

Ses deux compagnons travaillaient, assis à terre sur une peau de mouton, les pieds dans un trou. Chacun d'eux avait devant soi un vaste métier incliné quelque peu en arrière ; il y disposait la chaîne, l'écartait avec un couteau de bois, passait agilement la navette entre les fils tendus, les arrêtait ; puis il étirait la chaîne et la trame d'un coup sec de son cardoir, outil massif en bois poli, qui ressemblait, sauf ses dents, à un joug pour les bœufs.

On s'explique comment Paul, après avoir manié des heures ce cardoir pesant, écrivait d'une main gourde. Quand il dit aux Galates : « Voyez les gros caractères de mon écriture, » il ne fait pas allusion à ses mauvais yeux qui l'eussent contraint de grossir les lettres. Il écrivait comme un ouvrier dont les doigts sont raidis par la manœuvre d'une chose très lourde. Auprès des artisans de Tarse, je recueillis quelques détails propres à préciser certains faits de sa vie. Leur métier est lucratif ; il a dû l'être toujours. De la sorte, Paul

subvenait à ses besoins et à ceux des indigents, sans être une charge pour personne ; il pouvait pratiquer largement la maxime du Seigneur Jésus :

« Donner, c'est plus de béatitude que recevoir. »

J'appris, en outre, des camarades lointains de l'apôtre — savaient-ils son nom? — qu'ils besognaient, comme lui, « nuit et jour ». Ils dormaient sur des sacs ; peut-être en faisait-il autant. Mais leur travail, tout uniforme et machinal, laisserait libre leur esprit, s'ils avaient le goût de penser ; et Paul devait, sans interrompre le jeu de la navette et du cardoir, songer aux églises ou prêcher autour de lui.

A l'âge où il n'était qu'un apprenti amateur, il ne soupçonnait guère qu'en tissant des poils de chèvre il préparait son apostolat. L'étude des Écritures et les sentences des rabbins le captivaient davantage.

Vers douze ans, il fit, comme tous les adolescents juifs, un pèlerinage rituel à Jérusalem. Son père voulut qu'il y complétât sa formation de pharisien et de lettré. Si l'on entend au sens littéral ce qu'il dit aux Juifs de son éducation, il aurait même grandi dans la ville sainte. Mais il ajoute qu'il fut « nourri aux pieds de Gamaliel » ; le fameux rabbi l'aurait-il admis comme auditeur, s'il n'avait eu déjà la maturité d'un étudiant?

Nous imaginons volontiers Saul, assis aux pieds du maître, les genoux entre ses mains croisées, semblable à ces jeunes musulmans qui, dans les mosquées, font cercle autour d'un imam, silencieux et ravis, les yeux pleins d'une sorte d'extase, tandis que le docteur, derrière une petite table, pérore avec un feu prophétique.

L'éducation d'un étudiant juif se concevrait assez bien d'après celle d'un séminariste dans un milieu sacerdotal fermé. La science qu'il absorbait se ramassait autour de l'Écriture et de la loi. Il devait posséder à fond le Pentateuque, lire les prophètes, devenir exégète et théologien.

Mais l'exégèse juive se plaisait à l'imprévu des conclusions, elle accrochait aux textes des allégories une dialectique retorse et paradoxale. Ainsi, à propos du premier homme :

« Le saint (béni soit-il) a fait dans le moule d'Adam tous les hommes de la terre, et personne n'est semblable à l'autre. *Aussi, chacun doit se dire que le monde* a été créé pour lui...

« Dieu a varié dans l'homme trois choses : le visage, pour

éviter des confusions, la pensée, afin d'éviter des vols, la voix, pour éviter (la nuit) des unions illégitimes (1). »

Les Écritures elles-mêmes étaient submergées sous les commentaires de la loi. Retenir sans notes — car il était interdit de noter les décisions des rabbins — tous les cas qu'elle posait, les solutions contradictoires, les possibilités qu'elle impliquait, c'était un travail embrouillé, comme celui d'apprendre le grand alphabet chinois.

Aucun acte ne devait être accompli sans bénir le Seigneur ; et chaque bénédiction exigeait une formule spéciale. On ne prononçait pas les mêmes mots, à table, pour bénir des raves coupées en petits morceaux ou des raves coupées en long. Avant de boire, les pharisiens se lavaient les doigts. Mais, selon Chammaï, il fallait d'abord faire cette ablution, ensuite verser l'eau dans le calice ; selon Hillel, verser l'eau avant de se laver.

Et puis il y avait les ergoteries sans fin sur les impuretés, sur ce qui est permis ou prohibé les jours de sabbat. Il y avait la casuistique des dommages qui entraînent ou non un châtiment :

« Si un coq, en voltigeant d'un endroit à un autre, cause des dégâts par son contact, le propriétaire sera responsable du dégât entier. Mais, si le dommage est survenu par le vent des ailes, le propriétaire ne doit payer que la moitié de la valeur. »

« Deux ânes se suivent ; l'un glisse et tombe ; puis l'autre arrive, se heurte contre lui et tombe aussi ; enfin le troisième heurte celui-ci et tombe à son tour ; le maître du premier devra payer à celui du deuxième le dommage survenu, et le deuxième au troisième. »

« Si un homme frappant son père ou sa mère les blesse, ou s'il blesse quelqu'un le jour du sabbat, *il ne paie rien, car il est condamné à mort.* Si un homme blesse son propre esclave *païen*, il n'est pas condamné au paiement. »

On ne s'étonnera guère que la logique, chez saint Paul, conserve des traces d'arguties, une tendance aux coudes brusques dans le cheminement des idées. Un trait consigné par le Talmud sur rabbi Gamaliel, son maître, révèle, s'il est véridique, l'ironie subtile d'un sophiste qui trouve réponse à tout :

(1) *Baba Bathra*, trad. Schwab, p. 270.

« R. Gamaliel allait prendre ses bains à Acco dans une maison de bains qui appartenait à la déesse Aphrodite (le temple de cette déesse, ses prêtres et le personnel étaient entretenus des revenus qu'on tirait de la maison de bains). Un païen nommé Proclus ben Philosophos lui demanda comment il pouvait se permettre d'aller prendre des bains dans une maison affectée au service d'une idole, quand la loi mosaïque défendait de tirer profit des objets consacrés aux divinités païennes. Une fois sorti, R. Gamaliel répondit : « Je ne vais pas dans le domaine de l'idole, c'est elle qui vient dans le mien ; on n'a pas construit la maison de bains en l'honneur d'Aphrodite ; c'est elle qui sert d'ornement à la maison de bains. »

Gamaliel, comme son aïeul Hillel, se distinguait par une relative largeur de vues où il corrigeait la casuistique dure, pointilleuse de Chammaï. Il représentait, parmi les pharisiens, *l'école libérale*. Le langage qu'il tient dans le sanhédrin, au sujet des apôtres, énonce une bizarre doctrine de laisser-faire et de fatalisme providentiel :

« ...Et maintenant je vous dis : Écartez-vous de ces hommes et laissez-les ; parce que, si leur volonté, leur œuvre ne sont qu'humaines, elles tomberont d'elles-mêmes. Mais, si elles sont de Dieu, vous ne pouvez les abattre, de peur qu'on ne vous trouve combattant contre Dieu. »

On a supposé qu'une inspiration divine lui suggéra cette politique évasive. La tradition le représente comme secrètement chrétien.

Quoi qu'il en soit, entre lui et Saul éclate une antithèse : voilà un Maître, pondéré, souple, théoricien de l'indulgence ; et son disciple agit à l'encontre de sa doctrine autant qu'un jacobin de 93 démentait un Necker ou un Montesquieu.

Il serait oiseux de vouloir élucider ce problème ; comme de trancher si Paul fut ou non *rabbin*. Très souvent le disciple est l'opposé du maître ; de même que le fils est la négation du père. Gamaliel eut un fils fanatique et hostile aux chrétiens. Saul, dans sa jeunesse, était quelqu'un de très indépendant. Porté aux extrêmes, il suivait en ses haines la fougue de ses énergies. S'il admirait la science et l'autorité de Gamaliel, il estimait dangereux son libéralisme. En tant que Juif, avait-il tort?

Une hypothèse semble absurde, effroyable, celle de concevoir la foi chrétienne étouffée dans sa première croissance.

A ne l'envisager qu'humainement, elle aurait pu l'être, si on l'avait exterminée avec suite et sans merci. Mais les empereurs ne la persécuteront par système qu'au second et au troisième siècle, quand il sera trop tard pour la tuer. Et la persécution juive a été brève, intermittente, indécise. Une puissance supérieure la contrecarrait, la paralysait. Hérode aura beau tenir Pierre lié de deux chaînes entre les soldats. Un ange touchera les chaînes, elles se dénoueront ; d'elle-même, la porte de fer s'ouvrira. Et Saul, au moment où il se croit victorieux de Jésus le Nazaréen, va devenir son esclave, « le vase d'élection. »

II

SAUL LE VOYANT

Sur la route de Damas.

Il est midi ; l'heure où, assis à l'entrée de sa tente, Abraham vit tout d'un coup les trois hommes debout devant lui ; l'heure où Jésus vint s'asseoir, n'en pouvant plus, sur la margelle de la fontaine, et dit à la femme qui puisait : « Donne-moi à boire. »

Un nuage poudreux chemine au long de la route, entre des roces brillants comme des cônes de sel. Voici la caravane se hâtant vers Damas. Des lignes confuses de verdure, au pied de collines fauves, jaillissent là-bas, du côté d'où souffle l'Aquilon : les vergers dont la ville est ceinte ! Depuis une semaine on marche. Enfin, c'est la douceur du terme proche la fraîcheur de l'eau humée dans l'air dévorant. Les âniers pressent leurs bêtes ; les ombres des chameaux porteurs de bagages se balancent moins lentes sur la poussière qui brûle les yeux.

Escorté par des gens de police, bâtons en mains, Saul allonge le pas. Petit (1), mais impétueux, décisif, il s'avance,

(1) *Les Actes apocryphes de Paul*, chap. III, ont établi sur sa personne physique une légende dont certains traits peuvent être réels : « (Onésiphore) vit venir un homme petit de taille, à la tête chauve, aux jambes un peu arquées, aux genoux saillants ; il avait de longs yeux, des sourcils joints, un nez légèrement bombé, plein de grâce. »

comme César, le capitaine, d'une allure qui entraînerait derrière lui une armée. Sent-il le poids du soleil sur sa tête? Cet empire du feu qu'il traverse, ce désert dont les roches semblent vibrer sous le choc des rayons, ce mirage des vaines splendeurs existe à peine pour son regard. En découvrant les murailles de Damas, se souvient-il qu'au temps d'Abraham déjà, cette ville, patrie d'Eliézer, était un des grands caravansérails de l'Orient? Oui, peut-être ; mais l'idée qui le tyrannise emporte dans sa frénésie toute notion des faits lointains.

A Damas, il le sait, une Église nazaréenne entretient le scandale de son désordre insolent. De là, elle peut essaimer, par Antioche, jusqu'en Cilicie. Saul va mettre la main sur elle, il saura les noms des apostats ; une lettre scellée du sceau de Caïphe lui confère le mandat de les appréhender ; il les ramènera, solidement liés, à Jérusalem où le sanhédrin fera de leur bande haute et prompte justice.

Saul est heureux comme un sanglier se ruant contre la haie qu'il est sûr d'enfoncer. Une gaieté furibonde précipite sa marche ; on démêlerait en ses yeux l'ironie du vainqueur à l'instant où il *tient* l'ennemi.

Brusquement, telle qu'un éclair, du ciel sans ombre une clarté s'abat sur lui, le renverse. Une voix distante et terrible, une voix de commandement qui roule comme le tonnerre, appelle d'en haut : Saul ! Tout près et plus basse, semblable à un reproche plein de compassion, la voix répète : Saul ! Et Saul, rouvrant ses paupières crispées de terreur, aperçoit, debout sur la route, au milieu d'un brasier de gloire, quelqu'un, plus qu'un homme, *le Fils de l'homme*, celui qu'Ezéchiel et Daniel ont vu, habillé de lin, avec une face plus ardente que la foudre et des bras semblables à de l'airain blanc dans une fournaise. Mais, de sa tête, des paumes trouées de ses mains, de ses pieds lumineux partent comme des flammes vermeilles, et il montre à Saul, dans son côté, la plaie rouge d'un fer de lance.

Éperdu, prostré, Saul cache son visage en pleine poussière ; il sent que si l'Inconnu se manifestait davantage, il serait, sous la vision, réduit en cendres. Mais le Seigneur, avec son éternelle mansuétude, se penche vers lui, condescend à l'interroger ; il lui demande *ses raisons :*

« Pourquoi me persécutes-tu? »

Saul ne réplique point : « En quoi vous ai-je persécuté?

Je vous ignorais. » Dans une intuition fulgurante il pressent qui est l'Inconnu. En même temps qu'il reste atterré, une lumière l'immerge au dedans comme au dehors. Un souffle de feu touche ses lèvres et lui rend la force de parler.

Que va-t-il répondre? Sera-ce le cri de sa douleur et de sa componction? Eh bien! non. Il veut *savoir*, et il questionne :

— Qui êtes-vous, Seigneur?

Audace inouïe! Le néant demande son nom à l'Omnipotence ; il ne consent pas à se soumettre sans motif. Comme c'est Paul tout entier! Le sursaut de la volonté intelligente, la réaction du moi devant Dieu même! Il se donnera désormais à Lui, puisqu'il l'appelle : *Seigneur*. Seulement, il faut que le Seigneur atteste son identité. De même que Jacob étreint par l'ange, Saul se débat jusqu'à ce qu'il ait l'évidence de sa défaite, et il ne se reconnaît pas vaincu simplement parce que son Maître est le plus fort, mais parce qu'il a compris.

L'Inconnu daigne se nommer ; il s'explique dans la langue araméenne, celle dont Jésus, comme Paul, avait l'accoutumance :

— Je suis Jésus le Nazaréen que tu persécutes.

Deux fois il profère ces mots : *Tu me persécutes*. Le juge se révèle en tant que victime, il accuse et il pardonne immensément. Saul, tout d'un coup, perçoit une vérité qui sera le viatique de son âme : le Christ et ses disciples ne font qu'un. Il est transpercé de remords, et pourtant une surabondance d'espoir le ranime. Quelque chose d'inénarrable, en une seconde, l'a bouleversé, transformé. Il était toute haine, il devient tout amour. Au delà des images tangibles le mystère se communique à lui. Mais cette révélation ne l'anéantit pas dans l'extase. Sur-le-champ il rebondit pour agir :

— Que dois-je faire, Seigneur? demande-t-il avec la simplicité de l'obéissance.

Le Seigneur lui dit :

— Lève-toi, entre dans la ville, et on te dira ce que tu dois faire.

Saul se relève, étourdi, tel qu'un homme stupide. La vision a disparu, et maintenant ses yeux ouverts ne voient plus *rien*. Il lui semble que des écailles noires se sont collées à ses deux prunelles. Il tâtonne, sous le soleil ardent, comme

dans la nuit. Où sont ses compagnons? Il les appelle ; des voix sourdes lui répondent. Accroupis la tête basse, ou prosternés, figés par l'épouvante, ces témoins attendaient, sans savoir quoi, la mort peut-être. La lumière terrible les a, eux aussi, jetés à terre, ils ont entendu gronder une voix. *Quelqu'un* était là, mais ils n'ont vu personne. Ce passage de l'invisible les a plus terrifiés qu'une vision.

Ils regardent avec effroi leur chef *aveugle.* Quel ange, quel esprit l'a visité? Il tend la main pour qu'on le mène comme un enfant, comme un captif, comme un de ces mendiants aux yeux morts qu'on promène par les rues des villes.

C'est ainsi que Saul fait son entrée dans Damas.

L'événement de l'apparition avait duré quelques secondes. Mais ce prodige était, *est*, une chose plus importante que la création d'un univers. Sauf l'incarnation et la résurrection du Christ, rien de plus grand n'est arrivé dans l'histoire humaine.

Du fait lui-même les *Actes* consignent trois récits. Les divergences que la critique négative s'est acharnée à grossir entre eux portent sur des nuances qu'il est facile d'harmoniser. Dans le premier, les compagnons « se tiennent muets de stupeur, entendant le son d'une voix, mais ne voyant personne ». Dans le second, *ils voient* la lumière, mais ne saisissent pas les paroles.

Le troisième amplifie davantage les paroles de Jésus. Après avoir dit : « Pourquoi me persécutes-tu? » il ajoute : « C'est dur pour toi de ruer contre l'aiguillon. » Et, plus loin : « Je me suis montré à toi, pour me préparer en toi un serviteur, un témoin des choses que tu as vues et de celles où je t'apparaîtrai, te retirant du peuple juif et des nations à qui je t'envoie, pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière et du pouvoir de Satan vers Dieu, et qu'ainsi ils obtiennent rémission de leurs péchés, et une part entre les sanctifiés, grâce à la foi en moi. »

Paul, dans le troisième récit, paraît synthétiser les paroles qu'il entendit sur la route de Damas et celles qui lui vinrent d'autres révélations, ou qui lui furent transmises par Ananie.

Mais la substance des trois est identique, l'essentiel des termes s'y réitère sans varier.

Les épîtres elles-mêmes font à la rencontre de Damas des allusions décisives. Paul a dû, tant de fois, redire oralement cette histoire qu'il n'éprouvait aucun besoin de la répéter

dans ses lettres. Cependant, lorsqu'il écrit aux Corinthiens : « Ne suis-je pas apôtre? N'ai-je pas *vu* le Seigneur? » il confirme absolument le témoignage des *Actes*. Il a vu le Seigneur, comme les apôtres l'ont vu après sa résurrection, c'est-à-dire avec ses plaies transfigurées, avec son visage d'homme glorifié par la présence palpable de l'Être divin. Si Paul ose se dire apôtre, lui, le dernier, le tard venu, *l'avorton*, c'est parce que Jésus s'est montré en sa forme humaine à ses yeux de chair.

L'authenticité du fait s'impose donc à l'historien comme indiscutable. Seule, l'explication mettra toujours aux prises les exégèses chrétiens et les sceptiques. Pour ceux-ci, la résurrection n'existant pas, et le Christ n'étant pas Dieu, Paul a été la proie d'une hallucination, il l'a d'abord subie, puis fixée hors de lui en la racontant ; de la sorte elle s'est incorporée à sa foi.

Quel système rationnel rendra compte de cette illusion persévérante, dont nul n'ose mettre en doute la sincérité? « Baur, qui avait passé sa vie à éliminer les miracles de l'Évangile, confesse que la conversion de Paul résiste à toute analyse historique, logique ou psychologique. En maintenant un seul miracle, Baur les laisse tous subsister. Il a manqué se vie (1). »

Holsten se raidit à construire la série des déductions qui avaient dû acheminer Paul au prodige. L'idée fixe avait abouti à l'hallucination. Mais c'était de la géométrie dans l'espace. Son hypothèse ne démentait pas seulement tous les textes, elle outrageait les possibilités du mécanisme intérieur, car une série de théorèmes ne mène pas un homme à une vision qu'il croira vraie jusqu'à sa mort.

Pfleiderer supposa dans l'âme de Saul un double mouvement : l'un qui l'aurait animé contre le Christ, l'autre qui l'aurait porté vers lui. Un beau jour, *sans vision*, le deuxième aurait prévalu.

Renan s'est couvert de ridicule en imaginant un accident physique, cause déterminante de la vision et du changement de Paul. Au mépris de ce que l'apôtre affirme, il lui prête des remords, des doutes sur la perfection de la loi.

Or, M. Loisy le reconnaît, « la critique moderne s'est

(1) Paroles de Landerer sur la tombe de Baur (V. PRAT, *Théologie de saint Paul*, t. I, p. 47).

efforcée bien inutilement de trouver dans le récit même des *Actes* les traces d'un travail psychologique antérieur. »

Mais, à son tour, parce qu'il veut, à tout prix, échapper au miracle, il fabrique un roman peu original — c'est un mélange de Holsten, de Pfleiderer et de Renan — et bat la campagne sans rien expliquer du tout :

« Sa pensée s'était remplie malgré lui de ce Christ qu'il combattait, et *un beau jour*, dans une crise psychique, elle le lui imposa *en quelque sorte* à lui-même par une hallucination assez forte pour déconcerter sa raison, sa volonté, le subjuguer littéralement à l'impression de son rêve...

« La conversion par l'effet de la vision semble avoir été due au travail fébrile et à l'agitation de l'esprit. La foi de Paul s'est élaborée dans des discussions passionnées. A un moment donné elle a fait *un bond* qui n'est pas la conclusion logique d'observations réfléchies, mais une sorte de révolution, un *saut* de la foi mystique, occasionné par *l'état cérébral* du sujet et relevant de la psychiatrie non moins que de la psychologie rationnelle et morale (1). »

Comme Renan, il suppose chez Saul « un certain manque d'assurance en la loi, dans sa perfection, dans son efficacité morale, dans sa puissance d'attraction au regard des païens...

Historiquement, ces explications contredisent les *Actes*, quand ils précisent : « (Saul) ne respirait que menace et meurtre. » Elles contredisent l'affirmation de Paul déclarant aux Galates qu'avant la crise de sa conversion il était plus jalousement que jamais attaché aux traditions pharisiennes.

Sont-elles au moins vraisemblables, selon les possibilités de la vie morale? On nous présenterait, le christianisme étant hors de cause, ce cas extraordinaire : un homme indigné contre une erreur qu'il croit néfaste, après avoir accepté mission de la détruire par les moyens les plus féroces, a tout d'un coup embrassé la doctrine qu'il détestait ; il l'a prêchée avec une force, une lucidité, une sagesse qui n'ont pas fléchi, il est mort pour attester qu'il y croyait, et ce retournement d'une vie tout entière s'est opéré en moins d'une minute, par l'effet d'une simple hallucination.

L'histoire ainsi racontée nous paraîtrait énorme, inconcevable.

(1) Commentaire des *Actes*, p. 399.

En soi, l'hallucination est peu commode à établir. Quand un pareil phénomène se produit, le tableau imaginaire se compose dans le sens où se portait d'elle-même l'imagination. Paul se représentait Jésus comme un faux prophète, il continuait à l'exécrer, puisqu'il s'acharnait dans son rôle de persécuteur. Si l'idée fixe de sa haine avait provoqué la vision, il aurait vu le Christ sous des traits méprisés, entendu des paroles odieuses. Au lieu de s'humilier et d'obéir, il eût regimbé contre l'obsession.

De même, si des remords l'avaient assailli, il les aurait violemment écartés. Un homme sain d'esprit ne se laisse pas « subjuguer » par une idée qu'il sait fausse. Il réagit ; Paul était une nature en perpétuelle réaction. S'est-il, une seule fois, repenti d'être chrétien?

De toute évidence, pour décider chez lui une révolution sans retour, il fallut un choc extérieur, un événement d'une gravité péremptoire, inoubliable.

« Le transport au cerveau (1) » qu'invente Renan, les coups de tonnerre que Saul aurait pris pour la voix du Christ sembleraient aujourd'hui de pitoyables hypothèses. Tout au moins Renan avait-il compris la nécessité d'une commotion venue du dehors. Mais, lorsque M. Loisy nous parle « *du bond, du saut* de la foi mystique », ce sont là batelages d'escamoteur qui nous réduisent à cette insuffisante découverte : Paul s'est converti parce qu'il s'est converti.

Le mot sournois de « psychiatrie » insinue que Paul serait un demi-fou, que sa conversion vint au terme d'une crise morbide. Or, le magnifique équilibre où se meut sa pensée de théologien comme sa vie d'apôtre suffit à renverser pareille supposition.

Confondre la perception du surnaturel avec un état pathologique sera toujours le dernier refuge des scientistes aux abois.

Et quelle vraisemblance d'admettre que sa foi *s'élabora* dans des controverses passionnées? Le contraire est pratiquement certain ; plus il faisait la guerre à la secte galiléenne, plus il la croyait incompatible avec tout ce qu'il était, de même que M. Loisy, à mesure qu'il poursuit ses commentaires destructifs des textes sacrés, tourne plus hostilement

(1) « L'éblouissement et le transport au cerveau ne diminuaient pas d'intensité. » (P. 189.)

le dos à la foi. Dans son obstination à démolir le récit des *Actes*, M. Loisy en vient à prétendre que les compagnons de Paul seraient inventés (1). Il élimine ces témoins gênants ; comme si, en Orient, on voyageait sans escorte, surtout Saul, personnage officiel, exécutant une mission judiciaire, d'où il ramènerait des prisonniers !

Mais quittons ces misères. L'apparition de Damas ne permet à la critique négative qu'une attitude ; l'humilité en face de *l'inexplicable*, le respect de témoignages dont elle n'entamera jamais la puissance.

Ce miracle, le changement total et subit d'une âme, dépasse l'histoire de Paul, il domine les temps et les peuples, signe authentique de la pitié d'un Dieu qui se fatigue à chercher l'humanité en révolte sur les routes où elle le fuit.

Tout ce que l'apôtre pourra prêcher aux Juifs et aux gentils — c'est-à-dire à nous — partira de cette expérience indéniable : le Christ est ressuscité, car je l'ai vu comme je vous vois.

Émile Baumann.

(A suivre.)

(1) *Op. cit.*, p. 400. D'une façon générale, M. Loisy ne paraît pas connaître l'Orient ; il raisonne par déduction ou d'après les livres.

Réflexions sur la critique et sur l'action[1]

A l'époque où parurent la plupart de nos études littéraires, on discutait beaucoup de deux ou trois idées directrices : aujourd'hui, on les respire comme dans l'air du temps.

Nos débats acharnés, nos copieuses analyses, nos exécutions rigoureuses ont-elles eu quelque part au changement du goût public? Pour le dire, il faudrait commencer par savoir si la critique peut aider aux apparitions de la vie.

De 1885 à 1900, les plus belles étoiles brillaient sur notre ciel, plusieurs levées depuis longtemps, d'autres montant sur l'horizon. Ce n'est certes pas le bien ou le mal dit d'Anatole France, de Maurice Barrès, de Moréas, de Paul Bourget, de Frédéric Mistral ou de Théodore Aubanel qui pouvait ajouter de la flamme à leur flamme vive. Seulement, tout le monde ne leur accordant pas l'attention, l'admiration ou la piété dues, il n'était peut-être pas inutile de conseiller au public de lever le nez dans leur direction.

Peut-être aussi que ces beaux chœurs supra-terrestres n'ont une conscience expresse ni de tous leurs accords (qui ne se voient bien que d'en bas) ni de tout leur pouvoir sur la

(1) Ces réflexions servent de préface au recueil de critique que la *Nouvelle Librairie nationale* publiera prochainement sous le titre : *Barbarie et Poésie.*

végétation de nos humbles parterres : les conseils ou les prières de la critique peuvent servir à éclairer et à débrouiller tout cela.

Enfin bien des nuées et des fausses lumières voguaient de conserve avec ces beaux astres pour tenter d'en capter, d'en intercepter la splendeur : troisième utilité d'une critique militante et justicière, elle chasse l'écornifleur et l'importun ; en servant les meilleurs, elle fait déguerpir les moins bons.

S'il est prématuré d'attribuer la qualité d'une renaissance classique à l'effort de ces dernières années, elles ont vu la fuite éperdue de bien des Barbares.

Cela aussi servait.

L'esprit et le visage humains n'ont probablement reparu et repris possession de leur règne que parce que

...le Centaure et sa race inutile
Dans l'âpre Scythie allaient fuir...

Chaque moment de l'histoire littéraire a les Barbares qu'il mérite : les nôtres se faisaient reconnaître à leur prétention d'apporter des modèles de classicisme et d'humanité.

Sans cette marotte fâcheuse on les eût volontiers acceptés à leur place dans la modeste succession de leur père Hugo.

On n'eût certes boudé ni à *l'azur phosphorescent de la mer des tropiques*, enchantant les sommeils *d'un mirage doré*, ni à cette *brune Lagide* ouvrant *dans l'air charmé* certains *bras d'ambre* qui n'avaient que le tort de se laisser *mettre* des *reflets* d'un rose un peu vif.

Toutes ces bonnes mèches de romantisme pittoresque eussent été les bienvenues. Mais il était question de tout autre chose ! Ces couleurs vives étaient étiquetées beautés ; ces grosses symétries, harmonies achevées et pures. On criait à la cinquième essence de la perfection et de la concentration poétiques pour quelques douzaines de sonnets mécaniques ou de strophes sans cohérence. Plus cette apparence de tradition était favorisée par l'usage fréquent de thèmes antiques, plus il était indispensable de montrer qu'on n'y était pas pris.

— Mais alors !... Alors votre jeunesse a été insurgée ! Alors vous avez fait la révolution contre nos grands-pères !

Je n'ai pas l'intention de cacher que ces usurpateurs florissants n'ont pas été ménagés par notre jeunesse : ce fut précisément par de telles révoltes que nous nous montrâmes fidèles à la tradition légitime.

Un vocabulaire captieux ne doit pas donner le change. Il y a sous les mots un sens bien convenu qu'il ne faudrait pas altérer. Le nom de Tradition ne veut pas dire la transmission de n'importe quoi. C'est la transmission du beau et du vrai. Le nom de Révolution ne veut pas dire brusque changement quel qu'il soit. Il signifie quelque chose comme cela, et, de plus, autre chose : l'abaissement du supérieur par l'inférieur.

C'est en négligeant ces compléments de signification que l'on travaille utilement à confondre tout. C'est moyennant ce procédé que la querelle de la Tradition et de la Révolution a été ramenée à une pauvre petite question de temps et d'âge : — *La jeunesse détruit, la vieillesse conserve. A l'une, la nouveauté et l'impertinence; à l'autre, le respect d'une antiquité immobile. Peu à peu, tout s'arrange : ce qui était d'abord trop vert mûrit et se dore, ce qui était trop mûr pourrit et s'oublie; nos romantiques de talent seront promus, classés; les classiques ne sont que romantiques arrivés à la position de non-activité ou de retraite. Ce qui vit, verdoie et guerroie, fait la Révolution par l'étonnement qu'il provoque, puis, séché, rangé dans la niche, forme la Tradition.* Reposant sur des jeux de mots qui ne sont pas des jeux d'esprit, ces doctrines relativistes ont été mises en avant par des esprits qui valaient beaucoup plus ou beaucoup moins qu'elles : un Stendhal, un Émile Deschanel, mais quelques jeunes écrivains ont voulu les repeindre à leurs propres couleurs.

On peut s'y divertir comme au paradoxe d'un soir. Mais, à multiplier les calembours de cette sorte, le français ne s'entendrait plus. Confiné dans ces pauvretés, l'art poétique se confondrait avec la chronologie. Il s'ensuivrait que le nouveau n'est pas seulement agréable, désirable, amusant ; cette épice deviendrait l'essentiel ou le principal. Pour faire du nouveau qui fût excellent, il suffirait de casser du vieux, le marteau se portant de préférence sur le buste en honneur. Le Hugo ayant été grand et beau pour avoir nié et cassé du Racine, il suffirait donc de nier, de casser du Hugo pour devenir grand et beau à son tour.

...*Faire le contraire! Faire autre chose!...* Ce système du contre-pied nous représente encore l'une des plus médiocres

façons de suivre. D'autant plus qu'on se trompe sur les faits invoqués : Hugo et les siens, s'ils ont nié et cassé quelque chose, n'ont pas nié, n'ont pas cassé le buste de leur prédécesseur immédiat, de celui qui était beaucoup plus voisin d'eux que Racine et Voltaire : ils n'ont pas nié, ils n'ont pas cassé André Chénier, ils l'ont même, pour une part notable et souvent heureuse, imité et continué.

D'un côté donc, le balancement des imitations ou des oppositions est plus complexe qu'on ne l'imagine. D'autre côté, les générations avides et curieuses qui naissent à la vie ne se contentent plus de ce jeu historique : elles essayent de toucher et de définir quelque chose de durable et de consistant. Elles jugent bizarre que le nom de la tradition soit invoqué pour la cause de Hugo, de Robespierre ou de Calvin qui signifie essentiellement le contraire. Quelle tour de Babel ! disent ces jeunes gens. Ils n'ont pas tort.

Si monsieur votre père vous a légué la tuberculose et si, vous refusant à exclure de la succession cette tare, vous vous abstenez de faire ce qui pourrait être appelé par dérision une révolution de santé, vous maintiendrez sans doute, en quelque façon, une tradition paternelle, mais vous la violerez sous un autre rapport, plus important. Il se trouve, en effet, que monsieur votre père, avant la maladie, plus que la maladie, vous a aussi légué l'étincelle de l'existence. C'est au nom de la vie transmise qu'une médication, même radicale et chirurgicale, s'efforce de combattre le subtil petit atome morbide qui s'est transmis aussi, qui s'est multiplié, qui a pullulé aussi, mais qui, au lieu de vous faire vivre, veut vous faire mourir. De quelques quartiers de noblesse qu'il se décore, quelque nombreuses générations qu'il se prévale d'avoir empoisonnées, ni la dignité du passé, ni l'honneur de l'antiquité ne sauraient lui être accordés en partage.

Dès lors, si vigoureusement, même si violemment que l'on attaque le microbe du Romantisme et de la Révolution, on ne sort pas de la Tradition, on la sert, et le service se mesure à l'énergie de cet effort, fût-il qualifié d'agression par des insensés.

Que les microbes de la gangrène ainsi combattus réclament et protestent comme des diables, rien de plus naturel. Mais la Tradition s'en moque, pour se placer au point de vue de l'homme entier et de l'intérêt de sa vie.

Dans l'ordre animal, le travail de l'instinct fait spontanément le choix de l'aliment contre le poison, comme du vital contre le mortel. La part de l'animalité et de son infaillible instinct est heureusement si forte dans l'histoire du genre humain, et même de l'esprit humain, qu'il faut en concevoir un puissant préjugé en faveur de tout ce qui dure. Ce qui dure est ce qui a réussi à vaincre le temps. La durée est le fruit des épreuves de l'expérience : grave indice du vrai et du bien. Mais il convient de vérifier les indices ; aucun n'est décisif, et quand la Tradition devient système ou méthode, elle réclame le concours de l'expérience et de la raison.

La critique est illuminée par les feux continus de la Tradition, mais nulle tradition n'est pure ni sûre sans critique préalable : plus celle-ci, raisonnable, juste, énergique, fera place nette en s'appliquant à ne détruire qu'absurdités et injustices, mieux elle permettra mouvement, action et progrès.

Nulle digne critique n'applique des principes morts à des œuvres vivantes.

Le public pourra s'en apercevoir du reste s'il feuillette ces vieilles pages dont aucune ne cesse de manifester la joie ou la peine, l'enthousiasme ou la fureur que donnaient à la jeunesse de l'auteur les livres qui plaisaient ou qui ne plaisaient pas. Mais, comme il n'avait pas la présomption de croire ses confrères justiciables d'une quinte de son humeur, il a dû s'occuper de faire voir que ses plaisirs étaient décidés par le beau ou ses déplaisirs par le laid et c'est à quoi servaient les raisons déployées en arrière de ses passions. Je ne vois pas d'autre façon de s'excuser, pour qui exerce ce plaisant métier de juge-bourreau. Si spontané que soit le goût, il doit éclairer et justifier ce qu'il sent. C'est la charge du bon critique, ou, si l'on veut, sa Charte. Mais, qu'il y satisfasse, il a tous les droits.

J'ai lu quelque part qu'il faut lui imposer un surcroît d'obligations qui s'appellerait courtoisie ou peut-être modération ou même frigidité. C'est un moyen d'obtenir la stérilité. Il n'est pas de critique utile, de pensée opérante et tendue à l'action qui se soit laissé soumettre à cette servitude nouvelle. Les professeurs mondains qui l'ont proposée ou admise osent bien soutenir qu'ainsi l'ont entendu les grands hommes qui sont reçus pour nos modèles universels. Il suffit

de rouvrir nos livres de classe pour nous rendre compte de l'erreur grossière ou du mensonge naïf. Les inventeurs de cette fable en sont parfois si gênés eux-mêmes qu'il leur faut changer le vocabulaire : par exemple, le mot de véhémence leur sert à qualifier chez le rude Démosthène, chez le lumineux et ardent Bossuet, une vertu que ces messieurs appelleraient violence si le bon français ne leur faisait peur.

La violence de tous ces grands hommes reste patente. C'étaient d'honnêtes gens, incapables de fadeur et qui ne mâchaient pas les termes. Ils auraient bien ri, et Racine avec eux, si on leur eût chanté que la raison, la mesure et l'humanité consistaient à parler de toute chose à demi-mot, comme une confidente de *Bérénice.*

En critique littéraire proprement dite, il suffit de voir de quel ton le bon Horace recevait les méchants poèmes :

Non homines, non Di, non concessere columnæ!

Et Ronsard ! Et Malherbe ! Et Despréaux, qui, rencontrant M. de Lignières, saluait *de Senlis le poète idiot.* Et Molière ! Et Racine, auteur des plus effroyables épigrammes de toute la langue ! Et le nonchalant, l'enveloppant La Fontaine, si sévère quand il s'y met : *Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre!* Sans parler de Voltaire et de la bonne moitié de son œuvre !

La discourtoisie généreuse, l'oubli loyal de toute miséricorde, non pas envers les gens, que l'on doit respecter (pas tous), mais bien envers leurs œuvres, cette rondeur, cette dureté véridique, ce trait qui veut et doit blesser correspondent à un office privé et public. La violence pour la violence est puérile : il est une violence due à de justes objets. On aurait tort de recevoir comme un signe de vertu morale ou de raffinement intellectuel ce qui n'est que la marque d'une circonspection proche voisine de la peur. Le vrai crime d'excès n'est pas où l'imaginent de faux prudents. Il existe une médiocrité si insolente et effrénée qu'elle équivaut souvent à la folie furieuse.

Quelques-uns sont de braves gens qui voudraient ne se faire d'affaires avec personne. Alors, qu'ils ne se mêlent de rien ! Comment se sont-ils fourvoyés dans la critique? Sur un terrain où le jugement, l'action, la discussion sont indispensables, leur présence est un embarras.

C'est parfois un scandale. Si, disposant des hautes chaires,

des grands journaux, des revues interocéaniques, une critique se contente d'assister en paix à la forte houle du faux et du laid en élevant quelque faible protestation au passage de ce qui est trop sale ou trop vil, elle peut bien pousser, chamarrer son auteur. En manque-t-elle moins à ce qui est son objet et sa raison d'être? Tout s'est passé comme si elle n'eût pas existé.

Des transformations utiles se sont produites, elle y a été complètement étrangère : d'autres se sont donné la peine d'avoir une pensée, de l'expliquer, de la prouver, de la soutenir et de recruter à cette vérité, sous Zeus pluvieux ou serein, des générations d'adhérents et de militants. Un soldat des deux guerres, le colonel du Paty de Clam, chantait gaiement après qu'il eut emporté le Quesnoy à la tête de son régiment :

Quand on partagea le butin,
On n'peut dire que j'n'eus rien...

Il avait le Quesnoy. C'était le vrai butin ! Il n'y en a point d'autre. Avons-nous pris notre Quesnoy, mourons gais et contents ; sinon, hâtons-nous de le prendre : l'acte nécessaire accompli est le seul bien qui ne trompe pas.

Il est permis à tout le monde d'éprouver faiblement le goût d'écrire pour agir. On peut écrire pour écrire et parler pour dire des riens. Cependant il est vrai que les mêmes esprits indifférents aux Lettres ont, de tout temps, manifesté leur bonne volonté, leur désir d'action efficace sur un objet particulier : la critique morale.

Sincèrement, beaucoup d'entre eux auraient aimé à réagir contre les licences du théâtre et du roman. Les pages qu'ils ont écrites depuis cinquante ans sur ce sujet se compteraient par centaine de mille et par million. Qu'ont-elles obtenu? Qu'ont-elles déterminé? Rien ou peu de chose. C'est un fait. Mais que disent-elles? Hélas ! Sur ce chapitre, on résumerait le demi-siècle de deux ou trois grandes publications par une ligne d'interjections monotones : *Ah! C'est fort! Ho! C'est trop fort! Hi! C'est de plus en plus fort! Où va-t-on? Où nous mène-t-on?* De si ridicules défenses ont aggravé le mal au lieu d'y mettre fin.

Là comme ailleurs, on ne détruit que ce qu'on remplace. Pour obtenir la réaction désirée, il eût fallu produire, intro-

duire, faire accepter des types de force et de vertu idéale qui fussent capables de féconder les cœurs. A défaut d'un Corneille, un esprit cornélien. Par son idée de la patrie, l'*Action française* a plus fait pour la santé morale de notre jeunesse que toute la séquelle de prêcheurs de vertu qui s'étaient déguisés en moralistes littéraires. Quelques-uns s'arrêtèrent au génie et au goût de M. Rostand. Le choix du héros soulignait la misère des intentions, la pénurie et la timidité des idées, le goût secret, invétéré et *passionné* du médiocre en toute chose.

Pendant ce temps, la Barbarie littéraire déclinait sans cesse. Ceux qui l'avaient personnifiée la défendirent peu. Comme ils avaient souci d'eux-mêmes, leurs mesures furent prises pour garder le haut du pavé dans les nombreuses entreprises de l'édition, du journalisme, de l'Université, de la politique ou même du monde, de façon que le gendre ou le cousin, le beau-père ou le petit-neveu fussent partout présents sur quelqu'un des points stratégiques d'où l'opinion publique peut être dominée par la complaisance et les intérêts. Cette méthode industrielle réussit à maintenir dans une fraîcheur relative un certain nombre de réputations et d'influences que le libre jeu de la vie aurait défaites rapidement. Après qu'on a chassé l'hérédité de la vie politique où elle est bienfaisante, il est piquant de voir sa contrefaçon, le népotisme, s'introduire et s'étendre dans le domaine de l'esprit où il n'a rien à voir.

C'est pourquoi ces gens installés, pour imposer, selon l'expression comtiste, un certain *respect matériel* de ce qui ne mérite que la risée, ont gardé toute leur rancune à notre critique affranchie de vénérations sans motif. La pointe en était bien entrée. Elle n'est pas sortie. La cuisson a duré plus de vingt ans. Quelle passion que celle du ressentiment littéraire ! N'est-ce pas Bourget qui l'a dit? Ni la politique, ni même l'argent ne lui sont comparables : cela tient à ce qu'elle intéresse au vif ce *moi* dont bien peu se libèrent, et ainsi cause-t-elle des réactions dont le ridicule est exquis.

Des esprits bienveillants ont souvent pris la peine de déplorer que nos positions à peine conquises eussent été abandonnées pour la vie politique.

Ils se trompent, elles n'ont pas été abandonnées. L'effort a été divisé. On a dû ajouter à la critique littéraire l'action

sur la place publique. A qui la faute? il ne dépendait de personne que le règne barbare eût ses assises extérieurement à l'esprit, dans la structure même de la Cité. Le barbare d'en bas, le barbare de l'Est, notre Démos flanqué de ses deux amis, l'Allemand et le Juif, firent peser un joug ignoble sur l'intelligence de la patrie. Il fallait ébranler ce joug ou en accepter les effets naturels. C'est l'alternative de tous les temps. Quand les meilleurs d'Athènes eurent perdu l'indépendance, le génie et le goût de la race n'y firent rien, l'esprit succomba après le rempart. Une polémique littéraire lucide conduisait à une polémique sociale et politique. Telle était la volonté des circonstances, on n'avait pas le choix.

Déjà, de fort loin, il est vrai, les règles de la vie collective et les lois du gouvernement m'avaient beaucoup intéressé. Ces règles et ces lois ne sont pas sans rapport avec les principes qui président à l'art du poète quand il met en ordre son peuple d'idées et de mots, de couleurs et de sons : ainsi le veut l'unité de l'esprit humain. Cette analogie des deux plans m'a rendu des services continuels, et l'habitude d'évoquer tour à tour leurs images complémentaires m'aura aussi aidé à rendre moins indifférents à la chose publique les esprits passionnés pour l'ordre universel.

Aujourd'hui tous les intérêts politiques et mentaux coïncident si parfaitement qu'il peut être bon de montrer ce qui était dit de leur convergence dans une série de travaux vieux de vingt et trente ans.

Histoire littéraire? Non. Chronique? A peine. On ne trouvera même pas ici l'exposé d'un corps de doctrine, mais, en des sujets très nombreux, il sera facile de prendre cette doctrine sur le fait.

Quelle doctrine? Simplement, suivant l'observation de Charles Le Goffic, elle tendait à rappeler aux gens qu'ils avaient un cerveau. Elle tendait « vers un art intellectuel ».

...Exhumé par l'amitié de Jacques Bainville, tiré à part dans *le Pigeonnier*, le petit dialogue *Ironie et Poésie* trouve ici sa juste place. Le lecteur averti n'aura point de peine à déterminer le sens et la portée du débat engagé entre « Pierre » et « Paul ». La critique de Pierre ne vise nullement toute ironie versifiée, mais bien celle de Henri Heine. Elle ne vise pas

non plus toute la poésie de Heine, mais seulement son ironie.

Il est inévitable que l'on discute longtemps de Henri Heine. Ce qu'il a de clair, de vif, de rapide semble l'affranchir de la Germanie. Mais il était absurde de le prendre pour quelqu'un de chez nous. Le mot juste paraît avoir été dit dans une rencontre fameuse de Catulle Mendès et de Jean Moréas : — « *Prendre Heine pour un Français!* disait le Juif avec scandale. — *Il n'a rien de français*, répliquait l'Hellène ravi. — *Mais*, observait Mendès, *il n'est pas non plus Allemand!* — *La vérité...*, commença, en hésitant un peu, Moréas. — *C'est qu'il est Juif*, lança Mendès. — *Je n'osais vous le dire*, répondit Moréas.

CHARLES MAURRAS.

Le Tarramagnou [1]

III

Une fois de plus, sa propre misère venait de faire sentir à un homme la misère de ses frères. Tout brûlant du désir de les sauver et de se venger, le Tarramagnou recourait à ses intentions premières. Et de ce jour commença sa nouvelle existence de passion, de souffrance et d'exaltation. Les paysans n'avaient pas voulu comprendre leur propre misère ; il se remettrait à la tâche ; il la leur expliquerait. Il saurait trouver des accents tels qu'ils le comprissent et le suivissent. Il vécut un rêve éveillé qui tenait du cauchemar et du paradis, une véritable chaîne d'aventures. Aventures dangereuses, car il se sentait guetté par les autorités et par Déléris, mais aventures qui, tout en l'irritant et le terrifiant, le rendaient heureux comme un martyr. Tous les jours de ces derniers mois d'hiver, il les passait dans les villages du Candobre. Il y multiplia les réunions ; c'était son pays d'origine, celui dont il voulait être sûr avant tous les autres, sa position de départ et de retraite. Il s'astreignit à visiter jusqu'au moindre hameau, jusqu'à la moindre maison isolée. Le pays du Candobre est, au milieu de la Montagne Noire, formé par un immense plateau dépendant du pic de Nore mais à une altitude inférieure, entre les vallées du Clamoux et de l'Argent double ; il sépare le Cabardès du Minervois. Les pentes qui le surmontent, coupées au col de Seysset,

sont couvertes de pâturages. Il ne porte lui-même que de tristes bruyères et n'est par endroits accessible qu'au seigle et aux pommes de terre. Mais ses pentes sont couvertes de châtaigniers; plus bas, elles nourrissent le blé, et plus bas encore, du côté de Vic, la belle bourgade qui marque le point culminant du chemin de Cabrespine à Caunes, les vignes et les oliviers donnent au paysage la souriante figure du Midi.

Le Tarramagnou partait avec Liotte et Roucassous dans le charreton, léger, tout antique, tout réparé, traîné par la Grognonne, une vieille jument pie, revêche et encore vive malgré la fatigue et les ans. Quel que fût le temps, tous trois emmitouflés dans des limousines de laine entreprenaient leur voyage comme une croisade. Peu à peu, ils poussèrent hors de leurs frontières naturelles. Les gens de Brassac qui tissent et filent, façonnent la laine en sargue et en droguet, les mégissiers de Graulhet, les délaineurs et les drapiers de Mazamet, les convoquèrent. Ils descendirent dans les ravins de Burlats, ils grimpèrent jusqu'aux plus sauvages lieux de Roquenières. Ils parcoururent le Sidobre, les gorges les plus farouches du Caroux et du Saumail. Ils dévalèrent les sinistres garrigues de Minerve, franchirent les croupes visigothes d'Alaric, retrouvèrent vers Ferrals le pays semblable au leur par la lande, l'ajonc et la misère, pénétrèrent aux cités closes du pays de Cabardès et jusqu'aux âpres Corbières de Durban. Des gens du pic de Bugarach les y vinrent prendre un soir pour les prier de venir, jusqu'au terrible village de Reines, au cœur du Razès, où vit dans la pauvreté la plus sordide un des plus fiers petits peuples du Midi. Hilarion parcourait les routes avec une ardeur prodigieuse. Tout le soulevait hors de lui-même. A tous il avait à parler. Prompt à comprendre et à juger, accablé d'une expérience précoce par les malheurs qu'il sentait près de fondre sur lui, il se hâtait d'enrichir son intelligence, de voir comment les hommes réglaient leurs relations et échangeaient leur sueur. Du Lauraguais au Minervois, du Castrais au Carcassès, il apportait, comme de merveilleux récits d'aventures, le tableau de la terre, la figure de la récolte et du pays, de la coutume et du paysan. Les auditeurs s'étonnaient; leurs horizons s'agrandissaient et se multipliaient. Des suggestions sans nombre leur arrivaient.

— Savez-vous, demandait le Tarramagnou à ses auditeurs de Vic dans le Minervois, le village où était née Liotte, comment font les gens du Lauraguais? Le métayer donne à forfait le travail de la borde à un maître valet qu'il appelle brassier. Le brassier arrive avec ses bras, c'est-à-dire les siens et ceux de sa famille. Les enfants sont des demi-bras, les femmes des petits bras. Tous ces gens sont vus comme

des parias, du bas monde. Le brassier est payé en raison du nombre des bras qu'il apporte ; payé en grain, froment ou maïs, suivant une fraction bien arrêtée de la récolte ; payé aussi à tant du légumage par paire de bœufs jugulés. Même chose pour la vigne et le bois ; le petit cheptel et la volaille vont par moitié ; l'entretien du bétail et les saillies également. Les demi-bras et les petits bras vont au solatage, c'est-à-dire à tout le travail du sol qui peut se faire sans machines ni animaux : moisson, sarclage. Comment trouvez-vous cela?

Les fortes têtes de Vic se récriaient. C'étaient des hommes petits et noirs, vifs, raisonneurs, enclins aux systèmes, aux métaphysiques sociales, féconds en combinaisons de l'intellect. Ils avaient de la pénétration, un sens profond de leurs droits d'hommes et de citoyens, un sens aussi des choses ultra-légales que peut réaliser non un particulier mais une foule, une sorte de mystique de la terre rouge, forte et parfumée qui fait le vin. C'étaient ses auditeurs les plus attentifs. Parmi eux Bournazel, un homme maigre et brun, barbu, avec des yeux d'ascète, toujours vêtu d'une redingote et coiffé d'un petit cronstadt, se montrait plus assidu que tous. Ses concitoyens le traitaient avec une familiarité respectueuse, pleine d'égards. Il discutait avec Hilarion. Tous deux passionnés, tous deux amis, tous deux prophètes, bâtissaient la cité future. Roucassous les interrompait, crachait du feu grégeois, les ramenait aux réalités qu'il prétendait chambarder de bombes. Liotte, les coudes sur la table, les yeux illuminés, tantôt silencieuse et les poings aux dents, tantôt exultante, tantôt parlant elle aussi, sauvage, destructrice, anéantissant les objections à la violence par des paroles de violence, faisait toujours comme aux premières heures éclater le cœur du Tarramagnou.

Ivre d'elle, il la regardait et il l'écoutait sans l'ouïr. Elle ne cessait de revenir aux mêmes choses. Fille de gros vignerons, elle avouait qu'ils étaient plus misérables que ces paysans qu'elle avait tant méprisés. Elle racontait les malheurs qui s'étaient abattus sur les siens : après l'oïdium, le phylloxera ; après le phylloxera, la fraude ; après la fraude, la mévente : voilà quels avaient été depuis 1882 les ennemis du viticulteur. A présent, le vin était tombé au prix de sept francs l'hectolitre ; il revenait à dix francs au viticulteur : « Mon père crevait de faim à Vic, avec ses deux cents hectos de récolte ; il ne pouvait même plus hypothéquer sa terre ; personne n'en voulait. Et tous les gens du Pays-Bas sont pareils. » Elle les montrait, maigres et jaunes, vivant d'olives, propriétaires et ouvriers, ne pouvant plus acheter aux gens du Cabardès les châtaignes et le fourrage pour le bétail, aux foires de Pampelonne ou de Bourgounac les porcs gras pour l'année, aux Caussenards et aux Ségalis les moutons et le blé. « Vous

rappelez-vous, disait-elle aux Vicois, quand le père Mauléon descendait de la Commanderie du Rouergue avec ses *pagès* et ses caravanes de bétail gras? » Mais maintenant les vendeurs étaient devenus aussi misérables que leurs impossibles acheteurs.

Elle entretenait infatigablement Hilarion de ces misères, et leurs longues conversations se terminaient toujours par des baisers et des larmes. Effrénée dans ses changements, aux paysans qu'elle avait méprisés d'abord Liotte vouait une admiration grandiloquente, depuis qu'elle les appelait des Gueux. De ses voyages à Vic, elle revenait comme une illuminée ; ceux de là-bas se remuaient ; ils ne mourraient pas de faim sans avoir crié au monde comment et pourquoi ils mouraient.

— Quand le fruit sera mûr, disait-elle, c'est aux gens de Vic qu'il faudra avoir recours pour donner l'alarme. C'est par eux qu'il faudra commencer.

Le Tarramagnou le pensait aussi. Il se préparait à ce moment comme un prédestiné.

— Que le temps presse ! disait-il parfois, que le temps presse ! Il lui semblait que les mois lui étaient mesurés, que de grandes catastrophes l'attendaient d'où il ne devait pas sortir vivant. Mais avec une espèce de désespoir et de fureur chaque jour croissants, il poursuivait son œuvre ; il devenait plus préoccupé, se transformait peu à peu en un obsédé, faisait et défaisait des plans de campagne pour l'action qu'il souhaitait et redoutait.

La vie ne cessait ainsi de devenir plus amère, plus précieuse et plus redoutable. Lacis de projets, de sentiments contradictoires, de chemins divers, l'avenir prenait à ses yeux une sorte de figure indéchiffrable qui l'intriguait et le désespérait. Il était sorti de la voie normale, il était un défricheur, toutes les forces sociales allaient se lier en faisceaux et déjà il entendait le pas des licteurs. Son amour pour Liotte en prenait un caractère farouche et grandiose ; elle ne pouvait, elle, sentir ce qu'il éprouvait lui-même avec un orgueil immense et amer. Il avait la conviction irréductible de sa propre perte, de l'impossibilité de faire prévaloir ses idées de réformes par la force, de l'impossibilité d'aboutir à ces réformes par la voie légale, de l'impossibilité de ne pas marcher cependant à la révolution, au sacrifice de soi-même, pour frapper simplement le coup de cloche qui devait alarmer la patrie. Liotte était en cette basse terre le seul recours de son cœur, le seul asile de ses faiblesses. Mais même avec elle il devait les taire. Il restait immensément seul. Quand ils partaient tous les trois pour quelque lieu éloigné, il écoutait la femme et le berger parler entre eux, faire mille projets sur ce qu'ils appelaient mysté-

rieusement le Mouvement et, à certains moments de lassitude, il se disait tout bas avec ironie et tristesse : « Voilà la femme qui m'a pris. C'est cette espèce de tête politique à qui tout est indifférent, hors le Mouvement. Et moi je l'aurai tant aimée de cœur et de corps ! » Ils arrivaient dans des villages misérables, bâtis de pierres noires liées au mortier d'argile depuis des temps immémoriaux, dominés de tours et de clochers ruinés, tassés par les ans, habités d'un peuple hâve, plus avide encore d'espoir que de pain. Hilarion parlait : aux laboureurs il disait qu'il fallait obtenir l'imposition des grains étrangers, les transports à tarifs réduits des superphosphates, la suppression du budget des dépenses somptuaires qui n'intéressaient que les cités ; aux vignerons il proposait l'abrogation des lois contre les bouilleurs de cru, une nouvelle législation des sucres, la répression de la fraude. Son cœur battait ; il sentait le cœur de ses auditeurs d'abord glacés battre du même rythme après quelques paroles. Alors il s'envolait au-dessus de lui-même. Et quand il se taisait, c'était pour entendre leurs doléances particulières ; il reprenait besace et bâton, se rendait aux hameaux voisins pour concilier le père et le fils, l'oncle et le neveu, deux notables ou deux besogneux ennemis. Il voulait l'union des Jacques, se refusait à faire de la politique, ouvrait un âge de douceur et de violence apostoliques, contentait toutes les fibres qui agitent les hommes de tant de mouvements contraires. Il se sentait en marche vers quelque chose d'immense et de définitif qu'il n'eût pu lui-même décrire, porté par la confiance toujours accrue et consolidée des milliers de paysans de la montagne et des pays bas ; il ne songeait pas à aviser davantage ; tant qu'on allait de l'avant dans une direction que marquait le peuple lui-même, on ne pouvait errer. Au bout était le bonheur de ce peuple ; car au bout était l'événement considérable qui imposerait à des millions de Français l'attention à cette misère de leurs frères ; et ce jour-là peu importait ce qui pouvait advenir du Tarramagnou ; le salut des paysans était assuré.

Infatigable, il continuait donc de parcourir routes et sentiers. Plus que jamais il bannissait la politique de ses discours, proclamait la nécessité de l'union, joignait les mains d'adversaires réputés irréductibles, radicaux et cléricaux, socialistes et réactionnaires, catholiques et protestants. Et cette fois la propagande faisait son œuvre. La flamme de sa conviction, son évidente soif de sacrifice, on ne savait quoi de triste, de perdu, de résigné, peint sur son visage, sa bonté proverbiale attiraient à lui tous les cœurs. Plus que tout le reste cependant, la misère lui apportait des disciples. Elle était universelle et profonde. Ce peuple de cultivateurs n'était plus le serf de la noblesse mais celui du capital ; il était jugulé non plus par des pillards

armés, mais par des bourgeois indifférents, habiles au maniement de lois scélérates. Pas un qui ne dût jusqu'à sa chemise. Incapables de vendre et d'acheter, incapables de faire des échanges, que leur production trop exclusive de quelques denrées leur interdisait, ils représentaient la figure la plus extraordinaire, la plus lamentable et la plus dangereuse de la misère moderne.

L'unanimité se réalisait peu à peu. Elle se montra un jour sous une forme singulière et qui devait être définitive. A la fin d'une réunion à Vic, où il était allé seul, le Tarramagnou vit se lever un homme en qui il reconnut Guirand de Cagnac. Celui-ci prit la parole sur un ton extraordinairement exalté, mais qui témoignait d'une intelligence maîtresse d'elle-même. Son discours débuta par des phrases un peu embrouillées et sibillynes dont nul ne parvint à saisir le sens. Mais comme il était bien vêtu, nul n'osait l'interrompre et n'accusait que soi-même de son incompréhension. Peu à peu, le ton du jeune homme s'éleva ; sa voix s'enfla ; il trouva des accents poignants pour exprimer une pensée qui lentement sortait de ses limbes ; les auditeurs saisis l'écoutaient, suspendus à ses lèvres. Il racontait son enfance, sa jeunesse de fils de riches, riche lui-même, son ignorance de la misère et son éloignement des pauvres ; éloignement moral, éloignement matériel, répugnance physique.

— Je ne savais des pauvres que ce que m'en disaient les éducateurs. Ils étaient un mal terrible mais inévitable dans la société et notre devoir de chrétien était de les aider. Ainsi nous faisions régulièrement nos visites aux pauvres de la ville. Qui étaient-ils? Toujours les mêmes ; les nôtres, nos fonctionnaires, des professionnels. Avec indifférence, je leur faisais l'aumône. Ah ! frères ! je vous ignorais ! Je ne savais pas qu'il y avait plus de souci, de mérite et de tristesse dans le sort d'un pauvre vigneron que dans celui d'un infirme cajolé de nos religieuses et de leurs amis. Je ne savais pas ce que c'était que de voir disparaître son bien, de voir pâlir ses filles, de voir trimer sa femme ; de craindre le gendarme, le juge, l'huissier, de prévoir un lendemain sans pain pour les bouches que Dieu nous a données à nourrir. Je le sais, maintenant, frères, et c'est celui-là qui me l'a appris !

Il tendait le doigt vers le Tarramagnou qui l'écoutait, sombre et muet.

— Celui-là est un saint, continua Guirand d'une voix profonde, les yeux au ciel, illuminé et extatique. Celui-là est un saint qui vous conduira au règne de la justice par les chemins de la Vérité !

Il s'arrêta tout à coup :

— Qui vous conduira? Ah ! frères, j'ai souvent des songes et

Dieu, plus d'une fois, m'a confié le secret de ses présages. Mais qui sait exactement ce que réserve l'avenir?

Il se tut. La multitude pressée ne disait mot. On entendait, dans le silence général, le faible roucoulement d'une colombe sur le platane de la fontaine.

— Nul ne le sait. Nul ne connaît notre destin ni les instruments de la Providence. Tarramagnou, cher et saint petit homme de la terre, qu'est devenue cette Liotte qui accompagnait vos pas?

Il se fit un mouvement de vive curiosité. Hilarion ne répondit rien. Bournazel le regarda avec surprise, puis se leva et s'écria :

— De qui donc ce fou est-il ici l'instrument? Cette scène n'a-t-elle pas assez duré?

Mais le Tarramagnou lui fit signe de se taire et de laisser Guirand poursuivre son discours. Le prétendu fou continua d'une voix sans timbre, comme intérieure, les yeux maintenant baissés, tournés au plus profond de lui-même, le visage empreint d'une infinie sérénité.

— Cette Liotte était belle comme l'ange exterminateur. Elle devinait les ruses des méchants et les pièges de vos ennemis. Elle était implacable et prête à tous les massacres nécessaires. C'est la sainte de la Révolution des Justes. Qu'est-elle devenue?...

Le silence régna de nouveau.

— Nul qui puisse me répondre. Hilarion, as-tu craint d'offenser ton Dieu en épousant une fille qui n'est point de ta confession mais qui est de ton sang? A-t-elle, de son côté, craint d'unir son âme rigoureuse à ta bonté proche de la faiblesse? Qu'y a-t-il?

Il reprit, rêveur :

— Ou peut-être la chose la plus simple, la plus nécessaire, la plus mystérieuse du monde depuis qu'il existe des mortels vous a-t-elle touchés tous deux de sa présence auguste? Nous serons seuls à nous comprendre, Tarramagnou.

Il fixa ardemment Hilarion qui battit des cils imperceptiblement et malgré lui. Guirand ébaucha un pâle sourire, s'approcha de lui, lui prit les mains et les baisa, disant à voix basse : Dieu soit loué !

Cette scène incroyable s'achevait dans les murmures d'étonnement. Le fou redescendit de la terrasse, traversa la foule qui s'ouvrait devant lui et s'éloigna. Puis avant de disparaître derrière la tour de l'église, il se retourna et s'écria :

— Tu portes le signe, Tarramagnou, je te vois, marqué du feu de Dieu, comme un prophète. Tu es le saint des misérables et le Seigneur t'a béni. Tu seras notre Rédempteur.

Tant est grand encore auprès du peuple le prestige du mystérieux et de la folie que de cette minute data la consécration d'Hilarion.

Celui-ci, ses voisins du comité, Roucassous lui-même n'osaient s'avouer le retentissement qu'ils éprouvaient au fond de l'être. Quand le Tarramagnou, pâle et rêveur, descendit de sa place et regagna l'auberge sans rien voir, des hommes et des femmes qui se découvraient à son passage avant de rentrer au coin de leur âtre, manger tristement les dernières croûtes qui leur tenaient lieu de repas usaient déjà du grand terme biblique et chuchotaient, ivres d'espérance : « Le Rédempteur. »

Mais Roucassous, qui suivait partout le Tarramagnou, avide de ses harangues où il retrouvait sa propre passion, ne voulait pas se contenter de paroles bibliques ; il le guettait et le harcelait. Son tempérament sec et terrible ne rêvait que d'incendies, de meurtres, de grands désastres. Il ne voyait point les réformes autrement qu'on les lui avait contées et que le récit s'en transmettait de père en fils dans la montagne : la jacquerie auréolée de bûchers, de châteaux brûlants, de femmes violées, d'enfants terrifiés et hurlants ; la guerre des Camisards avec ses faucheurs livides, ses supplices, ses chants de mort au fond des combes désolées. De là seulement pouvait naître un ordre nouveau. Qu'attendre de contrats avec l'État ou les Communes ; qu'attendre de lois nouvelles? Papiers, cela, papiers.

— Et tu crois, demandait-il au Tarramagnou, que tu pourras obtenir des lois favorables? Fais-les, tes pétitions, et si tu réussis auprès de ton Parlement je veux être pendu, tu entends, pendu !

— Je les aurai, mes pétitions.

— Jamais ! Nos croquants ne signent pas, tu le vois, ils ont peur de se compromettre. Mais demande-leur de mettre le feu au château de la Bouglade où il y a de si mauvais maîtres, et tu verras.

— Pas de pareilles choses, Roucassous.

— Petit homme. Va. Tu crains. Tu y viendras. Elle est là, la vérité. Et non pas dans tes mutuelles et tes coopératives. Jamais ils ne te suivront sur ce chemin.

Hilarion redoublait ses efforts, mais si ses succès oratoires se multipliaient, sa propagande ne faisait pas d'adeptes au réformisme. Il réussissait à faire prendre à quelques cérébraux le goût de la discussion et le courage de la parole. Mais ceux-là étaient plus violents que lui, ne comprenant pas l'opportunité d'une réforme à longue échéance, n'en acceptant pas l'efficacité, convaincus de la seule utilité de la révolte à main armée.

Le Tarramagnou en concevait une vive irritation. Comme il arrive, les sentiments profonds qui animaient son action s'exaspéraient de n'en pas voir plus vite le couronnement et de constater au contraire que les voies qu'il ouvrait déviaient aussitôt. Combien de fois songea-

t-il amèrement aux conclusions désenchantées de son père, à ce destin qui tourne en dérision les actes de l'homme et se plaît à leur donner la répercussion contraire du dessein qui les a animés ! Il était mû par la pitié, par la bonté, par la fraternité et il suscitait le vieil instinct de haine, de vengeance et de massacre. Il avait la soif de la grandeur et on l'entraînait au crime. Il avait le goût de l'éloquence, de la grande discussion du légiste et ses auditeurs, quand ils concluaient, concluaient à l'action.

Il ne décolérait plus contre lui-même ; tout entier maintenant abandonné à cette passion qui l'enrageait et l'épuisait, il allait de réunion à réunion, de foire à foire et, de plus en plus, porté par son dieu naturel, excité par l'applaudissement, en venait à quêter inconsciemment celui-ci en flattant le monstre aux mille têtes qui l'écoutait. Entre deux réunions, les esprits s'échauffaient. On ne menait pas grand bruit. Les paysans, toujours méfiants, ne tenaient pas de conciliabules. Ils ne se convertissaient pas davantage aux institutions de solidarité et de prévoyance. Ils n'instituaient pas de comités. Mais ils échangeaient parfois quelques phrases au coin d'un champ. Leur étonnante mémoire, qui avait retenu l'essentiel des discours du Tarramagnou, le rabâchait jusqu'aux clichés. Ceux-ci prenaient une place d'habitués dans leur tête. Et en parlant, ils s'y référaient, d'un mot à peine, d'une manière presque tacite comme pour une chose depuis longtemps connue, cataloguée, admise — et d'ailleurs évidente. Quand le jeune homme passait de nouveau, il trouvait un auditoire qui avait assimilé de sa harangue antérieure tout ce qui lui avait plu et puis depuis avait poussé plus loin, travaillé et excité par Roucassous et ses émules. Aussi peu à peu, les troupes dépassaient-elles le chef. A plusieurs reprises, Hilarion s'aperçut qu'on le trouvait tiède et que, si jamais on arrivait quelque part, ce serait à la Révolution. Il fallait suivre et de la seule manière possible : en précédant — ou se démettre.

Mais se démettre ! Déjà, lui aussi s'excitait davantage et plus aisément. La rumeur populaire lui devenait nécessaire. Bien qu'il n'eût pas cette répugnante vanité qui transforme tant d'orateurs en cabotins, la froideur d'un auditoire le rendait malade. Il pleura à plusieurs reprises comme un enfant de l'accueil qui lui fut fait par des villages où on le jugeait timoré. Il se promit de renoncer. Mais la nostalgie de la réunion publique était la plus forte. Il revenait. D'ailleurs il avait assez d'orgueil pour vouloir mener à bout sa tâche. Il avait fini par comprendre ou par croire qu'il était indispensable à cette cause de « l'affranchissement du prolétaire rural ». Il luttait avec désespoir contre les violents, toujours accompagné de Rou-

cassous qui ne le combattait point en public mais lui prodiguait des objurgations et, ce qui était plus efficace, lui prédisait qu'il viendrait à sa thèse, qu'il mûrirait comme un fruit, sans s'en apercevoir lui-même et un beau jour arriverait aux « saines idées d'action directe ».

Il luttait ; courageux, combatif, soutenu par une foi, une réputation de bonté d'ailleurs justifiée, un sentiment profond de la fraternité de tous les hommes, il s'ingéniait à proposer des solutions qui satisfissent les exaltés sans compromettre ses principes. Mais, acclamé quand il dépeignait les misères du prolétariat rural et les exactions de ses profiteurs, il se heurtait à un mur de glace dès qu'il entrait dans l'explication de ses solutions de réformiste.

A force de patience, d'intrigues, de démarches, il était pourtant parvenu à recueillir un nombre considérable de signatures au bas d'une pétition qu'il avait rédigée d'une manière extrêmement violente afin d'imposer par la menace aux Pouvoirs publics et où était exposé son programme de réformes législatives. Il les montrait à Roucassous qui haussait les épaules.

— Ce n'est rien, cela, disait le berger. La Révolution...

— D'abord, essayons de...

— Bon. De toutes manières, il faut commencer par nous grouper. Nous le pouvons maintenant et on nous le demande assez, n'est-ce pas?

En effet, prêts à tout, sollicités depuis des semaines par la parole brûlante de Tarramagnou, circonvenus par les propos de Roucassous et de ses amis dont l'évidence tenait lieu de vérité, un grand nombre de paysans attendaient avec impatience qu'on les organisât. Déjà certains d'entre eux en avaient conféré avec Hilarion. Celui-ci ne voulait rien tenter qu'à coup sûr et il tergiversa longtemps, faisant mentalement ses projets, ses comparaisons de valeurs, d'hommes, de décisions. Enfin, il prit, après avoir longuement réfléchi, un parti qu'il se résolut à rendre public.

Ce fut au cours d'une réunion qu'il donna à Vic le dernier dimanche de février. Quelques milliers de personnes venues de tous les coins du Candobre y assistaient. Il avait prévenu par la voie des affiches et des tambours de village que ce jour-là serait le jour de la grande Charte des Gueux. Il avait déjeuné chez le vétérinaire de l'endroit, homme froid et calme qui répondait au nom de Lobre. La maison était construite en chartreuse avec une grande terrasse qui dominait l'esplanade plantée de marronniers. Quand le moment fut venu, il gravit l'escalier de la terrasse. Il aperçut cette immense foule qui l'acclamait. Devant lui, la tour sarrasine, cubique, crénelée, surmontée d'un clocher de tuiles rouges, chaulée à vif sous le soleil déjà dur, l'aveuglait ; la vieille ville du treizième siècle, close dans sa petite

et massive enceinte, faisait autour de l'église une tache sombre, étoilée par endroits des flammes d'un grenadier. A gauche, éternellement dressés, le roc de l'Aigle, le pic de Nore, le Peyremaux ; à droite, les hauteurs lointaines du Pardailhan et les grands causses, blancs comme des tôles dans un brasier, crayeux, brûlants, rongés par les eaux et par les garrigues, porteurs de chênes et de ceps noueux et durs comme du fer. Derrière Vic, sur les pentes, tout le bien aimé pays du Candobre, aujourd'hui désert, vidé de ce peuple qui l'acclamait.

Il pensa à tous ses ancêtres, aux siens, à l'immense confiance qu'avaient en lui ces milliers d'hommes, à l'immense misère dont ils souffraient. Il se sentit petit, chétif, mais plein d'une foi qui renverserait les montagnes. Une fois de plus il fut prêt à se donner tout entier. Il ne songea pas à celle qu'il n'oubliait jamais et, grave, inspiré comme un prophète, il commença son discours de cette voix profonde qui donnait un frisson physique à quiconque l'écoutait.

« Peuple du Candobre, disait-il, vigneron ou laboureur, qu'es-tu venu faire ici, sinon une fois de plus reconnaître publiquement ta misère? Ah! c'est un grand acte de confiance! Confiance en toi-même, confiance dans ceux qui te convoquent, confiance dans les destinées de ta patrie. Moi, humble et chétif, qui n'ai de valeur et de puissance que par le souffle que tu me communiques, je t'écoute et je te devine. Que veux-tu, si ce n'est vivre? Que veux-tu si ce n'est grandir? Que veux-tu, si ce n'est t'organiser? »

Un souffle rauque lui parvenait. Ce corps aux mille têtes ne l'intimidait plus mais vivait de sa vie propre. Il l'excitait et l'apaisait tour à tour ; il en jouait à sa volonté. Il marchait sur la mer. Il souleva l'enthousiasme lorsqu'il eut informé son auditoire qu'il était enfin sûr de la réussite :

— Sûr de la réussite? Ah! direz-vous, citoyens, qui peut être sûr de la réussite? Quelle parole téméraire! et que de conquérants furent cruellement punis par le destin pour les avoir prononcées! C'est qu'ils parlaient au nom d'eux-mêmes et non d'un peuple. En moi, c'est vous qui parlez. C'est vous qui parlez et non moi-même qui ne suis que votre instrument. Sûr de la réussite? Ah! citoyens, si je le suis, si je vous ai réunis aujourd'hui pour vous le dire, c'est que j'ai acquis aujourd'hui même la certitude qu'il n'y a plus entre vous de querelle. Adieu la politique, adieu les discordes intestines, adieu les désaccords religieux ou familiaux. Je puis dire que tout le monde du plateau et des côtes forme un être unanime, je puis dire qu'il l'a reconnu lui-même dans ce papier que vous avez tous vu.

Il brandit au-dessus de la foule un cahier rouge et une acclamation lui répondit :

— Ah! vous le reconnaissez, camarades, ce cahier rouge que je promène parmi vous depuis des mois! Vous vous la rappelez la lettre qui l'ouvre : « Les soussignés, propriétaires et ouvriers du pays du Candobre, c'est-à-dire des communes désignées ci-dessous, ont l'honneur d'informer M. le préfet qu'il n'y aura pas jusqu'au nouvel ordre de correspondance avec le pouvoir central; que les impôts ne seront pas payés; que nous empêcherons, par tous les moyens, les ventes et saisies dont nous serions les victimes en tant que contribuables; que nous opposerons les moyens légitimes aux moyens légaux; et cela tant que les dispositions et les lois dont nous demandons dans notre pétition le vote et l'application ne seront pas en vigueur. » Eh! bien, cette terrible déclaration, elle est signée de tous les chefs de famille du Candobre. Je dis de *tous*. Exceptions sont faites naturellement des employés du gouvernement. Cette déclaration, ce moyen formidable, nous le gardons en nos mains jusqu'à ce qu'en soit venu le moment d'en faire usage. Ce moment venu, nous n'hésiterons pas.

Il fit un geste pour apaiser la tempête joyeuse.

— Ah! citoyens, quelle récompense pour moi qu'une telle confiance! Combien de fois, avant ce jour, fus-je traité de fou! Vous croyez, me disait-on, arriver à quelque chose avec ce gouvernement orgueilleux et autoritaire qui sabotera vos réunions, qui intimidera vos partisans? Avec ces paysans craintifs qui vous suivront d'abord et ne vous reviendront pas? avec votre pauvre pouvoir d'homme seul, traqué par des créanciers, recru de fatigue et de travail? Naïf que vous êtes, enfant, fou!

« Voilà ce qu'on me disait. Mais je faisais comme vous mon grand acte de confiance et cet homme seul est aujourd'hui le représentant de tous. Hélas! citoyens, que vaut un homme seul dans le temps! L'Ecclésiaste l'a dit : Malheur à lui! Et c'est pourquoi vous allez avoir devant vous pour mener la lutte, non plus un homme mais une réunion d'hommes, un comité viril, actif, prompt à la décision, d'une abnégation et d'une droiture reconnue de tous. Ce comité s'appellera le Comité de Vigilance du Candobre. C'est le premier organe constitué pour défendre nos droits, c'est le premier groupement d'hommes désigné à la vindicte du gouvernement et à votre gratitude. »

La foule s'agitait, poussant des vivats.

— Nous allons agir tout de suite, citoyens. Comment? Vous allez le savoir tout à l'heure. En attendant, je vous donne la liste des membres du comité constitué par cooptation à l'exception des trois premiers qui s'imposaient et que chacun de vous aurait immédiatement convoqués comme je l'ai fait moi-même. Ce sont les camarades Lobre, Bournazel et Roucassous...

La foule manifesta son approbation et réclama les camarades à la terrasse.

Ils parurent. Le vétérinaire Lobre était un homme petit et gros, vêtu d'une redingote, coiffé d'un gibus, mal rasé et moustachu, gras de l'abdomen et des fessiers, d'un aspect bonasse que démentait parfois l'éclair d'yeux bleus perçants. Il remuait avec une sorte de mollesse ses bras boudinés ; il se découvrit et montra un beau front large, proéminent et chauve. Il parla à son tour, sans éloquence, mais avec une précision qui plaisait à la foule. Il expliqua le rôle du Comité de Vigilance.

— Il s'agit, dit-il, d'une institution qui soit à la fois une base solide pour notre action et un organe de propagande. Je dis une base solide. C'est dire que ce comité de vigilance comprendra une sorte de bureau, de permanence, toujours ouvert ; à toute heure du jour et de la nuit, il faut que nos amis puissent faire appel à lui. Ce comité étudiera toutes les questions, prendra les résolutions exigées par la situation, réglera la tactique à suivre. Il est composé d'hommes connus, estimés et que n'effraient pas les responsabilités. Il est prêt à aller partout, jusqu'au bout de sa mission, même devant les juges, même en prison. En attendant, c'est lui qui va organiser les manifestations, établir les cahiers de vos revendications et passer à l'action.

« Comment passer à l'action? C'est ici que notre comité devient un organe de propagande. Il va engendrer d'autres comités semblables à lui et dépendant de lui ; il y aura celui du Minervois, celui du Narbonnais, celui du Razès, celui du Carcassès, celui du Sidobre, celui du Cabardès ; et d'autres si cela est nécessaire. Des signes certains nous font déjà prévoir que les vignerons de Perpignan et ceux de Montpellier qui ne peuvent plus acheter du blé, que les patarins du Ségala qui ne peuvent plus en vendre, se joindront à nous. Notre tâche est bien définie dès à présent. Nous formons un peuple qui crève de misère et qui veut vivre. Il faut savoir si les Pouvoirs publics veulent une Révolution. Mais tout d'abord il faut faire entendre aux sourds et montrer aux aveugles ce qu'est et ce que demande ce peuple. C'est le rôle du Comité de Vigilance, issu de vous ; je jure qu'il n'y faillira pas. »

Cette voix froide, cet accent de décision, cette impression de force et de lenteur, imposaient aux masses bruyantes. Leur silence fut plus admiratif que ne l'eussent été leurs applaudissements. Roucassous parut le dernier. Il avait gardé son costume de berger, ses guêtres, sa limousine rayée et son grand béret. Il s'appuyait sur le long bâton dont il touchait les bêtes rétives. Il dit quelques phrases, sans gestes, mais d'une voix presque basse, comme rongée par une terrible ardeur :

— Je ne sais pas parler. Je ne suis qu'un berger. On m'a mis de ce Comité pour dire mon avis. Je le dirai. On veut encore essayer, il paraît, de discuter avec le gouvernement. Moi je pense qu'il vaudrait mieux aller tout de suite foutre le feu aux châteaux des richardasses et des marchands de biens qui se carrent tranquillement sur nos hardes. On préfère attendre. Pendant ce temps, le gouvernement amènera des soldats. Et nous ne pourrons rien faire que crever de faim comme avant. Enfin! Essayons, mais après, s'il faut crever, crevons les autres avant nous!

Ces paroles descendaient, semblaient glisser dans l'oreille, atteindre et glacer le cœur des auditeurs. Plus que tous les discours, ces phrases sans éloquence mettaient les paysans en face de la réalité. Il ne s'agissait plus ici de se saouler de mots ni d'apparences, de participer à des démonstrations sans danger, conduites par des hâbleurs dont la langue bien pendue saurait soutirer aux autres hâbleurs du Parlement des mesures propres à combattre la misère où ils pourrissaient. On voyait poindre les actes. Ce Roucassous était prêt à tout. Il serait le censeur le plus jacobin du Comité de Vigilance, l'extrémiste dédaigneux et terrible qui ne voit que le but : détruire Carthage. Le vétérinaire Lobre, Bournazel et leurs pareils ne pourraient que suivre sa voie. Quant au Tarramagnou, au Grand Pitoyable, il était son ami. C'était donc que le prophète avait envisagé d'un œil serein toutes les éventualités même celle de la Révolution? Les sages tremblèrent. Mais la machine était en marche. Le gros de la foule suivait déjà. La moindre hésitation allait sembler une défection. Et puis, que faire, que risquer de pire que la misère présente?

Le Tarramagnou sentit le danger. Il était d'ailleurs à cran. Roucassous et Liotte l'avaient harcelé plus que de coutume. Une journée extrêmement pénible de travaux aux champs, trois heures de charrette le matin pour se rendre à Vic l'avaient épuisé et irrité. D'autres soucis encore le tourmentaient. L'huissier de Déléris était passé. Le maire lui avait signalé qu'il était l'objet d'une attention active en haut lieu Et voilà que Roucassous tentait maintenant de pousser les troupes plus avant? Il monta à la tribune, résolu à abattre les surenchérisseurs, et à poser une fois pour toutes, avec toutes les ressources de son éloquence et de son cœur, les bornes de l'action qu'il entendait exercer. Si la voix populaire lui donnait raison, il engagerait le peuple du Candobre dans les démarches qui devaient aboutir fatalement aux réformes que toute la population rurale devait attendre avec lui. Si la voix populaire lui était indifférente ou hostile, il se retirerait de la lutte. Aux prières de Liotte et de Bournazel, il opposa une face dédaigneuse et il remonta sur la terrasse.

Il commença comme d'habitude par faire le tableau de l'existence des paysans. A chaque fois qu'il le faisait, son expérience accrue y ajoutait, renforçant un trait, en supprimant un autre moins fort, aboutissant à une figure saisissante, sobre, terrible et véritable, qui faisait frémir et même pleurer. Ce jour-là, il fut plus éloquent, plus grand que jamais. Enlevé par une émotion inaccoutumée, servi par son exaspération et ses inquiétudes, secoué par l'idée qu'il allait parler encore, pour la dernière fois peut-être, il se donna à cette foule qui l'écoutait dans le silence et l'émotion. Quand il s'arrêta, un immense soupir s'échappa de mille poitrines. L'auditoire vacilla un instant, puis une clameur faite de cris inarticulés, de bravos, d'applaudissements s'éleva et parut pendant plus de dix minutes ne pouvoir s'apaiser.

— Aujourd'hui, je les tiens bien, se dit Hilarion. Je vais les convaincre et les mater.

Il but une gorgée d'eau et continua :

— Voilà les maux, dit-il. Y a-t-il des remèdes? Il y en a ; mais il y en a de bons et il y en a de mauvais. Quels sont-ils? Voyons-les.

Dès qu'il eut commencé à exposer ces remèdes réformistes il sentit la désaffection de ses auditeurs ; il vit sur quelques figures particulièrement expressives le rembrunissement et l'ennui, puis la méfiance et enfin l'hostilité. En vain déploya-t-il toute son éloquence. La foule devenait indifférente, l'abandonnait. Après les paroles corrosives du berger, ses déclarations prenaient un goût douceâtre qui écœurait les plus modérés, cenx-là mêmes qu'avait le plus inquiétés Roucassous. Il entendit une réflexion : « C'est un froussard, il est comme les autres », puis : « Il veut tout, sauf la seule chose utile : la révolte. » Tout à coup un coup de sifflet jaillit, vif et dur. Ce fut le signal du vacarme qui commença au moment même où il disait : « Voilà, citoyens, les remèdes proposés... »

Alors il perdit la tête, fit signe qu'il voulait parler et s'écria :

— ...proposés par les réacteurs... Sont-ils admissibles? Non. Il n'y a qu'un remède, je dis un seul : le comité de Salut public ; l'action révolutionnaire !

Ce fut une minute exaltante, la plus belle et la plus sûrement empoisonnée qu'il vécut jamais. Toute une salle déchaînée par l'enthousiasme le soulevait de lui-même, le portait à sa chambre, le traitait en Dieu.

Quand Liotte le rejoignit, il pleurait.

— Vous pleurez de joie, lui dit-elle.

— Non, de honte, répondit-il. Et il cachait son visage dans ses mains.

Mais elle ne voulut point de tels enfantillages. Ce peuple lui appartenait et lui devait son salut.

— Vous, disait-elle, entraîné par vos théories, vos habitudes, vos idées sur la légalité, vous freiniez. Ce soir, vous avez senti enfin ce que d'instinct ce peuple a trouvé en soi-même. Et les paroles qu'il fallait, les paroles que vous deviez prononcer sont sorties de votre bouche, comme malgré vous, quand il le fallait. Vous régnerez sur eux, pour leur bien, à ces hommes ; vous en ferez des êtres libres. Ah ! petit homme de la terre, que vous êtes grand !

Elle l'embrassa avec fougue. Elle avait assisté, haletante, à son discours. Elle avait perçu ce revirement pathétique ; femme, et femme exaltée, au milieu de cette foule chaude, pressée, envahie de sueurs et de vapeurs, transportée, elle avait hurlé comme tous, sifflé, acclamé. Et maintenant elle était là, seule près de lui. Le héros n'était plus qu'un enfant attristé, épuisé, doutant de lui-même, puni, perdu. Elle rêvait d'une récompense unique qui accompagnerait ce triomphe et le rendrait radieux, qui comblerait ce petit homme de la terre et le convaincrait de la grandeur de son acte. Elle... elle...

Elle le regarda ; il était tout près d'elle, comme un amant qu'il n'avait jamais été ; elle le voyait pâle, les yeux fermés, certainement désespéré de lui-même, renonçant à elle comme à tout. Elle n'y tint plus. Elle se jeta sur sa bouche avec pitié, avec bonheur, avide de sa joie. Elle n'eut que le temps d'apercevoir entre ses paupières mi-ouvertes un regard chancelant, exténué, surpris et soudain ivre... Quelques instants après, quand Hilarion se releva, il entendit des voix qui s'éloignaient dans la nuit. Il redoubla d'attention, examina avec une sorte de crainte le visage de cette femme qui maintenant sommeillait à ses côtés, puis tendit de nouveau l'oreille, en vain. Il alla jusqu'à la fenêtre, l'entr'ouvrit avec précaution. Alors, avec une violence inattendue, pénétrèrent enfin dans la chambre les accents de l'*Internationale*.

IV

Ce fut la fin de ses hésitations. Il se lança à corps perdu dans la bataille qu'il voulait gagner. Il s'appliqua tout d'abord à porter à son comble l'agitation, à mettre en feu toute l'intelligence terrienne, puis à canaliser ce feu, à le maintenir vivace et, une fois en possession de tous ses moyens, à tenter enfin un grand coup. Dans les premiers jours du mois de mars, il apprit qu'une Commission interparlementaire devait se rendre à la préfecture de Couzan pour étudier sur place les causes de la misère dont la presse se faisait journelle-

ment l'écho. Le Tarramagnou décida de profiter de cette occasion pour compter ses troupes et pour entrer directement en contact avec le pouvoir législatif. Il demanda à être reçu par le Préfet. Mais celui-ci ne lui fit aucune réponse. Il se résolut alors, avec son Comité, de partir pour Couzan le jour même de la session de la Commission et il commença une propagande très vive parmi les agriculteurs du Candobre afin d'en entraîner le plus grand nombre possible à sa suite.

Cette première tentative d'action eut pour effet de lui faire mesurer les limites de sa puissance et de lui faire connaître le caractère des hommes. Les plus exaltés dans les réunions publiques se montrèrent pour la plupart fort timides dès qu'ils s'aperçurent que le mouvement allait se déclancher et qu'ils encourraient peut-être toutes sortes de risques dont le moindre n'était pas d'être repérés par les autorités officielles. Ils opposèrent aux membres du Comité toutes sortes de faux-fuyants assez dérisoires. Les tièdes furent tout à fait refroidis par la proposition qui leur était faite. Il ne leur convenait guère de partir en cortège pour la grande ville, de passer sous les regards curieux et peut-être moqueurs ou hostiles d'une foule citadine. En fin de compte, le Comité ne put recruter dans tout le Candobre qu'une centaine de volontaires. Devant ce maigre résultat, il décida de faire une réunion où, après une harangue enflammée d'Hilarion, cinq cents citoyens donnèrent leur parole de se joindre au noyau déjà formé.

Le matin du départ, le Tarramagnou, qui avait passé la nuit à Vic, était sur la place publique dès cinq heures, accompagné de Roucassous. Ils se rendirent aussitôt chez le tambour de ville qui avait accepté de précéder le cortège avec Pardane et Cordunel, deux anciens clairons de l'infanterie. Les volets de la maison étaient fermés.

— Voilà qui sent mauvais, dit Hilarion à Roucassous. Tu vois que, malgré tout ce que tu pensais, ces gens-là sont plus forts du gosier que du cœur.

— Bah ! frappons à la porte.

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage et une vieille parut :

— Pauvre de nous ! s'écria-t-elle. Mon fils est parti cette nuit pour Cabessardes ; son oncle, le frère de mon pauvre mari, est à la mort. On est venu nous en avertir en grande diligence. Que je regrette, Seigneur ! Lui qui se faisait une fête de venir !...

— Assez d'histoires, la vieille. Dites qu'il a eu la colique de perdre sa place de valet. En tout cas, il n'a pas pris la peau d'âne, hein? Donnez-la ; nous avons Rivencq qui saura s'en servir.

— Vous êtes bien méchant pour une pauvre veuve, berger. Je jure la Vierge que le petit n'a pas pu venir. Et le tambour, je ne peux pas vous le donner, car il est justement démoli.

— Je le réparerai, vieille fée. Donnez-le tout de suite.

— Mais il n'est pas ici, berger. Le petit l'avait envoyé à réparer et devait aller le prendre hier au soir au moment où on l'a averti que son oncle...

— Veux-tu que j'enfonce la porte et que je le trouve, ce tambour, garce? cria Roucassous furieux.

— N'enfoncez pas! fit la vieille d'une voix toute naturelle. Du moment que vous le voulez tellement, je vais vous le donner. Mais faites-moi un écrit que vous me l'avez pris de force.

— Mon pied quelque part, je te le donnerai, bougresse, déclara Roucassous quand la vieille lui eut remis le tambour. C'est pas malheureux de travailler et de s'esquinter le tempérament pour des graines pareilles! Elles me feraient tourner les sangs.

On put à grand'peine remplacer un des clairons également défaillant. Hilarion dut aller lui-même éveiller quelques partisans peu vaillants qui s'oubliaient au lit et espéraient y être oubliés. Il réunit ainsi trois cents personnes. Un gars audacieux enleva le drapeau de la mairie et prit avec le tambour et les clairons la tête du cortège qui s'ébranla dans le petit matin tandis que derrière leurs volets mi-clos les trembleurs les observaient.

Les membres du comité, qui craignaient les défections, s'étaient répartis dans les rangs et Roucassous faisait en queue de colonne une garde vigilante. Mais contrairement aux craintes qu'on eût pu nourrir, le premier pas franchi, l'inévitable apparu, les plus hésitants s'étaient sentis soudainement raffermis. La conscience de leur misère et de leur droit les soutenait. Maintenant qu'ils étaient à l'eau il ne s'agissait plus que de bien nager. D'ailleurs, les propos qu'ils se tenaient comme des naufragés, la confiance qui se levait entre eux et leur faisait toucher mutuellement ce désespoir que chacun avait jusqu'à ce jour gardé jalousement secret par un double sentiment d'orgueil et de honte, leur montraient qu'ils en étaient tous réduits à la dernière extrémité; un moment très prochain devait venir où une multitude sentirait derrière elle l'abîme, ferait tête toute à la fois; l'isolement, la punition individuelle devenaient impossibles. Ce groupe était compact et unanime. Il fallait marcher coûte que coûte, il fallait marcher. Peu à peu, l'agglomération devenait plus solide, et, en quelque sorte, définitive. A l'entrée du premier village, quand le tambour et les clairons résonnèrent, les manifestants prirent sans le chercher le pas cadencé, l'allure disciplinée d'une troupe en marche dans un dessein précis et par des voies certaines. Aux spectateurs immobiles, ils firent signe : « Venez! venez! » Quelques-uns suivirent. Des voitures avec des vieux et des infirmes prirent

les devants, annoncèrent sur la route le passage de la grandiose manifestation de *Ceux de Vic*. Le prestige du succès les précédait déjà. Les tièdes qui n'eussent pas osé s'agréger à la mince colonne au moment de son départ venaient grossir le cortège qu'on leur avait annoncé triomphal et qui le devenait, en effet. On improvisait des bannières et des écriteaux : « Supprimez l'usure ! Défendez-nous des bandes noires ! A bas les hypothécaires ! Grevez les produits de l'étranger ! A mort les fraudeurs ! » Ce fut une colonne de plus de trois mille personnes qui pénétra dans Couzan, ordonnée, imposante, aux sons militaires des clairons.

Elle campa sur les promenades des Lices ; chacun tira de sa poche l'oignon, le croûton et le bouteillon de vin. Les gens du Comité s'étaient rendus à la mairie où ils avaient été reçus par le docteur Parril, député maire.

— Vous êtes des imbéciles, déclara celui-ci avec véhémence, et vous êtes conduits par un fou.

— Toi, tu n'es qu'un démagogue, répondit Roucassous. Nous te verrons bientôt crier plus fort que nous pour peu que nous réussissions.

— Vous osez dire cela ! cria le législateur lésé dans sa majesté. A moi ! à moi !...

— Pousse-toi, répliqua Roucassous avec calme, pousse-toi que je puisse cracher sans te mouiller les pâturons.

Le Tarramagnou les fit taire :

— A la préfecture, dit-il.

Mais on leur interdit l'accès et ils durent rebrousser chemin.

— Va-t'en dire au préfet, déclara Roucassous au concierge, que nous allons revenir et que nous ne serons pas seuls. S'il veut du charivari, il n'aura qu'à recommencer ce qu'il vient de faire.

Sur les Lices les manifestants attendaient, causant par groupes avec animation. La population de la ville d'abord distante s'était mêlée à eux. Le désir de convaincre, de se sentir appuyés et compris, rendait persuasifs les campagnards. Ils avaient d'ailleurs vite compris où il fallait toucher. « Si nous sommes misérables aujourd'hui, disaient ils, vous le serez demain. A qui vendrez-vous vos produits? pas à nous qui avons les poches vides, pas à ceux qui vivent de nous qui seront bientôt ruinés. Alors, à qui? Et si nos terres ne nous appartiennent plus, qui nous remplacera? Si on nous remplace, quand nous remplacera-t-on? Et en attendant que mangerez-vous? que boirez-vous? A quel prix vivrez-vous? Avec quels bénéfices paierez-vous votre pitance? »

Les citadins comprenaient ces raisonnements si simples mais ils

ne voulaient pas s'alarmer. Ces vignerons, ces paysans allaient tout de suite trop vite et trop loin. Que diable ! La France est un pays civilisé. Il y a des préfets, il y a des députés...

— Les députés? Ils ne veulent rien savoir. Ils sont sourds et muets. Ils...

— Bah ! bah ! Il suffirait de les avertir. Vous venez de faire le nécessaire. Tout va s'arranger, vous allez voir.

Le Tarramagnou arrivait. Il monta sur un banc. D'une voix posée, sur un ton modéré, il fit part des événements qui venaient de se produire. Il recommanda le calme, l'ordre, la discipline et ajouta :

— Nous allons retourner à la préfecture, tous ensemble, cette fois. Je suis convaincu que l'entrée ne nous sera pas refusée de nouveau. Je déclare ici solennellement, et je sais qu'il y a des oreilles pour m'entendre et des langues pour répéter mon serment à qui de droit, je déclare ici solennellement que si les portes de la préfecture ne cèdent pas à la voix de la persuasion, elles céderont à la force. Citoyens de Couzan, nos alliés naturels, vous qui ne pouvez pas ne pas être nos amis, vous qui nous accompagnerez toujours, quoi que vous fassiez, dans la prospérité et dans la misère, venez dès aujourd'hui avec nous. Vous allez voir comment se conduit un peuple qui veut se sauver ou mourir.

— Oui, cria une voix, suivons-le ! Vive le Rédempteur !

— Guirand, souffla Roucassous à l'oreille d'Hilarion. Il m'inquiète, ce garçon.

Mais toute la foule répétait le même cri avec enthousiasme. Quand le Comité arriva sous le porche de la préfecture, la place s'était déjà derrière lui couverte d'une multitude pressée, fiévreuse et bruyante. Les membres de la Commission interparlementaire durent se frayer une voie au milieu d'elle. Son président, le sénateur Masviel, pénétra tout surexcité dans le cabinet du préfet.

— Mais enfin, monsieur le préfet, dit-il en tombant essoufflé dans un fauteuil, que comptez-vous faire? Vous avez là tous les débuts d'une émeute.

Le préfet se mit à rire. C'était un gros Flamand, rose et jovial, à barbe flave ; administrateur de mérite, mais difficile à émouvoir, il se montrait d'ailleurs de cœur pitoyable pour peu que sa raison fût d'abord convaincue, et sentimental honteux, ce célibataire nostalgique jouait sur le trombone la *Prière d'une Vierge* lorsque le souvenir de ses pays du Nord lui mettait du vague à l'âme.

— Feu de paille, cela, dit-il, ça durera cinq minutes, monsieur le président. On va nous menacer du tonnerre de Dieu ; nous laisserons parler et l'énergie tombera avec les discours. Quand nos manifestants

auront achevé de parler, ils auront achevé d'agir. Nous ne sommes pas pour rien dans le Midi, allez !

Mais Masviel n'était pas convaincu. C'était un octogénaire petit, et sec, républicain de la première heure, qui avait connu Blanqui et en tirait gloire. Il tortilla son impériale, agita ses lorgnons au bout d'une petite main fine et osseuse et dit :

— Demaeckers, vous vous trompez. J'ai assisté à toutes les émeutes qui ont marqué dans l'histoire depuis que j'ai l'âge d'homme, c'est-à-dire depuis 48. Je sais comment cela commence et comment cela finit. Les gens que vous avez là sont pacifiques et vous font confiance. Si vous ne répondez pas à cette confiance ils s'exciteront, commettront quelques violences : vitres brisées, devantures démolies, bâtiments municipaux incendiés. Vous, vous jugerez qu'il est de votre devoir de maintenir l'ordre ; vous ferez appel à la troupe en donnant aux chefs la consigne d'être patients. Il y aura quelques bousculades. Il suffira d'un apache dans la foule pour que quelque soldat soit blessé. Et alors... Alors, mon cher, c'est bien simple : sommations, feu à volonté, c'est le carnage.

— Monsieur le président, répliqua le préfet, je m'en rapporte à votre avis, bien que je vous croie pessimiste. Voulez-vous recevoir ce Rédempteur et ses acolytes?

— Certainement, dit Masviel avec fermeté, je les recevrai ; ils déposeront devant la Commission.

— Eh bien ! qu'il soit fait selon votre désir.

Un quart d'heure après, Hilarion, Bournazel, Lobre et Roucassous exposaient aux parlementaires la situation désespérée de l'homme de la terre. Leurs auditeurs ne cachèrent pas leur émotion ni leur étonnement. Masviel déclara qu'une action législative et gouvernementale devait s'exercer immédiatement et qu'il y veillerait. Puis il exhorta le comité à la sagesse et demanda à Hilarion de lui garantir que l'ordre ne serait pas troublé.

— Je ne vous garantis rien du tout, répondit le Tarramagnou. Nul n'a rien tenté pour nous. Nos députés s'engraissent, font des discours, nous flattent et nous flagornent. L'un d'eux, Parril, qui n'a même pas eu l'idée de demander à participer aux travaux de votre commission, et qui est maire de Couzan, nous a traités tout à l'heure d'imbéciles et de fous. Nous ne sommes ni l'un, ni l'autre. Nous sommes des gueux qui veulent vivre. Le jour où le viticulteur qui, dans les Pays-Bas, ne peut faire autre chose que du vin, n'aura plus de pain, il ira en chercher où il y en aura. Le jour où le laboureur, qui, dans les Pays-Hauts, ne possède plus rien, sera mis à la porte de son logis, il ira chercher une habitation là où il lui conviendra.

Ce jour-là, M. le président ni moi, ni vous, ni personne ne pourra arrêter les gueux. Rien ne les arrêtera que la mort.

Roucassous l'interrompit.

— Rien d'autre, dit-il d'un ton sauvage. Et si vous osez nous envoyer vos soldats, ils lèveront la crosse ; ils ne tireront pas. S'ils tirent, s'ils massacrent leurs frères, soyez maudits, vous, les coupables, vos enfants et les enfants de vos enfants !

Ils sortirent. On entendit aussitôt la déchirante clameur d'une foule. Au bout de peu de temps, l'agent Rabouine de la police secrète arriva à la préfecture et demanda à parler à « ces messieurs ». Le préfet était encore dans son bureau avec Masviel.

— C'est le commissaire qui m'envoie vous rendre compte des faits, dit l'arrivant. Il évalue à vingt mille le nombre des personnes actuellement massées sur le champ de foire. Il y a très peu de curieux, presque tous les assistants manifestent vigoureusement leur approbation au Comité de Vic. Il arrive des paysans de tous les villages environnants. Tous ceux qui étaient ce matin au marché ont répandu la nouvelle que Ceux de Vic avaient forcé les portes de la préfecture et ils sont revenus en ramenant des hésitants qui volent au secours de la victoire. Le commissaire estime qu'il y a peut-être plus de dix mille croquants, et il en arrive toujours. Le reste des manifestants est formé des ouvriers et des petits commerçants de la ville. Les cloches de toutes les paroisses ne cessent pas de sonner le tocsin. M. le commissaire ne serait pas étonné que, de proche en proche, le mouvement puisse gagner tout le département et peut-être la province.

— Retournez là-bas, dit le préfet, et envoyez-moi le commissaire et le commandant de gendarmerie.

La sonnerie du téléphone retentit :

— Ah ! c'est vous, commandant. Justement j'allais vous envoyer prendre, je vous croyais sur les lieux de la manifestation... Vous y êtes? Vous me téléphonez d'un café voisin?... Ah? Très bien !... Venez, cela vaudra mieux.

Il posa le récepteur et dit à Masviel :

— L'ordre est parfait. Le nommé Hilarion Cadour, dit le Tarramagnou, ce qui signifie dans leur langage le petit homme de la terre, vient de prononcer un discours enflammé. Il a exhorté les populations au calme, a donné connaissance des promesses qui lui avaient été faites, a déclaré qu'il n'y croyait guère mais qu'on pouvait faire confiance au Comité de Vigilance.

Le commissaire et le commandant arrivaient ensemble. Ils complétèrent les renseignements.

— Jusqu'ici, aucun trouble. Une foule qui sait bien ce qu'elle

demande et qui est prête à tout pour l'obtenir, mais qui veut faire preuve de patience. Je ne crois pas qu'il y ait de bobo d'ici quelques jours, à moins que des éléments mauvais et venus d'ailleurs n'agissent à la faveur du mouvement créé. Pour aujourd'hui, en tous cas, rien à craindre, mais je note deux choses. D'abord le Comité de Vic a ce soir une autorité extraordinaire qu'il n'avait pas ce matin. Cela parce que vous avez reconnu vous-même sa validité en le recevant et son autorité en lui faisant des promesses et en lui demandant de calmer la population; cela aussi parce qu'un concours de peuple très nombreux a pour la première fois entendu ce Tarramagnou qui est véritablement plein de foi et de chaleur. Ensuite, il faut noter que l'émeute n'est que remise mais qu'à défaut de satisfaction, le Tarramagnou et les siens sont décidés à la déchaîner, complètement décidés. Ils l'ont promise *comme une récompense!* C'est grave. Enfin ils ont achevé de mettre debout leur organisation. Tout à l'heure, tous les bourgs dont voici la liste et dont certains indigènes se trouvaient à la manifestation ont réclamé par la voix de ceux-ci l'honneur de créer immédiatement des comités de vigilance affiliés à celui de Vic. Il y a...

La sonnerie du téléphone retentit de nouveau.

— C'est Rabouine, dit le préfet quand il eut raccroché le récepteur. Il m'annonce quelque chose d'incroyable. Notre député maire, Parril, vient de prendre la parole au Champ-de-Mars juché sur le platane où parlait tout à l'heure le Tarramagnou. Il a déclaré que celui-ci était bien le Rédempteur attendu, ainsi que la sagesse populaire l'avait tout de suite deviné. Aux acclamations de la foule, il a ajouté qu'il apportait à ce mouvement d'hommes énergiques et clairvoyants une adhésion totale. Ainsi, après les avoir traités de fous et d'imbéciles...

Masviel haussa les épaules.

— Passons sur ces considérations, mon cher préfet. Après?

— Après? Eh! bien, le Rédempteur a remercié Parril en ajoutant qu'il avait toujours compté sur l'adhésion de celui dont il espérait depuis le début faire le plus sûr, le plus sincère et le plus actif de ses lieutenants.

Masviel siffla d'un air admiratif.

— Ça se gâte, dit-il. Cet Hilarion m'a tout l'air de s'être vite adapté et de devenir malin, s'il ne l'est déjà. Voilà un politique. Mon pauvre Demaeckers, vous allez avoir du fil à retordre.

— Je le crains, fit le préfet. Aussi vais-je d'abord télégraphier à Paris pour demander des instructions à mon ministère.

— Des instructions? Je vais vous les donner, moi, et vous me direz

demain si je n'ai point deviné exactement celles qui vous seront envoyées : *Je vous rappelle que la liberté de pensée et de réunion sont des droits stricts et imprescriptibles acquis par le citoyen français au prix de plusieurs révolutions. Vous n'avez à intervenir dans aucune manifestation, quels que soient le lieu et le nombre des manifestants, tant que l'ordre n'aura pas été troublé. Vous avez au contraire à encourager un mouvement qui réclame uniquement l'intervention légale des représentants du peuple. Si ce mouvement est paisible comme tout semble le faire prévoir, plus il sera grandiose et mieux sera établi l'exemple de liberté, de réflexion, de discipline, librement consenties donné par le peuple qui a fait la Révolution. Sous aucun prétexte ne rassemblez de troupes qui pourraient donner matière aux troubles.* Voilà ce que vous recevrez. C'est ce que tous les gouvernements modernes feraient à la place du nôtre. C'est ce qui a permis 1830, 1848, la Commune et la troisième République. Peut-être de notre part à nous républicains, est-ce un excès de libéralisme maintenant que nous tenons le pouvoir. Si, en effet, la situation était exploitée par quelques réactionnaires à poigne...

Il sourit dans sa barbe.

— Il est vrai que tout ce qu'ils ont ne vaut guère mieux que le Boulanger qui alla claquer de peur sur le tombeau de sa chochotte. Les énergiques, les Ferry, les Constans, les Clemenceau ont heureusement toujours été de notre côté... Pour le moment, il faudrait voir à quel endroit est vulnérable ce Tarramagnou. Le commissaire pourrait peut-être nous renseigner là-dessus, hein?

— C'est cela, dit le préfet, faites-moi rapidement une enquête. Vous voyez ce que nous voulons?

— Mais oui, mais oui, monsieur le préfet, répondit le commissaire d'un air entendu.

Il se retira, mais arrivé à la porte se ravisa, revint, dit mystérieusement :

— J'ai mon plan. Je vais m'entendre avec le vieux Hyacinthe.

— Qui est-ce? demanda le préfet.

— Que M. le préfet me fasse confiance...

— C'est bien, dit avec bienveillance l'administrateur, je vous fais confiance. Vous pouvez disposer.

Le commissaire partit le soir même en automobile pour Mazeval. Et le lendemain matin, de retour, il rencontrait, dans une petite auberge de Cabrespine, le Tarramagnou qui déjeunait avec Liotte venue à sa rencontre. Il le regarda, tout radieux et murmura :

— Maintenant, mon vieux Rédempteur, si tu aimes toujours la bonne terre, la Rédemption et le Mouvement sont bien fichus.

Le Tarramagnou et Liotte n'avaient pas remarqué l'attention dont ils étaient l'objet.

Après le repas, ils sortirent. C'était un jour tranquille, pâle et beau. Le pic de Nore était, à l'horizon, tout couvert des neiges fondantes de mai et le torrent du Clamoux roulait au fond de sa gorge des eaux retentissantes. Mais les châtaigniers paraissaient moins tristes sous les premiers rayons du soleil ; les pâturages plus verts ; au sud, les oliviers frissonnaient encore de toute leur verdure d'argent dans leurs terres fraîchement labourées ; et déjà, dévalant vers Villeneuve-du-Minervois, des vignes, des vignes et des vignes espéraient la sève et les bourgeons. Liotte restait triste et silencieuse. Ils gravirent la côte qui monte vers Pradelles et s'arrêtèrent au bout de quelques centaines de mètres, à un détour où ils s'assirent sur le garde-fou. Le Roc de l'Aigle dressait devant eux sa belle tête blanche dominant la sombre misère du village. Liotte, tout d'un coup, sans que rien eût fait prévoir sa question, demanda à Hilarion :

— Que deviendrions-nous, dis-moi, si nous avions un enfant?

Il la regarda interrogativement. Elle fit un signe affirmatif de la tête, dit à voix basse : « Trois mois. Je ne voulais pas y croire », et se mit à pleurer. Il tenta de la consoler. Mais elle ne voulait rien entendre. Il essaya de la distraire de ses pensées, de lui parler du Mouvement. Mais tout était inutile ; rien ne l'intéressait plus que son enfant ; elle était déjà mère et seulement cela ; elle s'inquiétait soudainement de sa réputation de femme dont elle ne s'était jamais souciée depuis qu'elle était devenue la maîtresse du Tarramagnou ; elle s'inquiétait du sort de cet enfant qui n'était pas encore né et qu'elle chérissait déjà plus que tout au monde ; elle redoutait que le père ne s'engageât dans des aventures où il pouvait tout perdre ; le père dont elle n'avait jamais tant senti combien il était indispensable à sa propre vie à elle-même.

Il fut bouleversé. Comment ! c'était celle qui lui avait reproché au début sa tiédeur, celle qui l'avait entraîné aux réunions, à ces tournées de propagande, à ces excitations incessantes, qui, maintenant, venait lui conseiller de laisser de côté toute son action publique?

— Ce n'est pas vrai, dit-elle sincèrement, je ne t'ai pas conseillé, je n'ai fait que te suivre, moi.

Il eut beau alléguer des faits précis, elle incrimina sa mémoire ou se contenta de nier obstinément, secouant la tête, ayant tout oublié. Puis, elle s'écria :

— C'est ce sale Roucassous qui t'a monté la tête !

Il dut la consoler, lui déclarer qu'elle se trompait.

— Alors, répliqua-t-elle, d'où viennent tous ces mensonges, toutes ces accusations que tu portes contre moi en ce moment?

— Mais, ma petite Liotte, voyons, tout ce que je viens de te dire s'est passé entre toi et moi ! Dis que tu ne te le rappelles pas si tu le veux, mais ne me dis pas que je mens.

Elle éclata de nouveau en sanglots.

— Et moi qui croyais que cet homme m'aimait, s'écria-t-elle d'un ton pathétique. Depuis que je t'ai annoncé cela tout à l'heure, tu essaies de tout pour trouver un prétexte à me quitter !

Hilarion la contemplait, bouche bée. Il finissait par douter de lui-même. Il ignorait qu'on ne lutte pas avec une femme ; car ses raisons n'ont rien à voir avec la raison. Et de guerre lasse, il finit par convenir qu'il avait dû rêver ou mal interpréter les événements auxquels il avait assisté ou cru assister. Puis il ajouta :

— En tous cas, quelle que soit la solution qui interviendra pour le Mouvement, je crois qu'il importe de nous marier au plus tôt. Qu'en penses-tu?

Elle sourit parmi ses larmes. Elle l'embrassa toute heureuse. Et il lui promit de parler au père Cadour dès le lendemain.

Il ne s'y résigna pas sans peine. Il lui en coûtait d'aborder un tel sujet avec le vieillard. De fait, celui-ci le laissa parler sans l'interrompre, dans un silence plus réprobateur que ne l'eussent été les injures.

Pourtant, quand le Tarramagnou eut fini, le père Cadour, hochant la tête, prit à son tour la parole et ce ne fut pas pour se répandre en vaines récriminations.

— Voilà le destin, se contenta-t-il de dire. Et cette fois, il n'a pas bonne mine. Ce que tu dois faire? Tu me le demandes et tu ne me le demandes pas. Tu veux épouser? Épouse. Et tu verras. Quelle misère ! Nous avions bien besoin de ce *sicut !* Enfin !

Il fourragea dans les cendres, cherchant une braise pour sa pipe, puis, tournant à demi vers lui un œil scrutateur :

— Tu avais oublié tes devoirs de catholique, il me semble? Ou bien, es-tu changé?

Hilarion répondit tristement :

— Je ne sais pas quelle folie nous a pris. Dès que le péché est commis une première fois, on ne s'en lasse plus. Hélas ! Vous savez, père, je suis un pécheur et je n'en disconviens pas ; je connais mes torts, je les réprouve. Mais je n'ai pu jusqu'ici m'arrêter.

— Je te l'ai dit, déjà. On me traite de patarin, mais je sais bien que j'ai raison, moi. Les meilleures intentions ne font rien J'ai toujours entendu dire par nos anciens, qui savaient quel mortier remuait leur langue, que le sort est le sort : quand le Grand Berger a écrit quelque chose, c'est écrit. Et si on veut aller contre lui, il vous ramène tout de

suite à votre chemin : il lui suffit de vous jeter une femme dans l'embarras de vos jambes. Dis le contraire?...

Hilarion fit un geste vague.

— Te voilà donc avec cette femme qui est à ta convenance. C'est elle qui t'a conduit à ta propagande insensée. Déjà le Déléris qui vient, de temps en temps, le dimanche, m'a donné à entendre qu'il n'épargnerait pas un homme qui vit en faisant scandale, entre les pattes d'une mécréante... Eh! oui, mon fils, tu as beau lever les bras : d'ici un an, il ne nous restera que la maison, l'enclos et deux ou trois lopins. Et tout ton remuement n'y fera rien.

— Il faut se presser, dit Hilarion entre ses dents.

— Se presser? hé! fit le vieux d'un ton sarcastique, et se presser de quoi faire?... Ne te presse pas ; tout ce que tu fais se tourne contre toi.

Il se mit à rire douloureusement.

— Tu es un homme pieux et sage ; tu veux convertir Liotte ; tu la fréquentes : et tu commets le péché. Tu es un homme bon, tu sens cette femme malheureuse, tu veux la rendre heureuse, tu vis avec elle le plus possible : la voilà malheureuse plus encore et déshonorée avec un enfant qui va venir. Tu aimes la terre, tu veux accroître le patrimoine : c'est en le racontant à ce Déléris que tu lui donnes les moyens de nous arracher ce patrimoine. Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant?

Il rit encore sur ce destin misérable et dérisoire... puis il conclut :

— Je t'en prie, Tarramagnou, ne bouge plus.

Hilarion écoutait, muet, profondément irrité. Il se leva enfin quand le vieux lui eut, d'un signe, fait comprendre qu'il n'avait plus rien à ajouter. Il se rendit chez Liotte qu'il trouva bouleversée elle-même.

— Ne me dis rien, s'écria-t-elle, ne me dis rien. J'en ai déjà trop appris.

— Quoi? fit-il, surpris de cette agitation.

— J'ai rencontré Roucassous ; il est toujours le premier averti de tout. Il m'en a annoncé de cruelles, je t'assure. Sais-tu que tout le pays est en rumeur parce qu'on nous a trop vus ensemble? Sais-tu qu'on a raconté partout que nous étions comme mariés ; et que tu es devenu suspect. On t'écoute encore, mais on te méprise. Un catholique qui vit avec une libre penseuse, qu'est-ce que ça peut valoir? Ça renie religion, ça renierait tout. Et un homme de la montagne qui se frotte à une femme des pays-bas? Et alors tu me proposes de m'épouser? Merci, je ne veux pas mener une vie de paria, être montrée au doigt, je vais retourner dans mon pays!

— Tu n'y penses pas, Liotte! et notre enfant, que sera-t-il?

— Il sera bien élevé, tu peux être tranquille ; toi, tu préfères faire tes réunions, devenir je ne sais quoi, ça ne t'occupe pas...

— Liotte, faut-il que tu m'aimes peu pour parler ainsi ! Voyons, tu sais bien...

— Je sais bien que ce que tu recherches et ce que tu chéris, c'est l'applaudissement, que tu te moques de moi et même de tout, pourvu qu'on t'applaudisse. Te rappelles-tu comme tu as tourné ta veste le soir où...

— Mais Liotte, tu m'as dit toi-même que...

— Quoi? qu'est-ce que je t'ai dit? Ose le dire? Ose mentir ! Moi qui ai tâché de te faire oublier ta bassesse, de te relever à tes yeux, tu voudrais dire que je te donnais raison? je cherchais à te consoler, à te cacher mon mépris parce que je t'aimais malgré tout et tu...

— Ce n'est pas vrai, Liotte ! Dis-moi que tu me mens !

— Que je te mens, moi ! Que je suis une menteuse ! Tu m'injuries donc à présent? Voilà où j'en suis avec cet homme ! Va-t'en, adieu, va-t'en ! je ne veux plus te voir ! Ne t'avise pas de revenir, parce que je serai partie.

Elle criait presque. Hilarion avait les larmes aux yeux.

— Tu me chasses? dit-il.

— Oui, répondit-elle avec une incroyable violence. Et je m'en vais.

Il ne put réprimer un sanglot. Mais il fit un effort sur lui-même et tandis qu'elle le poussait vers la porte :

— Ainsi, fit-il, adieu, puisque tu le veux...

D'un mouvement brusque, le saisissant au bras, elle le fit retourner et s'écria avec colère :

— Adieu? Adieu? Naturellement. Monsieur en prend son parti. Monsieur est trop content. Ah ! c'est bien fait pour moi d'avoir choisi ce paysan ! Malheureuse que je suis !

Elle tomba sans forces sur une chaise en pleurant. Hilarion restait devant elle, tout ahuri, incapable de comprendre. Il risqua quelques mots :

— Mais c'est toi qui m'as déclaré que tu voulais t'en aller et que...

— Moi? C'est moi? Tu oses prétendre que c'est moi? Ah ! qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse?

Un bruit les fit retourner. Le père Cadour était sur la porte.

— Il ne faut pas parler si fort quand la fenêtre est entr'ouverte ; le voisinage pourrait s'intéresser. Toi, petit Cadour, ne fais point cette pauvre mine. Toutes les femmes sont ainsi et si tu veux celle-ci il te faudra la prendre telle ; les autres ne valent ni plus ni moins ; je parle des bonnes. Vous, madame, il faut réfléchir ; si vous devez vous

marier, il faudra apprendre à écouter un petit air de messe, et vous presser. Si vous ne voulez pas, il faut repartir avec votre bagage pour quelque autre pays.

— Un air de messe? fit Liotte. Que voulez-vous que j'en fasse, de votre air de messe? Où sont donc les miracles de vos bons Dieux? Celui de ma tante, qui est parpaillot comme celui de mon père, n'en fait pas plus que le vôtre qui est catholique et peut-être patarin!

— Moi, je ne discute pas de ces choses, madame, je dis ce qu'il faut dire et pas davantage. Si Hilarion ne se marie pas, il s'en ira d'ici ou vous vous en irez ; assez de scandale ; et le Déléris est sur notre échine : il a le cul lourd, je vous le jure. Et ce Guirand tourne autour de votre maison les souventes fois qu'il vient ici. Bon! Bon. En tous cas, si vous vous mariez avec Hilarion, ce ne sera pas à la manière des chiens ; l'église est pour les chrétiens. Voilà ce que j'ai à vous dire. Maintenant, si le Tarramagnou veut faire des actes respectueux, il peut le faire. Mais je vous préviens que sitôt faits, il ne restera pas un jour de plus chez moi.

— Mais que venez-vous de me dire sur Déléris en ce moment?

— La vérité pure, madame. Pensez à votre intérêt ou du moins à celui de votre enfant à venir. Viens, Hilarion. Nous avons à travailler du côté des combes et tu as bien laissé la lune et le soleil te faire l'ouvrage tout seuls ces derniers temps ; je te le dis sans te reprocher.

Ils rentrèrent ensemble à la maison. Le père rompit soudain le silence et cria :

— La terre des Cadour ne t'en tirera donc jamais, de cette sale politique?

Il s'irrita du silence même de son fils :

— Et que fais-tu à me regarder, toi, l'oreille ouverte comme un cul de trompette? La besogne nous emborgne, le voisinage charge et laboure que tout en pète et nous, comme des ânes vêtus, nous jambevirons d'un biais et de l'autre, tant et si bien que rien n'est fini à jour failli.

— Que voulez-vous de moi, père? répondit Hilarion d'un ton respectueux.

— La belle demande! Je veux que tu changes. Quand tu seras maigre comme une lettre, tu pourras prier le Seigneur, crier la misère aux ouvrageurs par le trou de l'évier et leur mendier un croquet de miche d'un ton bourricotin! Toute l'année tu te seras remué pour eux comme une campane et tu crois qu'il te suffira d'un signe de la patte pour qu'on te regaudine quand tu seras triste et qu'on te rassasie quand tu seras affamé! Pauvre fada! Je veux que tu laisses là tes

réunions et que tu te remettes à la terre. Voilà ce que je veux.

Le vieillard se tut, adouci par l'air soumis du jeune homme. Il pensait l'avoir reconquis. Cependant, sur son chemin, il croisait tous les jours de nombreux paysans inconnus de lui et il ne se doutait pas que ceux-ci étaient les pires ennemis de son succès.

Tous en effet se rendaient chez le Tarramagnou ; ils venaient lui faire part de leurs deuils, de leurs tracas, de leurs misères. A chaque fois, ils le surprenaient par l'étendue et la diversité de la souffrance des hommes ; à chaque fois, ils mettaient à vif cette blessure qu'il portait au cœur toujours prête à saigner. Ils lui faisaient part de leurs espoirs, ils imploraient ses consolations, sollicitaient de lui la promesse de temps meilleurs ; et de nouveau, il reprenait confiance, perdait de vue les difficultés de sa tâche, n'apercevait plus que de grands devoirs qui lui étaient exclusivement réservés. Comme, auparavant, il avait consenti au sacrifice de sa personne, il consentait maintenant au sacrifice des siens. Les accents de son père étaient oubliés de lui aussitôt qu'entendus. A force d'humanité, il devenait inhumain.

LUCIEN FABRE.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ESPAGNE ET LE MAROC

Les aventures de l'Espagne au Maroc entrent dans une phase moins mouvementée, grâce à la sagesse du Directoire. Quand on soutient que le régime institué le 12 septembre 1923 par le général Primo de Rivera est à bout de souffle, on commet une inexactitude, qu'il est aisé de faire ressortir en attirant l'attention sur la quantité de prestige qu'il faut détenir pour évacuer les régions que l'armée espagnole vient d'évacuer, sans être aussitôt accusé de trahison, d'incurie ou de démence.

Il n'y a aucun doute à entretenir sur ce point : l'Espagne souhaitait ce repli vers la côte, réclamé par les républicains, envisagé depuis un an par le Directoire, et exécuté enfin avec une adresse consommée, le 17 novembre 1924. Mais, entre souhaiter et réaliser, il y a d'ordinaire une belle marge. En l'occurrence, elle était énorme : l'orgueil de l'armée, l'amour-propre national, les railleries de l'opposition, les intrigues de l'argent, tout s'opposait à cette mesure que le bon sens exigeait. Pour venir à bout de cette opération, en apparence si facile, en fait si scabreuse, il fallait que le gouvernement fût aux mains des militaires, c'est-à-dire disposât précisément de la qualité du prestige requis pour que cette retraite nécessaire, difficile, pût s'opérer sans honte ; il fallait encore qu'on ne soupçonnât pas cette décision d'avoir été voulue par les financiers, et

de cela seul, un gouvernement de non-politiciens pouvait donner l'assurance. On voit fort bien que le plus sage ministère issu des Cortès, à supposer que les Cortès pussent engendrer la sagesse, eût été incapable de réaliser ces conditions. Ce ne sera pas la première fois qu'un régime militaire se sera trouvé en situation de pouvoir être impunément plus modéré qu'un régime d'avocats et de professeurs pacifistes.

Ce repli du 17 novembre est probablement, espérons-le, le dernier de tous ceux que depuis un quart de siècle l'Espagne accomplit au Maroc. Depuis qu'il est question de partager le Maroc, les ambitions espagnoles, d'abord très étendues, ont été sans cesse en déclinant. Le premier projet, dont le cabinet de Madrid ne voulut point, parce qu'il faisait trop petite la part de l'Espagne, lui laissait pourtant Fez et tout le nord du sultanat. Plus tard, quand la conversation reprit, on sait par quelles alternatives de plus et de moins passèrent les pourparlers. Finalement on s'accorda sur la ligne aujourd'hui existante. Cette ligne, les Espagnols n'ont jamais pu l'atteindre effectivement. Ils viennent même de renoncer à en garder les approches.

Appelons les choses par leur nom : c'est un échec. Échec diplomatique, échec militaire, échec économique, échec financier. Non seulement on n'a pu neutraliser ou se concilier Abd-el-Krim ; non seulement on s'est fait battre, non seulement on a perdu des débouchés, mais on a gâché de l'argent. Oh ! moins qu'on ne dit. De 1913 à 1924, le Maroc n'a guère absorbé que 2 300 000 000 de pesetas, quelque chose comme 4 milliards de francs-or. Ce qui était dangereux et inquiétant, c'est que plus on allait, plus la situation empirait, plus elle devenait coûteuse. De 100 à 150 millions de pesetas annuelles pour la période 1913-1920, on était passé à 500, à 300, à 400 millions. Ajoutés aux 3 306 millions de pesetas de déficit *civil*, si je puis dire, ces dépenses stériles ont grevé le budget espagnol d'un déficit total de 5 milliards et demi...

La décision du Directoire purifie heureusement l'atmosphère. Il ne l'a pas prise à l'aveuglette. On sait du reste que dès avant son coup d'État, le sénateur Primo de Rivera s'était publiquement prononcé pour l'abandon du Riff inutile, déclarant que la mission historique essentielle de l'Espagne devait se borner à l'occupation de la côte. Tout récemment, M. Lloyd George soutint une thèse analogue, moins désintéressée peut-être que celle du président du Directoire.

Avant de donner ses ordres définitifs, le dictateur voulut se renseigner par lui-même : le 16 octobre, il se fit nommer par décret royal haut commissaire au Maroc, en remplacement du général Aizpuru, démissionnaire pour « raison de santé », mais avec des pouvoirs infiniment plus étendus que ceux du général Aizpuru ou de l'un quelconque de ses huit prédécesseurs à Melilla. C'est que les résistances à briser n'étaient pas minces. On parle toujours en Espagne des *juntes* militaires. Jusqu'à quel point ont-elles partie liée avec le Directoire? Jusqu'à quel point Primo de Rivera doit-il négocier avec les *juntes?* On le saura dans trente ans. Au Maroc, le rôle des *juntes* a été considérable, pas toujours heureux. Une revue française quasi bolchevisante insistait récemment sur la place qu'occupaient en Espagne l'armée et la marine. On ne peut nier que cette place ne soit grande. Quand on compare les chapitres, dont certains sont d'un faste oriental, des budgets de l'armée et de la marine avec la misère de certains autres, on est porté d'abord vers certaines conclusions peu favorables à l'administration péninsulaire.

A la réflexion est-ce bien ainsi qu'il faut considérer le problème? Admettons que les questions militaires jouent en Espagne ce rôle monopolisateur ; admettons que le roi soit le « prisonnier » de l'armée ; admettons que les *juntes* aient confisqué l'activité militaire et que le Directoire soit partiellement leur émanation. Fort bien, mais alors le dictateur n'est plus cet aventurier sans répondant que les feuilles radicales-socialistes s'acharnent à nous montrer. Il a derrière lui une force ample, profonde, la seule force probablement qui tienne l'Espagne, mais qui la tient bien. Il faut choisir : ou l'armée n'est rien et alors on se demande en vertu de quel miracle elle occupe une telle situation ; ou elle est tout et alors Rivera est invincible, légitime, indispensable.

Dans un pays sans industrie, sans opinion publique, avoir derrière soi la seule grande organisation nationale, que veut-on de mieux? Vous oubliez l'Église, dira-t-on. Je n'oublie pas l'Église. Primo de Rivera non plus. Après être revenu du Maroc, au mois de juillet, lors de la tournée d'inspection qui devait aboutir à la démission du général Aizpuru et à sa propre nomination au poste de haut commissaire, le dictateur se rendit, suivant un vœu qu'il avait fait, à Saint-Jacques de Compostelle. La scène eut quelque chose de médiéval, avec son mélange de pompe et de simplicité. Prosterné devant

l'autel de la grande basilique, il s'adressa au saint apôtre, patron de l'Espagne, « au nom du Roi, du peuple et de l'armée, pour faire, une fois de plus, profession de foi et d'espérance en son pouvoir. » Puis il ajouta : « La foi qui sauve est le levier de la grandeur de la Patrie ; c'est elle qui soutient son Église et ses armées de terre et de mer... En me prosternant aujourd'hui devant vous, saint apôtre, j'ai la ferme conviction que vous m'aiderez à terminer l'œuvre dont j'ai pris la charge, mais qui sera encore plus importante et plus solide, si, sur cette terre qui garde votre glorieuse dépouille, et dans l'Espagne entière qui la vénère, tous s'apprètent à lutter pour la grandeur de la nation. Accueillez la fervente prière que je vous adresse, bénissez le peuple espagnol, la famille royale, l'armée et la marine, et accordez au plus humble des Espagnols que je suis, *en échange de l'offrande de ma vie*, l'inspiration et le succès dans l'œuvre entreprise pour le bien de ma patrie. Accordez-moi aussi le pardon de mes péchés. »

Ce n'est pas là le langage d'un homme qui s'abandonne ou qui désespère, c'est au contraire l'attitude d'un croyant de la belle époque, qui veut aboutir. Certes les maux dont souffre l'Espagne sont nombreux, étendus, leur racine est profonde. Mais les remèdes que l'opposition nous vante sont de pures et simples billevesées, quand ils ne constituent pas une aggravation du fléau.

Dans la bouche et sous la plume des hommes de l'opposition, il y a ainsi un mot qui jouit d'une grande faveur, c'est le mot de *mancomunidad*. Dans certaines régions de la gauche et de l'extrême gauche, on voit dans la *mancomunidad*, essai d'autonomie régional, une panacée irrésistible devant laquelle tous les embarras de la péninsule doivent s'enfuir. Or, la fameuse *mancomunidad* catalane, qui devait tout régénérer, sombre dans un piteux fiasco. Sa gestion financière notamment est au-dessous de tout. En relevant cet échec au cours d'une série d'articles retentissants, le peu suspect *Imparcial* n'a pas tort de conclure que cette expérience enlève aux catalanistes le droit de réclamer la direction d'organismes autonomes en Catalogne, comme aussi celui de critiquer l'administration centrale : « Le pire des ministères espagnols, ajoute-t-il, pourrait leur donner des leçons. »

Cet épisode comique n'est pas fait pour diminuer l'ascendant du Directoire qui incarne, répétons-le, toutes les formes de sagesse et de modération, à commencer par la doctrine de l'unité de la monar-

chie. Sans monarchie, l'Espagne s'égrénerait en un fouillis sans nom de petites républiques municipales, d'où le sang ne tarderait pas à couler. Aussi l'opposition, qui sent bien la solidarité du trône et de l'État, de l'armée et du roi, essaie avec constance de dissocier ce bloc, seul garant pourtant de la régénération nationale. Il est douteux qu'elle y parvienne. Rien que par le titre de son dernier ouvrage, le comte de Romanones, l'ennemi le plus dangereux du Directoire, met cette opposition en posture, non d'attaque, mais de défense, puisqu'il présente son réquisitoire comme un examen des « responsabilités de l'ancien régime ». Cela est significatif. Le reste des détracteurs fanatiques du coup d'État a émigré hors des frontières. C'est en France que la plupart d'entre eux se sont retirés. C'est en France que M. Blasco Ibañez a écrit et publié son *Alphonse XIII démasqué*, où l'on tente de rendre le souverain responsable des défaites marocaines. Le procédé est trop facile ; l'argument est trop besogneux, la coïncidence est trop parfaite pour que le livre produise une autre impression que celle de la curiosité. Tout au plus, peut-on noter un vif mouvement des contingents loyalistes prêts à se grouper autour du roi plus ardemment que par le passé. L'heure n'est plus où la réaction européenne manquait de lucidité. Les événements de Pétersbourg et de Rome lui ont dessillé les yeux à tout jamais. Sans doute la situation du général Primo de Rivera paraît-elle, à première vue, moins solide que celle de Mussolini ; mais si Mussolini a derrière lui les milices, Primo a l'armée que viennent renforcer les formations de plus en plus serrées de *somatens*, cette antique organisation catalane d'*Unions civiques*. En outre, il a, de par l'armée, cette force incomparable, d'une mobilité, d'une résistance, d'un tranchant à toute épreuve, la Garde royale. Tous ceux qui ont résidé en Espagne savent quelle importance a ce corps d'élite dans le fonctionnement de l'ordre public. Supposez la foule républicaine, bolcheviste la plus délirante : elle se dissipera en un clin d'œil en apprenant que la Garde royale va charger. Et la Garde royale, triée sur le volet, saine dans son chef et dans ses membres, qui ne cessent pas une minute d'être soumis à l'hygiène morale, mentale, politique la plus scrupuleuse, est toujours prête à charger. Aussi longtemps que le général Primo de Rivera voudra garder le pouvoir, aussi longtemps qu'Alphonse XIII le lui conservera, le Directoire présidera aux destinées espagnoles.

Il faudrait, à mon sens, pour l'en chasser, de graves complica-

tions extérieures. D'où viendraient-elles? Assurément une interprétation malententionnée des clauses qui établissent l'Espagne dans sa zone marocaine permettrait de lui susciter des embarras. L'Espagne s'est engagée à pacifier, à administrer cette zone. Comment faut-il en conséquence libeller son recul? Est-ce une démission? Le Directoire soutient que c'est un temps d'arrêt, un regroupement, une méthode autre, mais que le but poursuivi reste dans la ligne des responsabilités assumées. Souhaitons que la reprise espagnole au Maroc ne se fasse pas attendre.

Abd-el-Krim n'est pas un adversaire négligeable. Dans un sens, l'Espagne peut être fière de lui. N'a-t-il pas étudié à l'Université de Salamanque? C'est son élève. Mais c'est actuellement aussi un des grands favoris de l'Islam, en même temps que l'homme de paille d'Anglo-Saxons fort louches, après l'avoir été de certains Allemands. Tout cela n'a rien qui doive nous rassurer. Pour le moment Abd-el-Krim se garde de dévoiler le fond de sa pensée. Quelques-uns de ses collaborateurs immédiats sont moins discrets. Ils déclarent qu'après avoir réduit les Espagnols, ils marcheront contre le Français.

Si pareille éventualité se produisait, les Riffains recevraient sans doute l'accueil qui leur est dû, mais il suffirait aussi qu'à la place du général Lyautey se trouvât un de ces émissaires pacifistes et maçonnisants dont le Bloc des gauches a le monopole, pour que des événements regrettables vinssent à se produire. Par conséquent il faut aviser, le plus tôt possible, à la défaite d'Abd-el-Krim.

Coincé entre l'Espagne et la France, il ne devrait pas pouvoir tenir. Son ravitaillement dépend en effet de la contrebande et cette contrebande devrait pouvoir être anéantie. Pendant longtemps Abd-el-Krim a vécu sur les quelques millions de pesetas, à lui versés par Madrid pour le rachat de prisonniers d'Anual en 1921; maintenant il ne doit plus guère disposer de ressources sérieuses. De plus la vedette-fantôme qui fit si longtemps le trafic pour son compte entre Gibraltar et la côte africaine, lui apportant l'essence et les munitions dont il a besoin, a fini par être dépistée et l'on souffre de disette au camp d'Agramont. Logiquement les hostilités devraient avoir cette fin-là, par extinction de chaleur vitale. Il n'est pas admissible qu'on puisse, à quelques pas des frontières de deux grandes nations, armer et entretenir contre elle des centaines de mille de combattants, quand on dépend de leur surveillance. Cela est un

paradoxe. Cela est un scandale. Abd-el-Krim doit périr d'inanition, à défaut de mort par les armes.

Dans toute cette affaire, la France est solidaire de l'Espagne, du roi, du dictateur par son intérêt direct, criant, autant que par les engagements souscrits. La liquidation heureuse des difficultés marocaines, que notre voisine entreprend, fortifiera, espérons-le, son régime extérieur, qui est d'ailleurs infiniment plus solide qu'on ne l'admet d'ordinaire en Europe. La bourgeoisie occidentale doit au surplus se souvenir en l'occurrence de l'avis que lui donnait récemment le général américain : c'est sur les monarchies du nord et du midi de l'Europe que s'acharne aujourd'hui la propagande bolcheviste. Blasco Ibañez est — sans le savoir — un agent de Moscou. S'il veut démolir l'Espagne, qu'il aille faire sa besogne au Kremlin.

RENÉ JOHANNET.

LES LETTRES

LES ÉCRIVAINS MORTS A LA GUERRE

Nous publions ci-dessous la préface que Roland Dorgelès, l'auteur des Croix de bois, *a écrit pour le tome troisième de l'*Anthologie des écrivains morts à la guerre. *Due à la pieuse initiative de l'Association des écrivains combattants, cette anthologie consacre à chacun des écrivains tombés à l'ennemi un chapitre, comprenant une biographie, une bibliographie et quelques pages des héros disparus. C'est un magnifique monument élevé à la mémoire des morts, le plus beau qui se puisse concevoir, puisque, par lui, nous pouvons encore entendre leurs voix.*

L'instant est donc venu de sceller la dalle funéraire. C'est donc la dernière fois que nous parlerons d'eux. Dalleré, Jordens, Franconi, Bonneff, Dispan, Godin, mes camarades, c'est un peu votre tombe à tous que nous allons fermer. Car ce n'est pas dans le cimetière de votre province ni sous la croix de bois des ossuaires du front que vous allez reposer, c'est dans cet ouvrage où votre pensée survit, c'est dans chacun de ces volumes où fut recueilli le meilleur de vous-même. Vous ne viviez que pour le jeu magnifique des idées et des mots, et votre héritage d'écrivains soldats le voici réuni : des mots, légers ou profonds, dramatiques ou charmants, des mots où revivent les jeunes hommes que vous avez été.

Quels rêves alliez-vous réaliser, quelles œuvres vous promettiez déjà ! Mais la guerre a passé, fauchant votre printemps, et vous n'aviez encore donné que des espoirs, vous ne laissiez que les prémices de vos talents naissants. Beaucoup de vos aînés avaient accom-

pli déjà le meilleur de leur tâche, — Charles Péguy, Louis Codet, Psichari, Émile Despax, Nolly et Müller, noms glorieux et chers, — mais vous, qui n'aviez pas encore trente ans, alliez quitter le monde sans y laisser de trace, et c'est moins à eux que je pense, moins sur eux que je pleure, que sur vous, soldats de mon âge, amis de ma jeunesse, dont les noms, pour survivre, n'ont souvent que quelques pages dispersées, quelques notes, quelques vers.

Nous aurons beau choisir le meilleur de votre léger bagage, faire entrevoir, d'une seule citation, quels merveilleux desseins ont péri avec vous, nous seuls pouvons vous admirer vraiment, nous qui avons vécu à vos côtés et pu approfondir vos âmes inspirées, nous qui savons quels dons magnifiques vous animaient, nous qui avions recueilli de vos bouches l'ébauche des grandes œuvres projetées.

Que de rêves faits ensemble! Combien de fois avons-nous dit : « Plus tard... » Si on avait pu savoir, comme on se serait aimés mieux! Nous serions-nous quittés sans nous serrer une dernière fois la main, dis-moi, André Godin, jeune maître de la Butte, toi qui semblais si peu fait pour la vie brutale des camps?

Et il y a dix ans déjà.

Oui, il y a dix ans que, sur les boulevards tumultueux où la foule, en criant, promenait des drapeaux, nous nous serrions l'un contre l'autre, Maurice Foulon et moi, un peu pâles d'être mêlés à cette fièvre, et que nous nous disions :

— C'est impossible. La guerre n'éclatera pas.

Il y a dix ans qu'avec Richard de Burgue, tous deux engagés du matin, nous remontions fièrement le faubourg Montmartre, si ridicules et si touchants avec nos crânes tondus et nos souliers à clous. Dix ans que je souhaitais « bonne chance » à Charles Müller, en le quittant, et que je serrais les mains de Maurice Bonneff en lui répétant : — « A bientôt! » Et Adrien Bertrand, et Chervet, et Du Fresnois, et tous les autres rencontrés çà et là, comme ils prenaient le chemin de la gare, confiants et forts!

Ce mot horrible, la guerre, nous le prononcions avec curiosité et sans frémir. Hélas, nous ne savions pas!

Deux mois plus tard, — je revois l'endroit, la petite place aux façades écornées, le drapeau de l'ambulance flottant sur la mairie, la boutique du boulanger où les soldats faisaient la queue, — un camarade m'abordait :

— Tu as vu, dans le journal? Charles Müller est tué. Tu le connaissais?

Ah! quel triste après-midi de songerie je passai, dans ce village bombardé de Champagne! C'était mon premier deuil. Les autres

n'attendirent pas. Alain Fournier, Olivier Hourcade, Du Fresnois... Chaque *Bulletin des écrivains* nous apportait un nom. Chaque mois, chaque semaine avait sa croix.

— Léon Bonneff est tué, son frère porté disparu.

Cœurs généreux! Enfants du peuple, qui se juraient d'écrire le *Roman du faubourg!* Eux partis, la mère est morte de misère et de chagrin; le père, aveugle, s'est précipité par la fenêtre de l'hospice où il venait d'être admis. *La Vie tragique des travailleurs*, s'appelait leur première œuvre. La guerre en a fourni le dénouement.

Puis d'autres noms encore. La liste noire s'allongeait toujours : Drouot à Lorette, Jean-Marc Bernard à Carency, Henri Chervet en Champagne, Maxence Legrand à l'Hartmantswiller, Pierre Corrard en Argonne, Paul Lintier en Lorraine... Il n'y a pas une offensive où ne reste attaché le souvenir d'un écrivain soldat.

Dans la confusion de tous ces régiments mêlés, nous ne savions même pas qu'un camarade combattait dans la tranchée voisine. Qui sait? Peut-être, un soir de relève en Artois, ai-je croisé Maurice Foulon, dont le bataillon allait attaquer près du mien? Un mois plus tard, j'apprenais que, la main arrachée, il venait de mourir à l'hôpital. (— « C'est impossible. La guerre n'éclatera pas... »)

Et cette nuit d'hiver où une sentinelle m'arrêta à l'entrée d'un cantonnement, m'ayant reconnu à mes éclats de voix :

— Bonjour! Jean Lévêque, du *Gil Blas.*

Nous nous regardions l'un l'autre, si absurdement équipés, — lui avec un mince capuchon jaune serin qu'on eût dit taillé dans un ballon captif, moi couvert d'une peau de bique et un sac à patates glissé dans le ceinturon, — que nous éclatâmes de rire. Ah! le boulevard était loin. Nos régiments formaient brigade, et nous avions parfois des nouvelles l'un de l'autre. Il échappa à l'Artois, il survécut à Verdun, puis, en 18, un éclat d'obus... Je ne l'avais jamais revu. Avait-il eu le temps de laisser une œuvre, celui-là? Oui. Des vers, des critiques, des nouvelles... Et trois enfants.

Puis J.-G. Jordens, dont la pensée n'était qu'un poème charmant. Tristan Franconi, l'auteur de cette *Rue des Canettes* que nous ne lirons jamais, — Franconi, chargé d'étoiles et de palmes comme un aviateur. Maurice Dalleré enfin, Maurice Dalleré avec qui je vécus fraternellement pendant des mois, buvant au même bidon, partageant la même paille; Maurice Dalleré avec qui j'échangeai tant de projets merveilleux sous la caponnière du Bois Marteau. En ont-elles recueilli de ces projets-là, les sapes où nous nous blottissions! En ont-elles entendu, de ces rêves juvéniles, les caves de Verdun, les creutes du Soissonnais, les tanières d'Argonne!

Qu'en resterait-il, si nous n'étions pas là, nous les survivants, les témoins, les camarades, nous à qui les victimes ont livré le secret de leur cœur, l'essence de leur œuvre, la fleur de leurs espoirs? Ce que la mort ne leur laisserait pas le temps d'écrire, ils le criaient, comme si la parole jaillie ne devait pas périr. C'était leur âme qui s'envolait déjà.

Combien de rêves magnifiques recouvres-tu de ton dur linceul, terre insatiable du front! Ce ne sont pas seulement des ossements, des loques d'uniforme, des godillots durcis qu'on a jetés à la fosse commune : c'est le mystérieux avenir de toute une jeunesse.

Qui sait dans quelle tranchée est peut-être tombé l'enfant de génie qui aurait bouleversé le monde? Son nom figure-t-il seulement dans cette *Anthologie des écrivains morts à la guerre?* A-t-il laissé parmi les siens un autre souvenir que celui d'un gamin taciturne? Un seul être avait-il soupçonné les richesses qu'il portait en lui? Oui, savons-nous quelles sublimes promesses la guerre a massacrées?

Ne laissons jamais dire que tous les morts se valent. Même à cette heure-là, — surtout à cette heure-là, — les hommes ne sont pas égaux. Nos morts, à nous, ont donné plus que leur existence : ils ont donné *leur œuvre.* Ils ne renonçaient pas seulement à la joie de vivre, aux douceurs du foyer : ils sacrifiaient le bonheur immense de créer, ils offraient ce qu'ils ne tenaient pas encore, mais leur était promis entre les mains des dieux ; ils donnaient l'Avenir, ils donnaient la Pensée.

Il s'est trouvé des hommes pour railler notre Association des Écrivains combattants, et lui reprocher de n'avoir pas même une raison d'exister : cette anthologie sera notre réponse. On peut bassement nous accuser de vouloir prolonger dans la paix on ne sait quel esprit de guerre ; nous restons fiers de nos pensées fidèles et de nos cœurs fervents. Notre plus beau titre, c'est d'être les amis des morts. Nous seuls, camarades, ne vous avons pas oubliés, et, quand nous vous retrouverons derrière la porte noire, nous savons bien que vous nous tendrez la main.

Pieusement, pour que votre mémoire demeure, nous avons accompli la tâche fraternelle, comme vous l'auriez fait vous-mêmes, si la fatalité, à votre place, nous avait désignés.

Roland Dorgelès.

Les Livres nouveaux.

M. Jean Variot est un savant folk-loriste. Il a réuni, en trois volumes, les légendes et les traditions orales de la Haute et de la Basse Alsace. Mais ne le prenez pas pour un simple érudit, un compilateur soigneux. C'est un artiste, un écrivain authentique et il vient de tirer de l'histoire des comtes d'Eguisheim un récit bref et puissant, *l'Homme qui avait un remords*, tout imprégné de rude poésie.

Le château des comtes d'Eguisheim, de la famille de sainte Odile, s'élevait près de Colmar et de Kaysersberg, au pied des Vosges. On apercevait de loin ses trois tours, Weckmound, Mittelbourg et Dagsbourg, que les gens d'Alsace appelaient « les trois sorcières ». Là, six ans après les terreurs de l'an Mil, le quatrième comte d'Eguisheim, Hugues, commit par orgueil et par égoïsme un crime abominable.

Hugues avait perdu sa femme Helwige, noyée, croyait-on, dans l'écume du Blanc Rupt. Il gardait d'elle un fils, le petit Bruno. Mais une devineresse lui annonça que Bruno deviendrait un jour si puissant « que la puissance actuelle des Eguisheim ne serait que cendre comparée à la sienne », et que lui, le comte Hugues, s'agenouillerait devant son fils, poserait ses lèvres sur les pieds de son fils. Alors Hugues, comme l'antique Laïus avait décidé de tuer le futur Œdipe, résolut de supprimer Bruno. Il donna des ordres à son veneur. Le veneur emmena l'enfant chasser le renard dans les montagnes, et rapporta à son maître un petit cœur tout sanglant...

Le remords entra alors dans l'âme du comte, qui resta quelques années comme fou. Puis, son cousin Conrad, élu empereur, confiant dans sa vaillance, l'admit à partager la pourpre. Il le chargea de gouverner les provinces du sud de l'Empire. Hugues devint roi d'Arles. Il pacifia le pays, chassa les Sarrasins et les Normands, conquit beaucoup de gloire ; non le repos de l'esprit.

Un jour qu'avec son fidèle capitaine d'armes, il s'en était allé dans la montagne, pour respirer un air frais et léger comme l'air des montagnes d'Alsace, il rencontra sa femme Helwige, qui n'était pas morte. L'histoire d'Helwige est un peu obscure, mais elle épaissit l'atmosphère légendaire du récit. Helwige, sachez-le en bref, est fille des druides de Ligurie ; elle a obéi à la loi de sa race en ayant un fils ; aussitôt après, elle s'est enfuie, elle est retournée près des siens. Une seule fois, elle est revenue à Eguisheim : c'était elle, la prophétesse Bianch' Stell dont la prédiction causa la mort de Bruno. Elle apprend le crime du comte et le maudit. Alors Hugues décide de faire pénitence.

Il remonte vers le Rhin, en mendiant le long du chemin, et confesse son crime à l'empereur Conrad. Conrad refuse de le juger. Hugues devra, comme la Nerto de Mistral, comme Tannhaüser, implorer la

clémence du pape. Et le voilà parti vers Rome, où règne le saint Léon IX.

Prosterné au seuil du Latran, la bouche sur la mule du pontife, le comte d'Eguisheim implore son pardon. Et Léon le lui accorde en pleurant, car c'est lui, l'enfant Bruno, que le veneur n'avait pas tué.

Quelques années après, Hugues meurt, et son corps est transporté au pays d'Arles, « où sont les Alyscamps ».

Les éléments de cette légende ont servi à M. Jean Variot à illustrer le mystère de la pénitence, et son art en renouvelle le pathétique. On ne sent point, dans cette sobre et solide chanson de geste, le moindre effort d'adaptation. C'est l'accent même, c'est la voix du passé.

*
* *

Avant de quitter, pour un long voyage, la France et cette œuvre de l'Ossuaire de Douaumont, à laquelle il a consacré, pieusement, tant de soins, M. de Montherlant a composé un *Chant funèbre pour les morts de Verdun.* J'avoue qu'il m'a ému plus profondément que l'exaltation un peu puérile du *Paradis à l'ombre des épées* ou des *Onze devant la Porte Dorée.* M. de Montherlant a gravi, une fois de plus, les hauteurs sacrées de Douaumont, où veille, dans la solitude nocturne, sous les étoiles et dans le vent, un prêtre. Il y médite sur la souffrance et sur la mort. Il évoque les grandes heures où naissaient, de tant de misère, de si hautes fiertés et de si généreux dévouements. Il cherche la leçon de la guerre. Son rêve est qu'on fasse une paix « qui ait la grandeur d'âme de la guerre », où survivent les vertus nées de la guerre, et qui suffise à la soif d'héroïsme dont sont encore torturés certains hommes.

On ne peut résumer en quelques lignes un débat de pensées si riches, si mobiles, et quelquefois contradictoires. Il convient de lire ces cent trente-cinq pages ; elles sont belles et éloquentes. Elles sont lyriques. Vous savez que M. de Montherlant est un génie oratoire. Nous sommes maintenant pleins de soupçons contre l'éloquence. Nous nous cuirassons contre elle. Et le lyrisme, quand il s'agit des problèmes politiques et moraux posés par la guerre, ne nous met pas moins en défiance. Mais si les phrases ardentes forgées par M. de Montherlant ne persuadent pas tous ses lecteurs, on ne niera point leur rythme puissant, leur sonorité métallique ; on admirera leur pressante chevauchée. Un *Chant funèbre*, c'est de la musique. M. de Montherlant est un beau musicien du verbe.

*
* *

Les « Amis des Lettres françaises » ont couronné le premier livre de M. Pierre Bost, *Homicide par imprudence*, un roman douloureux et fantasque, original même, et qu'on a, tout aussitôt, comparé assez

ridiculement à du Stendhal. Il a résisté à ces louanges massives. C'est bon signe.

Réduite au schéma, l'histoire que nous conte M. Bost est celle d'un étudiant qui n'ose pas dire « je t'aime » à la jeune fille qu'il adore. Madeleine qui l'aime aussi, patiente... Puis elle se fiance, découragée, avec Philippe. Alors seulement l'amoureux transi se déclare. Madeleine rompt avec Philippe, qui se tue. Mais ses assassins ne souffriront point. Leur amour ne laisse point de place au remords.

La timidité est peut-être le moins « dramatique » des défauts humains. Il est, en tout cas, le plus insupportable, et il faut beaucoup d'adresse pour ne pas exaspérer le lecteur en prolongeant, de chapitre en chapitre, les hésitations et le mutisme d'un amoureux. M. Bost a triomphé de cette difficulté à force de sincérité. Son amoureux n'est pas tout à fait de notre temps. C'est un romantique. Et les camarades que l'auteur a groupés autour de lui sont, eux aussi, de petits Werthers et de minuscules Hamlets. Voilà des jeunes gens qui n'ont point écouté les leçons de M. de Montherlant. Au juste, d'où sortent-ils? Ils sont sympathiques, pourtant. Ils rêvent joliment. Et ils tiennent de charmants discours hallucinés, somnambuliques, en passant la nuit à vider des bouteilles. « Ce n'est pas moi ; c'est Cœlio qui vous aimait. » Le héros de M. Bost rappelle le Cœlio des *Caprices*. Il a eu bien de la chance de rencontrer Madeleine, au lieu de Marianne. Philippe serait allé à son enterrement.

ROBERT KEMP.

LES BEAUX-ARTS

LE CINQUANTENAIRE DE L'OPÉRA ; LULLY ET RAMEAU

L'OPÉRA a célébré le 6 janvier, à un jour près, son cinquantenaire. Le monument de Garnier fut inauguré en effet le 5 janvier 1875. En fait, depuis cinquante ans, l'Opéra n'a changé, jusqu'à M. Rouché, que quatre fois de direction : Halanzier jusqu'en 1879, Vaucorbeil jusqu'en 1884, Pedro Gailhard, avec ou sans associé, jusqu'en 1908 (abstraction faite d'un court interrègne de Bertrand, d'avril 1891 à mars 1893), enfin le duumvirat Messager-Broussan jusqu'en 1914. On sait quelles difficultés sans nombre le directeur actuel dut surmonter pour ouvrir à nouveau l'Opéra pendant la guerre et lui rendre le prestige qu'il avait connu en des temps meilleurs. C'est à lui qu'est revenu l'honneur du cinquantenaire. Il l'a mérité. Ce n'est point sa faute si le « genre opéra », dont nous n'avons cessé ici même de dénoncer les tares, n'est plus qu'une illusion ; mais c'est à lui que les abonnés doivent d'avoir pris goût à *l'Heure espagnole* de Ravel, qui est la charte des jeunes adeptes de la comédie musicale, et à *Padmâvati* de Roussel, qui fait présager la renaissance de l'opéra-ballet.

Cette dernière forme d'art est celle qui paraît le mieux convenir au monument et aux possibilités de la musique. C'est pourquoi en inscrivant au programme de la représentation de gala *le Triomphe de l'amour*, opéra-ballet de Lully, qui n'avait pas été repris depuis 1705, la direction de l'Opéra a fait un geste qui va bien au delà des

vœux des musicologues : elle a planté un solide jalon sur une route rajeunie.

Le Triomphe de l'amour, commandé par Louis XIV à Lully et à Quinault, fut le ballet de cour du carnaval de l'an 1681. Depuis plusieurs années, les opéras, qui faisaient fureur, avaient remplacé les ballets aux divertissements du carnaval. Lully, en revenant à cette forme, renouait la tradition interrompue, qu'il avait déjà lui-même abondamment illustrée. Mais cette nouvelle œuvre ne ressemblait pas aux anciennes. La danse n'y reste pas au premier plan ; elle cède le pas à la musique : les chœurs, les airs, les « symphonies » occupent désormais une place prépondérante. A la cour, on se plaignit, comme l'a noté Henry Prunières dans son remarquable *Lully*, qu'il y eût trop de musique : l'orchestre empêchait d'entendre les castagnettes de Mlle de Nantes... La danse cède aussi le pas au spectacle, car Lully avait résolu de monter la pièce avec une extraordinaire magnificence. Déjà à Saint-Germain, où *le Triomphe de l'amour* fut représenté pour la première fois le 21 janvier 1681 — (André Tessier a donné, dans la *Revue musicale* qui a, par ailleurs, consacré un fascicule spécial à « Lully et l'opéra français », les renseignements les plus précis sur les répétitions et la mise au point de l'œuvre), — les décors élégants et fastueux de Berain excitèrent l'enthousiasme. Lorsque l'œuvre fut donnée à Paris quelques semaines plus tard, Lully voulut plus de magnificence encore. De Bologne, il fit venir le machiniste Ravini qui multiplia les apothéoses. Il eut même l'idée de confier à des ballerines les entrées, qui, aux représentations de Saint-Germain, avaient été dansées par les dames de la cour dont les noms sont énumérés sur le livret original (1). Jusqu'alors on n'avait eu recours, sur la scène de l'Opéra, qu'à des hommes travestis en femmes. On admira cette « nouveauté toute singulière » qui permit à Mlle Fontaine de faire ses débuts.

Le livret a les qualités ordinaires et réelles de Quinault : tendre mollesse, aisance du style, souplesse de la versification. Le sujet est agréable, avec quelques idées de vrai poète. Les dieux paraissent et par leur exemple célèbrent les hauts faits de l'Amour. Vénus, son orgueilleuse mère, elle-même soumise à ses lois, appelle Dryades Naïades, Nymphes et Plaisirs. Mars et ses compagnons d'armes voient leur ardeur guerrière désarmée par la cohorte des Amours. Amphitrite enfin cède à Neptune acharné à la poursuivre. Borée

(1) *Le Triomphe de l'amour. Ballet dencé devant Sa Majesté à Saint-Germain-en-Laye le* [en blanc] *jour de janvier* 1681. Paris. Ballard, 1681,32 pages in-4° plus le frontispice et les *vers* [de Benserade] *pour la personne et le personnage de ceux qui sont du ballet...*, 24 pages in-4°.

enlève la princesse Orythie à ses compagnes athéniennes. Diane rebelle sent fléchir sa rigueur à l'approche d'Endymion. A l'Amour qui triomphe la Nuit vient apporter son mystère. Mais les peuplades de Carie s'étonnent de ne point voir au ciel l'astre accoutumé. Ce présage sinistre excite leurs clameurs et fait retentir leurs trompettes cuivrées. En vain : le jour va paraître sans que Diane ait éclairé la nuit. Déjà Bacchus ramène une Ariane conquise. Mercure annonce le cortège que forment Apollon et ses bergers, Pan et ses silvains, et Flore, et Zéphire, et les Nymphes. Enfin voici l'Amour suivi de la Jeunesse qu'accompagnent les Jeux. Une gloire lumineuse paraît dans le ciel où sont Jupiter et les Olympiens. Les voix de l'univers célèbrent l'apothéose du jeune Amour auquel tous les dieux rendent hommage.

Spectacle heureux, souriant, mais monotone. L'intérêt dramatique manque. Beaucoup de scènes se ressemblent. Les entrées des Nymphes, des Naïades, des Plaisirs et des Jeux ne sont pas différenciées. Aussi a-t-on pris le parti à l'Opéra — et l'on ne peut guère blâmer cette licence — d'en laisser de côté quelques-unes. La musique ne va pas, elle non plus, sans quelque délicate monotonie : mais plus encore que l'agencement du livret l'interprétation vocale en paraît responsable. Les phrases de Lully ne se doivent pas chanter comme des phrases de cantate. L'erreur est grave de donner à ces chants, sous prétexte que le spectacle est pompeux et conventionnel, une allure de déesse trop majestueuse. On risque d'étouffer une partition qui renferme quelques-uns des morceaux les plus parfaits que le Florentin ait écrits et où il a mis, pour remplacer le récitatif déclamé qui n'y pouvait guère (et heureusement) trouver place, le plus de pure musique. Le nocturne, avec le murmure vaporeux de ses violons frôlés à peine, au-dessus duquel vient planer un chant d'une exquise douceur, est une des merveilles symphoniques du dix-septième siècle. Jeanne Laval qui le chantait de sa voix pure, la plus pure peut-être qui se puisse entendre aujourd'hui, André Caplet qui le dirigeait avec le sens le plus musical en ont exprimé la poésie avec autant de bonheur qu'en a eu Maxime Dethomas à combiner décors et costumes d'après les croquis de Berain conservés à la bibliothèque de Versailles.

Après cette reprise dont les historiens de la musique se sont réjouis, l'Opéra se doit de continuer et, ayant ranimé Lully, de faire revivre plus souvent Rameau. Paul-Marie Masson, qui dirige l'Institut français de Naples, prépare une thèse sur l'esthéthique du Bourguignon. La *Revue de Bourgogne* vient de publier les fragments d'un ouvrage théorique du musicien, inédits dont Julien Tiersot, dans ses *Lettres*

de musiciens écrites en français du quinzième au dix-neuvième siècle, avait signalé la présence à la Bibliothèque du Conservatoire. Il y a quelques années Dijon remit en scène *Dardanus*, l'Opéra reprit solennellement *Hippolyte et Aricie*, puis *Castor et Pollux*. La récente publication d'un nouveau volume, *Naïs*, des œuvres complètes ne peut qu'aider à cette renaissance à laquelle, de leur côté, Vincent d'Indy et les scholistes ont employé leurs efforts. Dans son très intéressant volume *Quelques souvenirs d'un éditeur de musique*, M. J. Durand a rappelé comment en 1894 fut conçu le projet de cette réédition qui fait le plus grand honneur à l'édition musicale et la musicologie françaises. Par réaction contre le wagnérisme, Diémer venait de remettre le clavecin en honneur. Saint-Saëns exécutait, de temps en temps, des pièces de Rameau, notamment *les Cyclopes*. C'est alors que fut écrite par Albéric Magnard, au *Figaro*, que dirigeait son père, la fameuse lettre en faveur de Rameau et de la publication intégrale de son œuvre. « Nous écrivîmes donc à Albéric Magnard que nous étions disposés à assumer la charge de l'édition Rameau, qui devait embrasser un nombre considérable d'années, demander à tous les collaborateurs un travail de bénédictin et entraîner une mise de fonds d'importance. Nous décidâmes avec Magnard qu'il fallait arborer un pavillon incontesté au sommet de l'édition, que Saint-Saëns semblait tout indiqué par ses qualités de grand artiste et d'érudit. Saint-Saëns, qui avait lu la lettre de Magnard, se disposait justement à venir nous parler de Rameau, lorsqu'il reçut notre proposition. Il l'accepta avec enthousiasme. D'autre part, il fallait songer à confier la difficile tâche de rédiger les commentaires bibliographiques et musicaux à une personnalité bien au courant des recherches dans les bibliothèques, ayant fait des études musicales. Notre ami Charles Malherbe se trouvait tout indiqué. Dès que nous lui fîmes part de notre désir de le voir accepter les fonctions de secrétaire de l'*Edition Rameau*, il fut enchanté. » Charles Malherbe mourut en 1911. Depuis lors, le commentaire bibliographique a été scindé et confié, pour la partie historique, à Martial Ténéo (aujourd'hui également disparu) et pour le commentaire technique au savant Maurice Emmanuel.

Naïs, « opéra pour la paix », qui forme le tome XVIII de la collection des œuvres complètes de J.-Ph. Rameau, était en épreuves au mois de juillet 1914. Il n'a pu paraître que ces jours-ci, mais il vient au bon moment. Cet ouvrage en trois actes, que précède un prologue, ne saurait prétendre au premier plan. Desservi par une plate affabulation de Cahusac, il n'a pas la richesse des grandes tragédies lyriques de Jean Philippe. Mais il renferme, en plus d'un passage,

ce qu'on chercherait vainement dans la musique du *Triomphe de l'amour* : l'annonce de l'orchestre et de la symphonie modernes. Rien de plus intéressant, à cet égard, que l'ouverture. Elle est « un bruit de guerre qui peint les cris et les mouvements tumultueux des Titans et des géants ». Bien adaptée à la savante machinerie qui accompagne ce combat, elle débute en trombe, puis dépeint, à grand renfort de thèmes fortement syncopés, les tentatives d'escalade. Il y a là, outre une habileté rythmique qui révèle le dramaturge-né, une maîtrise et une audace dans l'emploi de la dissonance, qui dut faire pousser des cris aux contemporains de Rameau. Elle en ferait pousser à plusieurs des nôtres : signe infaillible de sa jeunesse.

C'est par là, par ce sens inné de l'expression dramatique qui a manqué à Lully, que Rameau est beaucoup plus rapproché de nous. Lully le dépasse en importance historique, en variété de recherches, en charme mélodique. Mais il ne l'atteint pas en puissance humaine et en vérité dramatique. Lionel de la Laurencie a eu grandement raison d'écrire dans son ouvrage classique sur *Rameau* que celui-ci, musicien et symphoniste, regardait vers l'avenir, laissant entrevoir des possibilités, découvrant de vastes horizons. Si l'on sait bien l'entendre, Rameau est tout près de nos cœurs. Souhaitons que, l'ayant pu lire dans une édition vraiment magnifique, l'Opéra nous le fasse sentir en un spectacle digne de l'un et de l'autre.

André Cœuroy.

Ronsard et la musique du XVIe siècle.

La Hollande, où la France a des amis fervents et de grands admirateurs de notre littérature, a voulu célébrer, elle aussi, le quatrième centenaire de Ronsard ; et c'est un musicien, M. Henry Expert, qu'elle a convié à cet effet. Elle se conformait ainsi au grand amour de Ronsard pour la musique : « Celui, sire, lequel oïant un doux accord d'instruments ou la douceur de la voix naturelle, ne s'en réjouit point, ne s'en émeut point, et de tête en pieds n'en tressaut point, comme doucement ravi et si ne sais comment dérobé hors de soi, c'est signe qu'il a l'âme tortue, vicieuse et dépravée, et duquel il se faut donner garde comme de celui qui n'est point heureusement né. Comment pourrait-on s'accorder avec un homme qui de son naturel hait les accords? Celui-là n'est digne de voir la douce lumière du soleil qui ne fait honneur à la musique. »

Donc, avec sa Chanterie de la Renaissance, c'est par la musique que M. Henry Expert a glorifié le grand poète, par cette musique du seizième siècle qui, alors que la poésie se cherchait et que les

jeunes poètes ne rêvaient que réformes et nouveautés, arrivait tout naturellement à l'épanouissement et à la floraison magnifique de toute la polyphonie antérieure. Quelle source d'inspiration pour le jeune Ronsard que les œuvres religieuses ou les œuvres amoureuses des vieux maîtres! Combien ses puissances lyriques devaient s'émouvoir lorsqu'il entendait les pièces sublimes d'un Josquin! Il voyait réalisé dans la musique ce qu'il rêvait de faire dans la poésie : le lyrisme antique ressuscité. Car c'est un fait que l'art musical français et flamand, qui s'était développé dans les cours magnifiques des Valois de France et de Bourgogne, a atteint à cette époque un degré de beauté qui n'a jamais été dépassé.

Aimant pareillement la musique, Ronsard ne manqua pas de faire chanter ses vers par les musiciens de son temps. Pierre Certon, maître d'un grand renom, mit en musique plusieurs sonnets des *Amours*. Le « plus que divin » Orlande de Lassus s'inspira pour la première fois de Ronsard dans la chanson *Bonjour, mon cœur*, pièce des plus caressantes où l'atmosphère créée par le quatuor atteint une expression que jamais n'aurait eu une seule voix ; et cela surtout si, bannissant la conception rigoureuse et compassée de la mesure, on chante avec cette souplesse de rythmes qui garde toute la vie du langage en y ajoutant la beauté des sons.

La *Petite nymphe folâtre, nymphette que j'idolâtre*, a été chantée par Janequin, l'auteur de la célèbre *Bataille de Marignan*, en une pièce où le soprane et le ténor, dans toute la première partie, se suivent en canon : et c'est merveille de voir comme cette forme difficile devient sous sa plume un nouvel élément d'expression : ce n'est pas un canon scolastique ; la partie qui répète l'autre double l'émotion et le charme de cette musique d'une grâce incomparable. Supprimer l'imitation, ce serait non seulement mutiler un joyau d'art, mais altérer l'expression voulue d'une voix qui répond à l'autre par la même caresse. Car toute cette musique est essentiellement polyphonique : c'est un art supérieur où toutes les parties concourent à l'ensemble émouvant d'un concert vocal incomparablement varié, puissant et expressif.

Goudimel a eu la hardiesse de mettre en musique l'*Ode à Michel de l'Hospital*, cette pièce que Maurras considère comme le chef-d'œuvre peut-être de Ronsard. Il a fait une œuvre d'un grand style, d'une grande tenue, d'un grand souffle, digne en tous points du caractère de l'ode pindarique, et en même temps d'une émotion profonde, où l'on voit déjà paraître le fervent Goudimel du *Psautier*.

De tous les musiciens de son temps, c'est avec Costeley, l'organiste de Charles IX, que Ronsard fut le plus lié ; et c'est peut-être lui qui s'identifie le mieux avec le génie du poète dans les pièces amoureuses : l'un de nos meilleurs ronsardisants, entendant pour la première fois la *Mignonne*, s'est écrié, ému et émerveillé, qu'il venait

seulement de comprendre vraiment cette pièce célèbre. On ne saurait imaginer en effet, sans l'avoir entendue, ce que la musique de Costeley fait rendre de profondeur et d'émotion à cette chanson qui paraît d'abord plutôt badine : la crainte de la vieillesse y devient douloureuse, le conseil des derniers vers pressant et passionné ; c'est l'expression même de grands sentiments humains, par conséquent une grande page classique.

Un musicien inconnu hier et dont on apprécie maintenant le charme exquis grâce aux auditions qu'en a données M. Henry Expert et aux pièces qu'il en a publiées dans *la Fleur des Musiciens de Pierre de Ronsard*, c'est Nicolas de la Grotte. Ses petites pièces très simples, qui sont le plus souvent d'une écriture verticale, permettent d'exprimer la poésie avec autant de clarté et de souplesse que par la parole même, car dans ces chansons en *façon d'air*, c'est-à-dire où une voix chantait la mélodie et les autres en quelque sorte l'accompagnement, le mouvement était variable et libre. Un peu mièvre peut-être, Nicolas de la Grotte caractérise bien ce que l'on imagine ordinairement être le goût de la cour d'Henri III. Pourtant son *Hymne pour la victoire de Montcontour* a très grande allure et nous rappelle qu'il n'y eut pas que mièvrerie chez le jeune prince vainqueur, dont Amyot a dit l'ardent désir « d'apprendre toutes choses hautes et grandes », non plus que dans le goût de son temps, qui vit paraître, outre Montaigne, les *Tragiques* de d'Aubigné, le *Plutarque* d'Amyot, les tragédies de Garnier, les *Mémoires* de Montluc et les *Larmes de Saint-Pierre* de Malherbe.

Toutes ces pièces ne sont pas, loin de là, les seules qui aient été écrites sur des vers de Ronsard par les musiciens de son temps : ce sont celles qu'a fait entendre en Hollande M. Henry Expert avec sa Chanterie de la Renaissance. Heureuse initiative et qui a rencontré le plus grand succès, tant pour la direction intelligente de l'éminent musicien qui sent profondément, qui vit, peut-on dire, la musique du seizième siècle, que pour l'exécution où le chœur qu'il a formé s'est montré le digne disciple du maître. Et c'est une belle chose d'avoir fait acclamer par de grands amis de la France la polyphonie de la Renaissance qui est la plus magnifique période de la musique française.

René Mary.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN

Ceux qui estiment que M. Millerand s'est souvent trompé sur les hommes et que ses erreurs, autant que son obstination dans ces erreurs, nous ont réellement coûté très cher, s'évertuent à découvrir, parmi les hommes politiques de l'opposition, celui qui en pourrait devenir le chef. Il serait injuste de prétendre que ce choix est difficile à faire, faute d'hommes. Il y a dans l'opposition plusieurs hommes de valeur dont l'action se contrarie peut-être plutôt qu'elle ne se complète. Mais l'opposition, malgré ses faiblesses, qui tiennent surtout à son absence de doctrine politique, n'est pas toujours maladroite dans la tactique. Et si la majorité d'hier avait montré au pouvoir le quart des qualités qu'elle affirme dans l'opposition, peut-être les destinées nationales ne seraient-elles pas à ce point compromises.

Parmi ceux qui se distinguent, dans les rangs des opposants, il faut, en dépit de sa jeunesse, compter M. Pierre-Etienne Flandin. M. Maginot, le premier par l'autorité et le prestige, est d'ailleurs celui auquel il s'apparente le mieux. Il aime échanger des idées, critiquer les siennes au contact de celles des autres. C'est un familier de la Salle des Pas perdus, un familier à la fois sympathique et écouté, qui sait interroger, et ne dédaigne pas de s'instruire. Il est à la fois un des meilleurs conseillers, des meilleurs chefs et des meilleurs soldats de cette opposition à laquelle ne manquent ni le dévouement d'un Le Trocquer, d'un François-Poncet, d'un Désiré Ferry, ni le rayonnement chaleureux d'un Louis Marin, universellement aimé et respecté, ni la généreuse et loyale ardeur d'un Taittinger.

M. Pierre-Étienne Flandin a été le plus jeune des parlementaires. Il était entré à la veille de la guerre au Parlement, le jour même qu'il accomplissait sa vingt-cinquième année. Il était issu d'une famille parlementaire. Son père — qui avait été le plus jeune procureur général de France — avait joué un rôle à la Chambre et dans la Haute Assemblée, et il était, en même temps que magistrat, une des autorités du droit public. Son oncle avait aussi donné aux deux Assemblées une longue collaboration, et les concessions qu'il avait cru devoir faire à la démocratie de l'Yonne n'avaient pas altéré son patriotisme et son sens de l'ordre. Né d'une telle famille, M. Pierre-Étienne Flandin en avait trouvé, dans son berceau parlementaire, peut-on dire, les avantages et les inconvénients. Les avantages, parce qu'il est toujours glorieux de porter un nom consacré, et que, dans une maison aux recoins perfides, il vaut mieux trouver autour de ses premiers pas l'accueil des souvenirs familiers. Les inconvénients, parce qu'il portait le poids d'une formation trop juridique et d'une conception un peu surannée, et parce qu'il est à craindre qu'un homme très jeune, investi dès l'adolescence et en partie grâce à son nom, d'une haute fonction publique, ne vive toujours dans l'ombre paternelle et ne soit que le continuateur, honorable, mais docile, d'une tradition.

M. Pierre-Étienne Flandin a montré rapidement — et là est sa valeur propre — qu'il eût eu, même sans aïeux, une personnalité. Il a recueilli l'héritage paternel avec une parfaite piété, mais, cette tradition, il l'a, dans une certaine mesure, rajeunie, transformée, assouplie aux circonstances nouvelles, et montré par là qu'il savait comprendre les événements.

Élu par son arrondissement natal d'Avallon en 1914, dans ce coin pittoresque où se rejoignent et se fondent la Champagne, la Bourgogne et le Morvan, il réalisa en 1919 une union sacrée intelligemment conçue, qui assura à sa liste la majorité absolue, dans ce département de l'Yonne, si difficile et si ombrageux. Il réussit, en 1924, la même opération, presque avec le même succès, puisque sa liste eut trois députés sur quatre, et qu'il gagna personnellement plus de trois mille voix. Et cependant l'Yonne est, répétons-le, un département difficile. Département profondément déconcertant qui déroule le charme tranquille d'un délicieux décor, et où les jolies et pittoresques campagnes sont semées de petites villes anciennes, aisées et souriantes, mais dont une redoutable propagande d'extrême gauche travaille depuis longtemps les populations. Nulle part plus que dans ce coin extrême de la Champagne et de la Bourgogne, où se mêlent les sérieuses et fines qualités de deux vieilles races de terroir, pareil effort n'a été tenté pour déraciner toutes les traditions nationales ou religieuses. Dans ces campagnes où le drapeau fut insulté (on se rappelle le Pioupiou de l'Yonne) *et dont les églises (et quelles*

magnifiques églises!) sont vides, se sont allumés des foyers révolutionnaires ardents. Un prolétariat agricole égaré y donne la main à des fonctionnaires anarchistes, et les appels les plus menaçants s'y firent entendre. Une réelle perspicacité était nécessaire pour retrouver sous cette apparence le sens de la vieille tradition bourguignonne et champenoise. Il fallut, avec doigté, tracer le plan de campagne electoral et persévérer pour arriver au triomphe final. Ce résultat n'est pas le moins honorable de ceux qu'a obtenus M. Pierre-Étienne Flandin. Dans son domaine, il réussit. C'est déjà bien. Comment jugerions-nous qualifié pour s'occuper de nos affaires celui qui n'aurait point su mettre ordre aux siennes, et redevenir maître dans sa maison?

Dans l'avènement du Bloc national, Pierre-Étienne Flandin, à peine âgé de trente ans, entrait dans les conseils du gouvernement. On sait ce que fut le premier cabinet de la plus conservatrice des Assemblées qu'ait eues la France depuis celle de 1871, et comment l'erreur fondamentale de M. Millerand, s'obstinant à imposer Steeg au ministère de l'Intérieur, devait vicier dès le premier pas le résultat des élections, annuler l'effort de redressement voulu par les électeurs du 16 novembre, et allait peser sur toute la législature, désormais décapitée, bafouée, vaincue avant d'avoir lutté.

Encore, dans le conseil de ce gouvernement singulier, plusieurs, qui avaient vu le péril — et M. Le Trocquer, c'est une justice éminente à lui rendre, fut le premier de ceux-là, — s'efforcèrent de rechercher le moindre mal et de faire en sorte que la cause nationale ne fût pas entièrement trahie. Le jeune sous-secrétaire d'État a été un de ceux dont la ligne politique fut à la fois la plus clairvoyante et la plus ferme. Pendant toute la législature, il ne cessa de prévoir les difficultés, de signaler les écueils, de s'efforcer au mieux des intérêts du pays. Jamais une compromission quelconque ne le mit en défaut, et il préféra toujours la défense de ses amis aux avantages faciles que sa jeune renommée et son rapide succès lui eussent permis d'espérer. M. Pierre-Étienne Flandin — et notons encore ce trait — est de ceux que l'on rencontre lorsqu'on a besoin d'eux, et qui ne s'attardent pas à discuter si le cas est désespéré. C'est à la suite d'un appel de ce genre qu'il entra comme ministre du Commerce dans le cabinet François-Marsal, destiné à couvrir la retraite de M. Millerand. Il n'est donc pas de ceux qui se dérobent aux heures d'épreuve. Et, hier encore, il combattait dans le Loir-et-Cher pour assurer contre le Cartel, au prix d'une campagne très dure, le succès d'un candidat de son parti.

M. Pierre-Étienne Flandin, avec l'autorité de sa précoce expérience et des services rendus, est maintenant un des chefs de l'opposition. Si cette opposition, malgré ses déficiences, n'est pas toujours maladroite,

c'est peut-être à des hommes tels que lui qu'elle le doit. Nous ne le chicanerons donc pas sur la formule dont il se réclame et qui est banale : ni réaction, ni révolution. M. Pierre-Étienne Flandin a tout trouvé dans son berceau, sauf l'originalité d'une certaine vigueur intellectuelle.

Dans la bataille engagée entre la force de désorganisation et de ruine, et ceux qui luttent pour le maintien de la tradition nationale, les nuances qui séparent les groupes de l'opposition ont peu d'importance. La formule de M. Pierre-Étienne Flandin, qui est aussi celle de ses meilleurs amis, est assez obscure et assez puérile. Ses idées politiques, pour tout dire, ne dépassent pas une médiocrité honorable et ce n'est pas tout à fait sa faute. Mais les formules valent surtout par l'usage qu'on en fait. M. Pierre-Étienne Flandin s'efforce de mettre la sienne au service de l'intérêt français. Il a du courage. En somme, son caractère commande l'estime. Et le plus digne éloge qu'on puisse faire de lui, le voici : quelle que soit la récompense qui puisse un jour reconnaître son dévouement et ses efforts, il sera de ceux qui, à la cause qu'ils défendent, auront plus donné qu'ils n'en auront reçu.

***

Théâtre de l'Atelier : « Les Zouaves », de M. Bernard Zimmer.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière... Les meilleures pièces de jeunes auteurs inconnus nous viennent, depuis plusieurs saisons, non point de Scandinavie, mais à tout le moins du théâtre le plus septentrionnal de Paris, ce théâtre de l'Atelier que M. Dullin dirige sur les flancs de la butte nordique de Montmartre, et qui, après des débuts difficiles, se trouve maintenant lancé, à la mode et en pleine prospérité.

C'est M. Dullin qui, l'an passé, découvrit et fit connaître l'auteur du *Veau gras*, M. Bernard Zimmer. C'est M. Dullin qui donne aujourd'hui la seconde pièce du même auteur, très supérieure à la première, ce qui n'est pas si naturel qu'on pourrait penser. Un jeune auteur qui a débuté par un succès court grand risque de moins bien faire une seconde fois, pour des raisons nombreuses. Que M. Zimmer ait franchi l'écueil sans faiblir, au contraire, c'est une des preuves qu'il va falloir compter sérieusement avec ce nouveau venu, sain, lucide et vigoureux.

Dans un intérieur parisien très modeste, vivent une mère et son fils ; gens très simples, avant la guerre ils habitaient auprès de Mont-

mirail. La mère est réfugiée, le fils est grand blessé. Un éclat d'obus à la tête l'a affaibli, laissé à la merci d'une émotion trop forte. Il a trouvé une place dans une banque, il travaille ; on regrette un peu Montmirail, mais on s'arrange.

Léon, avant d'être employé de banque, était poète. Il a écrit jadis une pièce inspirée par une petite fille qu'il aimait. Pendant qu'il se faisait tuer un peu, comme dirait cet excellent M. Ubu, la petite fille a épousé un mercanti embusqué. Elle est devenue la riche Mme Boulneux, une des reines de ce monde bizarre et louche qu'on appelle le Tout-Paris, depuis qu'on ne peut plus l'appeler l'Aristocratie ou la Bonne Société. Dans ce monde-là, la petite Jeanne a perdu la tête. Elle a pour amants de tristes sires et elle joue des rôles insensés dans des pièces art nouveau. Cette pièce, que Léon a écrite pour elle, dont elle est l'Inspiratrice avec une majuscule, quelle occasion ! Moitié inconscience, moitié rouerie, elle vient arracher à l'innocent poète sa pièce, qui sera montée dans un décor dada et synthétique, où une laitue peinte par un peintre géorgien représentera le jardin près de Montmirail. Léon se cabre, refuse, met à la porte les acolytes de Jeanne Boulneux, un éditeur et un montreur de spectacles cubistes, figures dont les modèles sont aisés à reconnaître et dont M. Zimmer a campé les charges avec une magnifique et véridique férocité. Mais Léon est faible devant celle qu'il aime. Il lui laisse emporter le manuscrit de la pièce, et elle s'en va en disant avec négligence : « Venez donc me voir chez moi, un soir, à cinq heures. »

Le second acte montre ce monde des profiteurs de la guerre à qui M. Zimmer réserve le meilleur de son amitié. Chez les moins pourris, une inconscience aggravée d'un grain de folie. Chez tous, une bassesse immonde. Et les pires vont jusqu'au crime. Boulneux veut se débarrasser d'un amant de sa femme qui le fait chanter. Tout-puissant parce qu'il possède la fortune, il met en mouvement la police et combine un guet-apens où l'homme sera saisi, arrêté, escamoté, sans avoir le temps de se retourner. Un type étonnant, ce Boulneux. Pendant la guerre, il a pris soin de la vie des combattants en vendant des casques, de leur bien-être en vendant des gamelles, de leur moral en vendant des croix de guerre. Il est président de la société patriotique *Souvenez-vous*, « qui a déjà réussi à verser treize francs à tous les amputés des deux jambes. L'année prochaine, ce sera le tour des amputés des deux bras : on ne peut pas faire tout à la fois ». M. Zimmer trouve déjà des traits de maître pour ces peintures impitoyables, de ces mots profonds qui révèlent des âmes d'un seul coup. Boulneux parle de l'amant de sa femme. On énumère devant lui les ressources de cet escroc maître chanteur : il gagne tant d'une façon,

dépense tant d'une autre. « Possible, dit Boulneux. Mais il trouve toujours moyen d'en être de ma poche. » L'auteur débutant qui trouve ces touches-là est taillé pour aller loin.

Dans le guet-apens tendu par Boulneux, c'est l'innocent Léon qui va venir tomber comme une mouche dans une toile d'araignée. La police se trompe tambour battant, prend le poète pour le maître chanteur et va l'aiguiller sur le bagne. Coup de théâtre savamment noué et amené, qui déclanche une catastrophe inattendue : pris au milieu de ces furieux déchaînés qui s'injurient, se menacent, vont se battre, Léon, à qui sa blessure interdit les émotions, retombe à la folie.

Ce n'est pas seulement un moyen de théâtre. M. Zimmer est un auteur lucide et maître de soi, qui calcule ce qu'il veut dire. Il a intitulé sa pièce : *les Zouaves.* C'est le mot que Léon. dans sa folie, appliquera sans discernement à tous ces requins qui règnent sur la société d'après-guerre. « Des zouaves, répète-t-il en son inconscience, tous des zouaves. » Ainsi M. Zimmer accuse son dessein : il a voulu peindre une galerie de brigands et, pour les saisir au vif, il les montre écrasant, sans même y prendre garde ce poète blessé qui n'est plus armé pour vivre dans une société bouleversée. Ce mutilé de guerre, ils marchent dessus comme une bête puissante pose le pied sur un insecte. Et lui, parce qu'il représente des tas de choses qui ne sont plus « à la page », la poésie, la guerre, la faiblesse des mutilés en même temps que celle des honnêtes gens, il n'est pas fait pour vivre dans ce monde nouveau, et il retourne à l'irréalité. Le troisième acte le montre possédé par sa douce folie. Installé sur le seuil de la maison près de Montmirail, il attend que revienne la petite Jeanne qu'il a aimée jadis. Jeanne vient, en effet, mais il ne la reconnaît plus. Ce n'est plus elle. Celle qu'il attend, c'est la figure enfantine et pure du temps passé, et pour la seconde fois, M. Zimmer arrive ainsi à une vérité assez large pour atteindre le symbole sans l'avoir cherché : cette petite Jeanne qu'attend le « poète assassiné », comme disait Apollinaire, et qui ne peut plus revenir, c'est la figure de rêve du temps d'avant-guerre que nous ne reverrons plus.

Cet acte exquis, si reposant en la mélancolie attendrie après les couleurs violentes du précédent, n'a que le tort de faire un peu penser au *Pêcheur d'ombres*, de M. Sarment. On peut augurer sans grand risque qu'un auteur capable de peindre d'un trait si vigoureux et si accusé, d'amener à la lumière des monstres de cette envergure et d'aborder sans trembler ces grands problèmes poignants du temps d'après guerre, on peut prévoir, disons-nous, qu'un tel auteur tiendra très vite les premiers plans, sitôt qu'il aura appris à charpenter ses

scènes autour d'une forte intrigue qui les entraîne d'un mouvement plus rapide et décidé.

L'attitude de la critique à l'égard de cette pièce n'a pas laissé d'être singulière. Alors qu'elle fait montre chaque jour d'une scandaleuse indulgence envers des œuvres sans intérêt, elle s'est montrée pour M. Zimmer d'une sévérité que les raisons littéraires ne suffisent pas à justifier. Que sa pièce ne soit pas fortement construite, il est vrai. Mais combien en voyons-nous de bien plus mal faites encore, pour lesquelles on n'a qu'indulgence? La vérité est que la vigueur, la roideur des coups portés par M. Zimmer a déconcerté. Les fausses audaces littéraires rencontrent à l'ordinaire une complaisance presque générale. Mais les audaces de pensée ne sont autorisées que dans certains cas. Attaquez l'armée, le clergé, la magistrature, la patrie, bon, vous aurez avec vous les snobs, d'abord, et malheureusement aussi presque toute la presse, à commencer, bien entendu, par la libérale. Mais qu'un auteur porte la main sur les profiteurs de la guerre, on s'écrie qu'il va faire écrouler la société.

Aberration, ou hypocrisie? Dans un cas ou dans l'autre, à coup sûr, scandale pour l'esprit. M. Zimmer, assurément, est né carnassier et il n'y va pas de main morte. Mais quoi, sommes-nous si bas qu'il n'y ait plus de place dans l'art dramatique pour une jeune vigueur débridée au besoin jusqu'à la violence? Et à qui s'en prend M. Zimmer? Aux plus odieux, aux mercantis, aux embusqués, aux métèques esthètes. C'est ce monde-là qui est sacré? C'est eux, les soutiens de l'ordre? En vérité, nous ne pensions pas que le respect de la ploutocratie allât si loin.

Par ailleurs, M. Zimmer a osé porter la main sur la police politique. Boulneux, qui veut faire disparaître un rival gênant, s'adresse au gouvernement, qui respecte en lui un maître de l'or. On lui envoie un bas policier, qui procédera à une arrestation illégale. Il fait la grimace. « Petite besogne, » dit-il. « Comment, dit Boulneux, petite besogne, une arrestation illégale? » L'homme répond avec dédain : « Nous sommes en république. Ça et cogner au premier mai, c'est l'a b c du métier. »

Voilà les audaces que la presse n'a pas pardonnées à M. Zimmer. Voilà pourquoi des critiques, qui ne sont pas à l'ordinaire si difficiles, ont fait la petite bouche devant sa pièce. Si M. Zimmer tient à rentrer en grâce auprès d'eux, nous pouvons lui indiquer la recette : qu'il fasse la prochaine fois une pièce antimilitariste.

Jeunes gens, qui vous préparez à courir la noble carrière de l'auteur dramatique, vous voilà prévenus : toute licence, sauf contre l'or, fût-il rouge de sang.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'ÉCHÉANCE DU 10 JANVIER. — *Le traité de Versailles a accumulé plusieurs échéances à la date du* 10 *janvier* 1925. *Les Allemands mettent à profit cette imprudence.*

Le refus d'évacuer Cologne le 10 *janvier est notifié à l'Allemagne le* 5. *Le Reich proteste* (6 *janvier*).

Le 10 *janvier également expire le traité de commerce franco-allemand.*

La démocratie française, dans sa lassitude, espérait beaucoup de l'effet pacificateur de l'accord de Londres. Or, cet effet ne se fait pas sentir. L'Allemagne fait durer sa crise ministérielle aussi longtemps que possible, afin de nous intimider par la menace d'un ministère de droite. Après l'échec de M. Marx, c'est à M. Luther, populiste, que le président Ebert s'adresse (12 *janvier*). *Le cabinet Luther, officiellement constitué le* 15, *est le plus à droite que l'Allemagne ait eu jusqu'ici.*

D'autre part, les négociations pour l'accord commercial franco-allemand traînent également en longueur. Par toute une série de manœuvres, faux départs, annonces, puis démentis de rupture, les négociateurs allemands mettent les nôtres dans une situation difficile.

Le 14 *janvier, M. Trendelenburg, après un dernier faux départ revient pour nous offrir le choix entre la paix ou la guerre. En attendant, il veut bien nous proposer un régime de transition.*

Le traité expiré n'est donc remplacé par rien du tout; nos marchandises payent en Allemagne le tarif maximum, et nous négocions désormais sous la menace d'une guerre de tarifs.

LES DETTES INTERALLIÉES ET LA CONFÉRENCE FINANCIÈRE DU QUAI D'ORSAY. — *La conférence financière interalliée est précédée d'échanges de notes et de conversations d'hommes d'Etat à hommes d'Etat :*

Réponse britannique à la note américaine concernant la participation des Etats-Unis aux annuités du plan Dawes (1er *janvier*).

Entretien de MM. Churchill et Baldwin précisant le point de vue britannique dans la question des dettes interalliées : l'Angleterre serait favorable à une annulation de la dette française à son égard, si les Etats-Unis en faisaient autant envers elle (2 *janvier*).

Mais Washington ne veut rien entendre. Une note envoyée le 5 *janvier à Londres refuse de soumettre la question de la participation américaine à la cour de La Haye, comme le suggérait la note britannique.*

La conférence interalliée s'ouvre au quai d'Orsay le 7 *janvier. Par la volonté des Etats-Unis, la question des dettes de guerre est exclue du programme, et l'Angleterre s'incline. Les séances durent jusqu'au* 13. *Le* 14, *on signe enfin un accord, pour se partager le produit de la Ruhr... et les espérances du plan Dawes :*

L'Amérique devient deuxième créancier privilégié, avant la Belgique.

Les frais d'occupation sont réduits à 160 millions de marks-or, dont 110 millions pour nous.

La conférence du quai d'Orsay est la vingt-neuvième qui se soit occupée du même sujet...

FRANCE. — *Vote du projet de loi ratifiant les conventions entre l'Etat et la Banque de France au sujet des avances à l'Etat* (1er *janvier*).

— *Les grèves de Douarnenez prennent fin le* 6 *janvier. Le* 2, *des bagarres avec échange de balles de revolver avaient eu lieu. Il y avait eu plusieurs blessés.*

— *Le conseil de guerre du* 5e *corps, à Orléans, ordonne un supplément d'enquête dans l'affaire Sadoul. Sadoul est remis en liberté provisoire* (12 *janvier*).

— *M. Painlevé est réélu président de la Chambre au scrutin public* (13 *janvier*).

— *M. de Selves est réélu président du Sénat avec une majorite accrue de* 51 *voix au lieu de* 17 (15 *janvier*).

ITALIE. — *Les concessions de M. Mussolini ayant été interprétées, de la part de l'opposition, comme un aveu de faiblesse, le chef du fascisme prononce, à la Chambre, un grand discours annonçant le retour aux mesures d'autorité. La majorité fasciste acclame M. Mussolini, et une motion de défiance est retirée sans débat* (3 *janvier*).

Toutefois, M. Salandra, chef de la droite libérale, donne sa démission de président de la délégation italienne à la S. D. N.

Le cabinet est remanié (5 *janvier*). *Dans toute la péninsule, des personnalités de l'opposition sont arrêtées et des journaux sont suspendus.*

LA PROPAGANDE DE MOSCOU. — *En Yougoslavie, le parti Raditch qui recevait des subsides de Moscou, est dissous* (2 *janvier*). *M. Raditch est arrêté quelques jours après.*

Le dernier discours de Zinoviev, préconisant un redoublement de propagande en France, aurait provoqué une démarche de M. Herbette, ambassadeur de France à Moscou. M. Herriot, interrogé, ne nie pas la démarche (13 *janvier*).

ALLEMAGNE. — *Le socialiste Lœbe est élu président du Reichstag* (7 *janvier*).

ÉTATS-UNIS. — *Démission de M. Hughes, sous-secrétaire aux Affaires étrangères* (11 *janvier*). *Il est remplacé par M. Kellog.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31832.